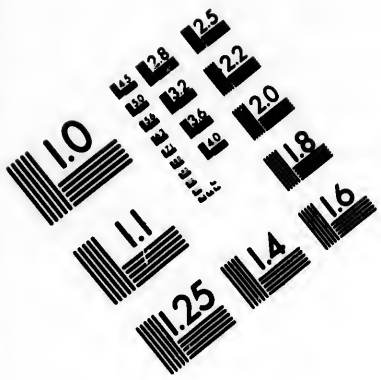


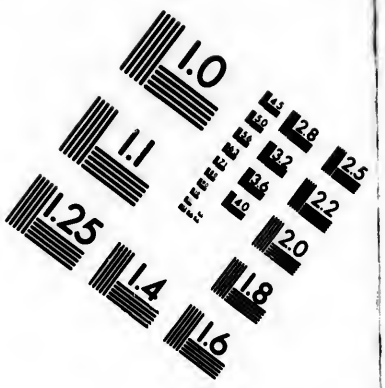
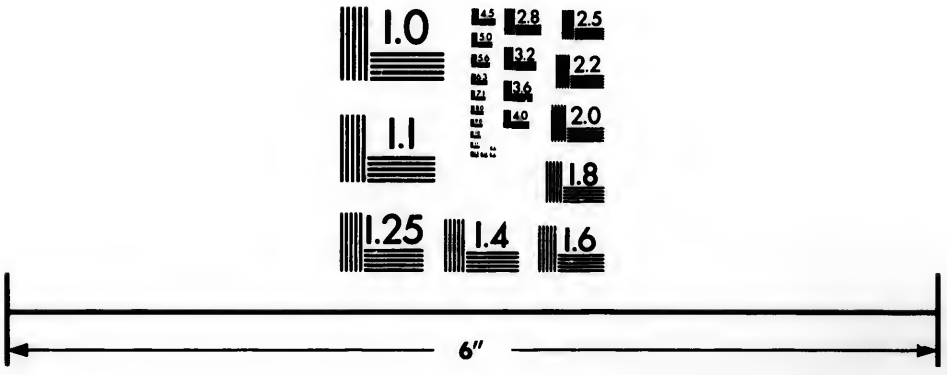
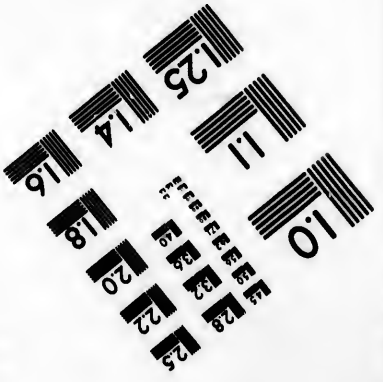


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☒ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☒ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- ☒ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☒ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☒ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

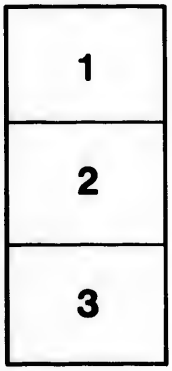
National Library of Canada

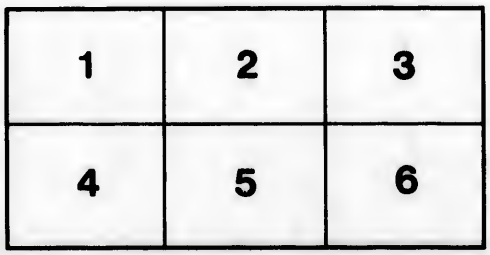
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:





L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

32X

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS.

COSTUMES CIVILS
ACTUELS
DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,
DESSINÉS D'APRÈS NATURE,
GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice Hiſtorique ſur leurs Coutumes, Mœurs, Religions, &c. &c.

Rédigés par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PAVARD, Editeur, rue St. Jacques, N°. 240.

Et ſe trouve

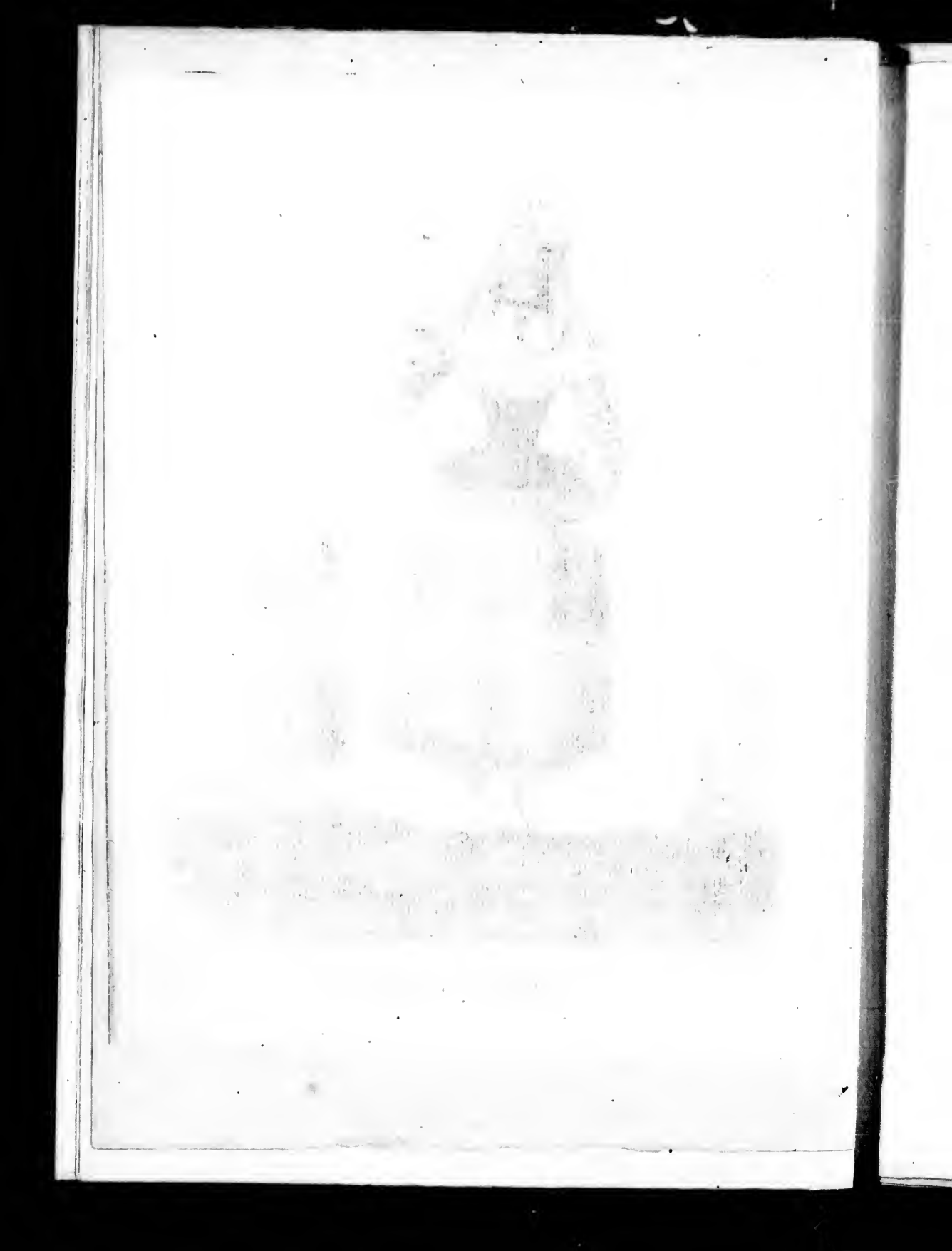
Chez
- KNAPEN & Fils, Imprimeurs-Libraires, au bas du Pont St. Michel.
- BAILLY, Libraire, rue St. Honoré, Barriere des Sergens.
- GASTEY, Libraire, au Palais-Royal,
- Et chez tous les Libraires de l'Europe.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Malthoise.



Desrais del. *Mixelle sculp.*

Comme Malthois.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE MALTHE.

Diſciplinæ amantes, & culpas non relinquentes impunitas.
Jac. Vitriacus.

Amis de la diſcipline, & ne laiſſant point de fautes impunies.

LES Anciens, nos modèles & nos maîtres en tant de circonſtances, n'avoient pourtant rien à oppoſer à l'Ordre religieux & militaire ſi glorieuſement connu ſous le nom de *Chevaliers de Malthe*. Chez les Grecs, il y avoit quelques Collèges de Prêtres aux mains deſquels l'encenſoir & le glaive étoient également familiers. Les Romains avoient leurs Chevaliers, qui formoient à eux ſeuls le ſecond Ordre de l'Etat; c'étoit la fleur des guerriers & le plus ferme boulevard de l'Empire. Mais l'Antiquité ne nous a point laiſſé l'exemple d'une aſſociation tout à la fois défenſive, hoſpitalière & religieuſe, conſacrée ſpécialement au ſoutien de la foibleſſe contre l'oppreſſion, à la garde des Fidèles contre les Impies. Les ſiècles de l'Hiſtoire moderne, illuſtrés par la Chevalerie romaneſque, peuvent ſeuls être comparés à ces temps qui les ſuivirent immédiatement, où

l'on vit s'élever une confraternité régulière de guerriers nobles par le courage autant que par le sang. Les Chevaliers errans de la Table ronde, ou ces intrépides aventuriers qui donnèrent lieu à cette fiction, étoient des braves sans discipline qui ne suivoient que l'impulsion de leur cœur, & qui ne rendoient que des services isolés, rejettant tout plan de conduite, & n'attendant que l'occasion. La Religion qu'ils connoissoient mal, leur Roi qu'ils servoient comme par instinct, & la Beauté qu'ils osoient associer aux motifs les plus graves, formoient pour eux un triple intérêt, bien propre sans doute à remuer le cœur de l'homme. Mais qu'est-il résulté de leurs actions de bravoure, n'étant dirigés dans aucune de leurs expéditions qui ressembloient plutôt à des coups de main? Leurs succès étoient pour eux seuls & leurs amis. L'Etat ne tiroit presqu'aucun parti de leurs armes, dont ils se servoient volontairement & selon leurs caprices. Du sein des désordres indispensables parmi tant de braves sans chef, sortit enfin un Gouvernement sage & redoutable, où la valeur est soumise à la prudence, où les mœurs règlent les élans des passions, où l'humilité chrétienne rectifie les conseils de l'amour-propre; association respectable qui a pour base une Noblesse (1) la plus reculée & la plus pure, condition

(1) La Noblesse n'est pas tout-à-fait un préjugé politique. Sans doute que la nature n'a point fait de gens de qualité. Mais peut-on se dissimuler combien l'éducation & la société modifient le cœur de l'homme? Nous sommes nés tous égaux.

de rigueur exigée dans la perſonne d'un Chevalier de Malthe.

On ſait que cet Ordre militaire eut pour berceau Jéruſalem, & l'hoſpitalité pour principal but; d'une main les premiers Chevaliers de S. Jean ſervoient les malades & les pauvres (1) qu'ils défendoient de l'autre main. Conquérans de Rhodes (2), on les vit avec peine

---

Mais une famille qui a ſéjourné pendant pluſieurs générations dans la fange des emplois vils & ſuſpects, peut-elle avoir nourri les ſentimens généreux qui diſtinguent ces Maiſons dont tous les membres occupent de temps immémorial des poſtes honorables faits pour élever l'ame? Un publicain ſordide qui calcule froidement dans ſa caiſſe obſcure le profit qu'il pourra retirer d'une calamité nationale, peut-il aller de pair avec ce guerrier loyal qui ſacrifie ſa fortune, & déſerte la couche nuptiale pour voler à l'extrêmité de la terre, afin d'y faire reſpecter par ſes armes ou ſes conſeils la gloire & les droits de ſes compatriotes ſans défenſe, ou le grand intérêt de la religion de ſes pères?

(1) Il feroit peut-être à deſirer que les Chevaliers de Malthe ſe ſouvinſſent un peu davantage de cette double inſtitution. Peut-être auſſi devroient-ils ſe rappeller que Gérard leur vénérable fondateur étoit un rôturier bienfaiſant; que dans l'origine ils étoient compoſés de deux claſſes, celle des Patriciens & celle des Plébéïens; & enfin que l'eſprit hoſpitalier, principal caractère de l'Ordre, ne parut s'affoiblir & ſe perdre que du moment qu'on en interdit l'entrée à ceux qui n'étoient pas Gentilshommes.

(2) Les Chevaliers auroient pu, avec le temps, (ſur-tout en ſouffrant parmi eux des Plébéïens) faire revivre ces

ſe laiſſer enlever la ſouveraineté de cette Iſle fameuſe, & tenir de la libéralité de Charles-Quint, dont ils devinrent comme les vaſſaux (1), la pointe de Malthe, rocher nud, aride & qui leur coûta tant de travaux & de tréſors pour en faire un ſéjour digne d'eux.

L'approche de l'Iſle eſt belle & impoſante; mais l'aſpect du pays n'eſt pas agréable. Le ſol eſt une pierre blanche recouverte ſeulement de cinq ou ſix pouces d'aſſez bonne terre. La récolte n'en eſt pas moins abondante. La moiſſon du froment eſt faite dès le commencement de Juin. L'Iſle entière ne produit de bled que pour nourrir ſes habitans pendant cinq mois de l'année. Mais ils comptent davantage ſur le coton qu'ils ſèment en Mai, & qu'ils recueillent en Octobre. Ils en fabriquent différentes étoffes. On en fait de très-beaux bas, des couvertures & des mantes eſtimées dans toute l'Europe. On y cultive auſſi la canne à ſucre. Mais les oranges méritent en effet tout le cas qu'on en fait. Elles ſont de ſaiſon depuis Novembre juſqu'à la mi-Juin. Et pendant ces ſept mois, les orangers offrent continuelle-

anciens Rhodiens ſi célèbres par leurs loix maritimes & par leurs courſes contre les Pirates.

L'Ordre de Malthe, avant d'être appellé ainſi, poſſéda encore Chypre, & ne s'y garantit pas tout-à-fait des influences de cette Iſle jadis le ſéjour des plaiſirs.

(1) Le Grand-Maître de Malthe eſt obligé d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à ſon Vice-Roi; il lui prête ſerment de fidélité & en reçoit l'inveſtiture.

ment des fruits à cueillir. L'eſpèce rouge eſt ſupérieure, il n'eſt toujours pas aiſé de s'en procurer. L'induſtrie n'habite pas de préférence les contrées abondantes. Il ſemble que la nature ait voulu exercer le courage & la patience des Malthois laborieux. Ils ne font pas difficulté d'aller juſqu'en Sicile pour en rapporter le terreau propre à recouvrir & à féconder leur ſol pierreux. La même opération ſe fait en Suiſſe. L'agriculteur va chercher au pied de ſes montagnes, à trois ou quatre lieues de profondeur, la terre que les pluies y ont précipitée, & la charge ſur ſes épaules pour la reporter juſqu'au ſommet. *Labor improbus omnia vincit.* Toute l'Iſle eſt ſemée de maiſons de campagne, & de hameaux dominés par ſept Villes qui toutes ne méritent pas ce nom. On ne peut en honorer que *la Vallette* & *Citta-Vecchia.* Chaque Village a ſon Egliſe richement décorée. Dans l'Egliſe de S. Jean, Métropolitaine de la Capitale, on y a rendu reſpectables le luxe & le faſte, en les faiſant ſervir de trophées à la Religion. La pompe du cérémonial ne contribue pas peu à maintenir la ferveur parmi le Peuple dévot qui y aſſiſte. Si les hommes étoient généralement mieux inſtruits, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de les contenir dans leurs devoirs avec beaucoup moins de frais & d'appareil. Dans un pays où l'eſprit religieux avoiſine la ſuperſtition, on n'eſt pas peu ſurpris & édifié de rencontrer une Moſquée (bâtie tout récemment, il eſt vrai), à l'uſage des Turcs, ennemis nés de l'Iſle. On eſt aſſez tolérant pour permettre aux Eſclaves le libre exercice de leur culte. Le

Clergé cependant y jouit de tant de privilèges, que ſon autorité balance le pouvoir preſqu'abſolu du Grand-Maître ſouverain de l'Iſle de Malthe. Peut-être eſt-ce un bien pour les Inſulaires. Ce n'eſt qu'aux querelles des Grands que les Petits doivent leurs momens de relâche.

Malthe n'eut preſque jamais le bonheur d'être libre. Même avant de ſubir le joug des Romains, elle avoit déjà ſes Rois particuliers. Carthage oubliant qu'elle devoit ſon exiſtence à l'hoſpitalité & aux ſecours que Malthe accorda ſi généreuſement à ſa fondatrice errante, s'empara de cette Iſle, enviée à cauſe du miel excellent qu'on y trouvoit en abondance, & dont les Anciens faiſoient un ſi grand uſage, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas le ſucre. Les Sarraſins la tyranniſèrent aſſez long-temps. Il en reſte encore des traces parmi les habitans de la campagne, qui parlent entr'eux la langue arabe. Ils trouvèrent des vengeurs dans les courageux aventuriers de la Neuſtrie.

Les Nobles du pays ne ſont pas en petit nombre. Mais leur naiſſance, plus que leurs manières habituelles, les diſtingue du reſte des Inſulaires. Par une ſuite de la mauvaiſe éducation qu'ils reçoivent, ils ont des préjugés plus encore que le Peuple, & ne ſavent pas les maſquer par des dehors aimables. Malthe ſeroit un triſte ſéjour, ſi la ſociété des Chevaliers ne faiſoit pas les frais des principaux amuſemens qu'on y goûte. L'urbanité françoiſe y a fondu les nuances du caractère trop prononcé des autres Nations. La Cour du Grand-Maître donne le ton au reſte de l'Iſle, & ſupplée à l'influence

des femmes qui y eſt preſque nulle. Car les Malthois nés jaloux & trop convaincus de leur inſuffiſance pour fixer les goûts de leurs moitiés un peu vives, ont pris le parti de les ſouſtraire à la galanterie des Chevaliers. Peut-être ne firent-ils qu'un trait de prudence. Mais le commerce de la vie civile en ſouffrit beaucoup. Quoi de plus monotone que l'exiſtence, quand elle n'eſt point aſſaiſonnée par le mêlange des deux ſexes? On ſe laſſe des jouiſſances de l'amour-propre, plutôt que de celles de l'amour. La repréſentation fatigue, la vanité ne vaut pas le plaiſir. Un inconvénient grave réſulte de cette réſerve trop rigoureuſement obſervée entre les deux ſexes. Ne trouvant pas de maiſons honnêtes ouvertes, on ſe voit obligé d'en fréquenter d'autres; & c'eſt ainſi que les mœurs ſe corrompent par les précautions outrées qu'on prend pour les maintenir.

Il y a quelques amuſemens publics, tels que les courſes de chevaux, de mules & d'ânes. Dans l'intérieur, les Chevaliers ſe voient entr'eux, & partagent leurs temps entre les devoirs de leur état & la culture des Lettres & des Arts. Le Grand-Maître (1) actuel, Amateur de l'Aſtronomie, vient de faire élever dans ſon Palais un Obſervatoire dont il a confié la garde au Chevalier *Dangos*.

Le Point-d'Honneur (préjugé reſpectable peut-être

(1) F. Jean-Emmanuel-Marie-des-Neiges de Rohan. Le choix de ce Seigneur François fait autant d'honneur à l'Ordre qu'à lui-même.

dans l'état actuel des choſes), règne encore dans toute ſa vigueur à Malthe, malgré les palliatifs & les entraves que lui ont donné de ſages ordonnances. A Rome & dans quelques autres Villes conſidérables, on a été obligé de condeſcendre à la foibleſſe humaine, juſqu'à permettre à la débauche le libre exercice de ſes turpitudes. Dans un quartier privilégié à Malthe, il eſt une rue (*ſtretta, la rue étroite*) où les duels ſont hors de l'atteinte des loix. C'eſt ainſi qu'en paroiſſant autoriſer cette barbarie, on eſt venu à bout d'en rendre les effets plus rares. Avant qu'on eût pris cette précaution, la vengeance, qui n'étoit arrêtée par aucun frein, ſe ſatisfaiſoit par-tout où elle ſe trouvoit, & l'on ſait qu'en pareil cas un ſeul inſtant ſuffit pour calmer un premier tranſport. Quelquefois le temps de ſe rendre au champ d'honneur, de deux rivaux a fait deux amis. Outre cette barrière, il eſt encore un autre uſage ſalutaire qui ſouvent a force de loi. Il eſt reçu que deux champions doivent mettre bas les armes à la rencontre d'un Chevalier, d'un Prêtre ou d'une femme. Les Allemands, les Eſpagnols & les François, ont ſans doute amené ſucceſſivement cette triple coutume. La vanité, la ſuperſtition & la galanterie ont par fois leur moment d'utilité. Le Peuple de Malthe, ſimple & bon, comme il l'eſt partout, ſe fait un devoir de planter une croix à l'endroit ſouillé d'un meurtre en duel. Malgré la vigilance du Gouvernement, la multiplicité de ces croix ſiniſtres n'annonce que trop que la ſociété, inſtituée pour adoucir les hommes, leur fait trop ſouvent contracter des habitudes

tudes féroces, tout-à-fait dignes des Antropophages. Il s'eſt introduit parmi la bourgeoiſie un uſage bien ſingulier dont on ne ſait point l'origine, mais qui malheureuſement dégénéré en vaine étiquette, ne s'obſerve plus que pour la forme & d'une manière infidelle. Dans les premiers jours de l'année, les habitans d'un même quartier, au lieu de s'aller complimenter & de ſe répandre en propos vuides de ſens, vont rendre un témoignage public de la bonne ou de la mauvaiſe conduite de chacun d'entr'eux, en laiſſant une empreinte de chaux ou de charbon ſur le ſeuil de la maiſon de chaque ménage. Mais ceux qui ont quelques reproches à ſe faire ou à craindre de la part de leur voiſin, ont grand ſoin de le prévenir, pendant la nuit, en couvrant leurs portes de blanc, & en ne laiſſant pas de place pour y mettre du noir. Il arrive delà que Malthe, aux yeux des étrangers inſtruits de la coutume du pays, mais auxquels on a caché l'abus qu'on en fait, s'applaudit d'avoir mis pied à terre dans une Iſle ſéjour de l'innocence. Cependant les mœurs n'y ſouffrent pas moins d'alliage que par-tout ailleurs. La vanité & le luxe, la jalouſie & ſes ſuites y vont toujours croiſſant, malgré la bonne police qui y règne. Outre cela, une antipathie aſſez forte exiſte ſourdement entre les naturels du pays & les maîtres étrangers auxquels Charles-Quint les a donnés. La conduite de ceux-ci, à la vue des belles Malthoiſes, n'inquiéta pas peu les maris & les pères. Des François, des Eſpagnols, des Italiens, même des Allemands purent-ils s'abſtenir d'être galans dans une

Iſle peuplée de femmes de la taille la plus élégante ; une jambe fine eſt le moindre de leurs agrémens ; des cheveux du plus beau noir relèvent encore l'éclat éblouiſſant de leur peau. Mais le ſein des belles Inſulaires juſtifieroit ſeul l'amour-propre de celles qui le portent & les excès de ceux qui le convoitent ou de ceux qui en défendent l'approche. Outre ces conſidérations, d'autant plus puiſſantes qu'elles étoient priſes dans la nature, le ſexe né pour plaire à Malthe plus peut-être que dans tout autre lieu, avoit à ſe plaindre des hommes dont il étoit négligé. Il fallut que des étrangers appriſſent aux naturels du pays tout le prix des tréſors qu'ils poſſédoient ſans preſqu'en jouir. Enſorte que de l'indifférence la plus coupable, ils paſſèrent à la jalouſie la plus effrénée ; telle eſt la marche ordinaire du cœur humain. Le caractère des Malthoiſes étoit bien propre auſſi à donner de l'ombrage & de l'inquiétude aux Malthois. Dans tout ce qu'elles ſont, ainſi que dans tout ce qu'elles diſent, elles ſont d'une vivacité, d'une pétulance telle qu'elles ne peuvent éviter de ſe ſurprendre inconſéquentes en plus d'une occaſion ; elles ſe permettent ces étourderies, même à l'âge le plus mûr. Le temps qui affoiblit tout ne peut rien ſur leurs fibres, qui ſont comme autant de reſſorts toujours tendus & prêts à vibrer à la plus légère impreſſion.

Cependant les femmes, à Malthe, ont à venger l'honneur de leur ſexe compromis & outragé par l'excluſion qu'on lui donne dans les aſſemblées brillantes qui ſe tiennent au Palais du Grand-Maître. L'inſtitut de

l'Ordre, la dignité du caractère dont ſont revêtus les membres qui le compoſent, les préjugés de la haute Nobleſſe dans un lieu où elle eſt ſouveraine, empêchent ſans doute qu'on n'admette dans les cercles publics un ſexe qui cependant n'eſt déplacé nulle part. Où n'ont pas droit d'entrer les Grâces unies aux mœurs?

On a un peu dédommagé les Baronnes Malthoiſes, en leur deſtinant les premières Loges au Théâtre. Car les Chevaliers en ont conſtruit un ſur lequel ils jouent eux-mêmes avec beaucoup d'intelligence des Pièces françoiſes & autres. Les rôles de femmes ſont rendus par les plus jeunes d'entre les Acteurs.

C'eſt au ſpectacle qu'on étale tout le luxe du coſtume avantageux déjà par la forme. Les femmes l'ont rendu très-favorable à leur belle taille. Qu'on ſe repréſente une eſpèce de caſaquin pincé, laſſé pardevant, & en deſſous une jupe courte & peu pliſſée. Un mouchoir de gaze bordé d'une dentelle s'attache à la moitié du chignon & retombe des deux côtés négligemment ſur les épaules; il ſe croiſe ſur la gorge, & on en attache les deux bouts, ou bien on les laiſſe flotter. Les manches qui ne paſſent pas le coude ſe terminent par une manchette de la même étoffe. Les Malthoiſes ſe chauſſent, on ne peut mieux; & elles ont raiſon de donner tant de ſoin à cette partie de leur habillement; car elles ont preſque toujours la plus belle jambe du monde; le pied, quoiqu'un peu gros, eſt bien taillé; elles ont le coup de pied très-élevé. Le coſtume n'étoit pas le même il y a un ſiècle: on en diſtinguoit deux, l'habit de ville

& l'habit domeſtique ; celui ci étoit auſſi peu décent que l'autre étoit grave & même lugubre. Jadis une Malthoiſe ne ſortoit de chez elle ſans être comme enſevelie de la tête aux pieds ſous un long voile noir. Dans leurs maiſons, en été, elles ne ſe couvroient que d'une eſpèce de chemiſe blanche & fine pliſſée en haut, ſur le modèle de celle des hommes ; mais l'ouverture en étoit ſi large, qu'elle laiſſoit expoſée aux regards des curieux toutes les épaules & preſque tous les appas qui les avoiſinent. Les manches, d'une ampleur conſidérable, ſe retrouſſoient juſqu'en haut ; attachées avec une épingle, elles mettoient à nud le bras tout entier. Pardeſſus la chemiſe, elles paſſoient un petit corſet rond qui ne ſembloit deſtiné qu'à reſſerrer le deſſous du ſein, & à le ſoutenir en cas de beſoin. Cet ancien coſtume ſe retrouve encore dans les campagnes.

L'habillement des hommes un peu aiſés tient de l'Allemand & du François ; mais on voit ici communément des baſques boutonnées, des perruques rondes ou à marteaux, des bas de toute couleur, des veſtes & des habits à deſſeins de tapiſſeries, à grands ramages, &c. Le commun imite tantôt l'habillement Vénitien, tantôt le Barbareſque, ſelon ſes moyens. En général, les Malthois ſont bien vêtus, bien portans & riches. On eſt parfaitement bien ſervi dans les Auberges.

Malthe a pour annexe la petite Iſle de Gozzo ; les habitans, plus induſtrieux que dans la grande Iſle, y tiennent les principales Manufactures ; moins diſſipés, ils ſe livrent davantage au travail. Ils cultivent même la

canne à ſucre avec quelque ſuccès. On fait monter à cent cinquante mille habitans la population de Malthe & de Gozzo; mais dans cette dernière Iſle, les hommes ſont encore plus robuſtes que dans la première. Il y a un ſiècle, on ne comptoit pas le quart des Inſulaires. Aujourd'hui les Gozitains ſeuls fourniſſent quatre à cinq mille ſoldats enrégimentés pour la défenſe. Goz a produit quelques Savans, & on y a découvert pluſieurs antiquités.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Malthe.

N. B. *Obmiſſion dans la livraiſon précédente, article* Sicile.

Toute l'Europe a applaudi aux ſages réformes que le Roi de Naples (Ferdinand IV. Infant & Fils du Roi d'Eſpagne) a introduites dans la Sicile : il y a entièrement aboli l'Inquiſition ; & les Habitans, plus heureux que jamais ſous ſon ſceptre paternel, trouvent en lui un refuge dans les calamités trop fréquentes dont ils ſont les innocentes victimes.

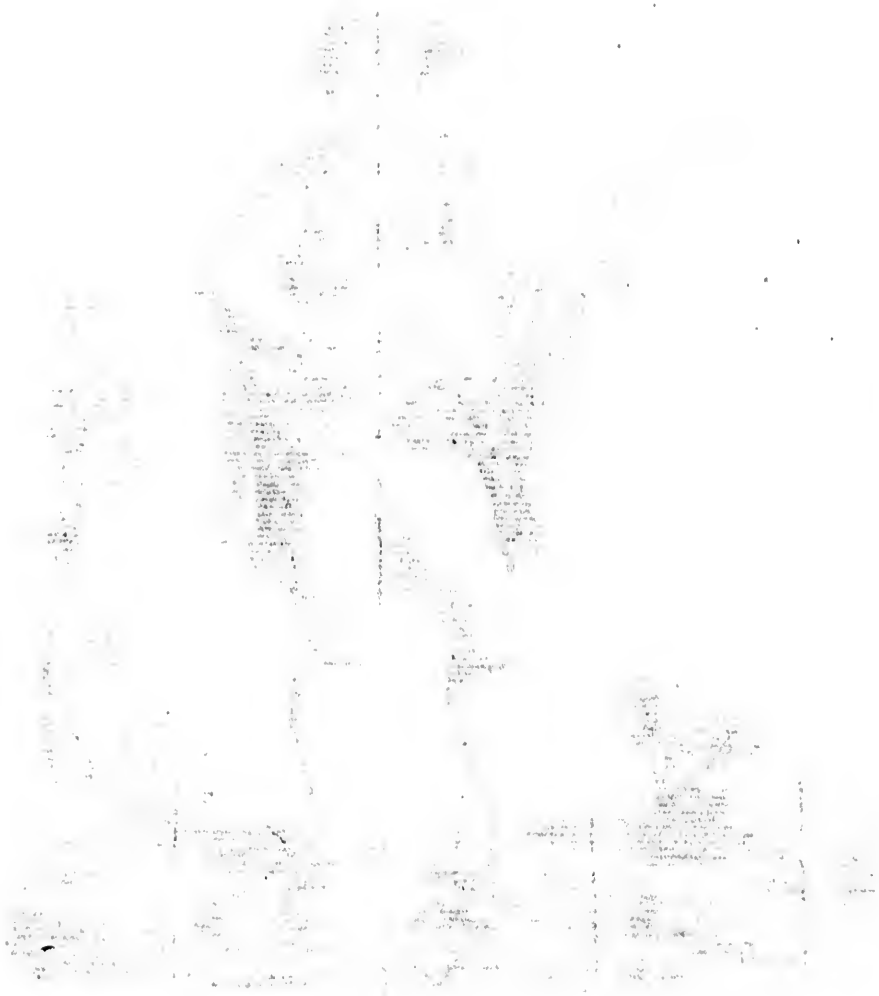
Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme Sicilienne.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Homme Sicilien.

sculp.



MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA SICILE.

S'IL eſt un lieu, plus qu'aucun autre favorable à la Liberté, c'eſt la Sicile. Il ſemble que la nature l'ait détachée du continent, pour offrir un aſyle aux hommes fatigués du deſpotiſme: l'étendue de cette Iſle & ſa forme ne néceſſitent pas des moyens de défenſe extraordinaires; & ſa poſition lui procure une communication facile avec tout le globe, dont elle occupe, pour ainſi dire, le centre. Ses avantages intérieurs ſont ſans nombre. Elle pourroit être en même-temps le grenier & la pépinière des Peuples voiſins. L'ennemi formidable qu'elle porte en ſon ſein devroit inſpirer aux ſpectateurs de ce terrible phénomène une énergie, une audace peu commune; il ſemble que les menaces & les entrepriſes de la tyrannie devroient être ſans effets ſur des hommes accoutumés à lutter ſans ceſſe contre le plus fougueux des élémens. Par quelle fatalité la Sicile n'a-t-elle eu que des éclairs de bonheur & de gloire? Tour-à-tour combattue & ſubjuguée par les Grecs, les Carthaginois & les Romains, rivaux dignes d'elle, & déchirée au-

dedans par les Phalaris & les Denys, fléaux plus terribles que l'Etna, dans la suite elle subit encore le joug des Wandales, des Goths & des Sarrasins. Deux Princes Normands l'enlèvent enfin aux Barbares, & l'érigent en souveraineté, mais toutefois en la rendant vassalle du S. Siège, dont on sollicita des graces. Jouet des événemens politiques, elle est restée aujourd'hui au rang des plus importantes possessions de la Maison d'Espagne. La Sicile a-t-elle gagné à tous ces coups d'état? Le spectacle de misère & de vanité qu'elle étale aux yeux de l'étranger curieux, ne prouve que trop qu'elle n'a conservé que ses hautes prétentions; mais a-t-elle donc perdu à jamais les ressources nécessaires pour soutenir son antique dignité? Le sol n'est pas changé, & les granges seroient toujours pleines de grains, renouvellés chaque année, si le Laboureur pouvoit disposer librement de sa moisson. Les Temples seuls & les autres monumens publics ont été usés par l'âge, ou renversés par les révolutions physiques; mais les femmes fécondes comme dans les beaux jours de Syracuse, ne donnent plus naissance à des enfans capables de devenir des Héros patriotes. La Liberté seule pourroit rendre à cette Isle son ancienne fortune; & les Etats-Unis de l'Amérique ont eu peut-être à vaincre plus d'obstacles pour se rendre indépendans.

Les Siciliens le sont déjà, quant aux productions les plus utiles à l'existence. Si la nature, considérée sur le cratère de l'Etna, semble une marâtre en fureur contre ses enfans; les Naturalistes ne voient dans le mont Gibel qu'un foyer toujours actif qui hâte les progrès de la

végétation; c'eſt une ſource féconde & en même-temps inépuiſable qui prévient les ſoins de la culture & qui même en diſpenſe. La Sicile n'a rien à demander au continent; & le ſuperflu de ſes richeſſes pourroit lui procurer, par échange, de quoi ſatisfaire aux caprices de ſes habitans; heureux s'ils ſecouoient les entraves qui reſſerrent leur commerce & en obſtruent tous les débouchés. Plus heureux s'ils ſavoient ſe préſerver de la contagion du luxe; ſi, reſaiſiſſant mieux l'eſprit de leurs ancêtres, ils faiſoient une diſtinction entre un vain appareil & la véritable grandeur d'un Etat, laquelle conſiſte dans la population, l'aiſance & l'amour des beaux-Arts ſubordonné au patriotiſme.

Palerme, Capitale de toute la Sicile, & réſidence du Vice-Roi, forme un dixième des Inſulaires; c'eſt ainſi que le Tout eſt ſacrifié à la partie. Les frais ſeuls de la fête de Sainte-Roſalie tireroient de la miſère le reſte des habitans qui languiſſent ſur les décombres des monumens de leurs prédéceſſurs. Les grands, il eſt vrai, perdroient la ſeule occaſion peut-être dans l'année de repréſenter. Croiroit-on qu'ils ſont près de quatre cents familles titrées jouiſſant du droit odieux de vie & de mort ſur les autres individus de la Nation? Un tiers de l'Iſle appartient au Clergé; & les revenus de la Couronne ſe montent, dit-on, aux environs de cinq millions. Les nobles Siciliens accueillent les étrangers avec diſtinction; mais l'amour-propre, bien plus que l'eſprit hoſpitalier des anciens, les fait agir ainſi. On aime à étaler un élégant mobilier, un buffet riche & plein de goût, des équipages brillans

& nombreux. Si le voyageur trouve toutes les commodités de la vie, toutes les recherches du luxe dans les deux ou trois premières Villes du Royaume, il faut qu'il en rabatte sur les grands chemins. Il est obligé de se faire escorter, & de se livrer à la merci d'une poignée de brigands, pour en éviter d'autres. Les Barons, qui sont si fiers d'avoir des vassaux, leur devroient au moins protection & sûreté. Bien au contraire, ils se montrent si négligens à la poursuite des bandits, si indulgens quant à leur punition, qu'on pourroit les soupçonner d'être comme d'intelligence avec eux.

Le Gouvernement féodal ayant encore lieu en Sicile, malgré les efforts du Souverain pour l'en extirper, les procès s'y multiplient sans fin, & font vivre quantité de gens de loi aux dépens du serf, qui a presque toujours tort envers son Seigneur.

C'est parmi le Peuple, & sur-tout dans la moyenne classe des habitans de la Sicile, qu'il faut chercher la véritable physionomie des premiers Insulaires. Mais on ne la retrouveroit pas au sein des Villes & sur le territoire circonvoisin. Il faut gravir le mont Etna, & s'arrêter à cette ceinture de forêts qui en occupe la région du milieu, pour apprécier les Siciliens, & pour en faire un rapport qui leur soit favorable. C'est-là qu'ils se montrent encore ressemblans aux portraits que nous en a laissés Théocrite. On remarque encore parmi eux ces mœurs innocentes que ce Poëte des Bergers peignit avec des couleurs si aimables. Les montagnards de l'Etna sont dignes des beaux payfages dont ils sont en possession.

Un peu plus d'aiſance, & ils n'auroient preſque pas dégénéré; ils offrent dans leur jeuneſſe le beau ſang & les traits réguliers qui diſtinguoient leurs ancêtres, & dont on eſt redevable à l'air pur qu'on reſpire ſur leur ſol aimé de la nature. Mais la main de la ſervitude, en s'appeſantiſſant ſur eux, ne tarde pas à flétrir avant leur terme les roſes du printemps de la vie. L'inquiſition & le fiſc pénètrent juſqu'au ſein de ces forêts. Cependant preſqu'étrangers au reſte de leurs compatriotes corrompus; s'ils ſont miſérables, ils ne ſont pas dépravés, & la contagion de l'exemple n'eſt point parvenue juſqu'à leur cœur. Ils ne ſont viſités qu'en paſſant, & par très-peu de monde. Et l'on ſait que les hommes raſſemblés en petits pelotons ſe conſervent plus long-temps intacts que quand ils s'entaſſent en foule les uns ſur les autres; ſemblables aux fruits de la terre qui ne ſe gâtent que par le contact. Peu de ces montagnards ſe laiſſent entraîner dans les Villes pour groſſir la tourbe inſolente des valets & des paraſites qui aſſiègent le Palais des Grands & forment leur cortège, dans leur maiſon de plaiſance; vrai fléau de la bonne compagnie; frelons pareſſeux qui conſument le miel le plus doux de la ruche, & qui ne font qu'incommoder par leur bourdonnement importun. Les nobles, qui ſouffrent par ton ces flots de bas complaiſans, réuniſſent autour d'eux, par goût, un nombre aſſez conſidérable de gens à talens, tels que des Muſiciens, des Artiſtes, même des Poëtes improviſateurs, en faveur deſquels ils s'abandonnent à une familiarité qui contraſte parfaitement avec l'air de hauteur qu'ils affec-

tent ordinairement quand ils daignent parler à leurs vaſſaux qui les nourriſſent. Cependant le choix de ces virtuoſes ne juſtifie pas toujours leur condeſcendance dont on abuſe. Si les Grands ſavoient mieux faire les Mécènes, il ſe trouveroit moins de ces hommes ſans ſexe comme ſans mœurs & ſans caractère, dont la voix efféminée chatouille l'oreille, ſans cauſer aucune émotion à l'ame; êtres avilis qui fourmillent à Palerme, plus peut-être que dans aucune des principales Villes d'Italie.

La Sicile a toujours été favorable à la poëſie. Eh! comment n'être pas Poëte, dans une région où la nature s'eſt plu à raſſembler les contraſtes les plus pittoreſques, où la terre prodigue ſans qu'on la ſollicite, laiſſe tant de momens de loiſirs à ceux qui la cultivent comme en ſe jouant? Peut-on reſter froid en la préſence de ce volcan qui toujours brûle, & qui fournit des tableaux tels que l'imagination dans toute ſon effervescence, dans tous ſes écarts, ne ſauroit en inventer. Quelle impreſſion profonde ne doit pas laiſſer dans l'eſprit le grand ſpectacle dont on eſt accablé, quand, parvenu au ſommet de l'Etna, à travers les bois riants & la neige amoncelée, on jette en tremblant la vue ſur un précipice de feu, auſſi vieux peut-être que le globe; & quand, fatigué de cette ſcène d'effroi, on étend ſes regards ſur l'horizon qu'on ne peut embraſſer qu'en idée, & dans lequel cependant, des yeux exercés pourroient, lors d'un temps calme, découvrir trois mondes à la fois? Cependant, comme ſi on pouvoit ſe familiariſer avec des objets ſi merveilleux, les Muſes Siciliennes ne ſe ſont pas emparées d'un ſujet qui auroit dû les provoquer, & qui

prête tant aux grandes images : ſi toutefois on n'eſt pas redevable aux Sœurs d'Apollon de la Mythologie ingénieuſe fondée ſur l'organiſation de l'Etna. Théocrite aima mieux chanter le doux charme des campagnes, que les belles horreurs de ce mont enflammé. C. Severus ſeul a entrepris un Poëme uniquement conſacré à peindre ce volcan. Mais le flambeau de ſa verve pâlit devant les feux dévorans de ce grand phénomène. Les Poëtes modernes de la Sicile, tout-à-fait livrés à la galanterie, font des vers qu'on ne retient pas plus long-temps qu'ils n'ont été à les compoſer : juſqu'aux gens de qualité, tout le monde ſe mêle d'improviſer. Mais la belle littérature & les hautes ſciences ſont languiſſantes dans cette Iſle, comme tout le reſte, malgré les Académies de tout genre qu'on y établit journellement. Les grandes découvertes & la reſtauration des Arts n'ont jamais été l'ouvrage d'une Société de Coryphées réunis à cet effet. Le génie veut marcher ſeul, ſans guide & ſans lifières ; mais il aime à prendre pour compagne la liberté ; & le ſort de l'une entraîne néceſſairement celui de l'autre. Le Sicilien ſe ſouvient encore d'avoir été libre ; & il a conſervé de ſon ancienne indépendance un eſprit d'inquiétude & d'agitation qu'on peut remarquer dans tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais il n'eſt plus capable de perſévérance en rien, parce que depuis long-temps il n'eſt plus le maître de ſes réſolutions. Il a contracté auſſi avec le temps une défiance & une diſſimulation dont les circonſtances lui ont fait ſouvent une loi. Comme il n'eſt plus queſtion de République en Sicile, l'Inſulaire a renoncé aux vertus répu-

blicaines. Il donne tout à l'extérieur, & ne ſait plus apprécier le charme d'une belle ſimplicité. Il n'eſt plus cependant auſſi jaloux ni auſſi égoïſte qu'on l'a vu il y a quelque temps. Mais à l'amour patriotique il a ſubſtitué l'amour-propre. Les Villes de la Sicile qui ſe portent envie l'une à l'autre dans l'intérieur, paroiſſent ſe ſoucier peu d'en impoſer au dehors par une véritable conſiſtance. Il eſt pourtant des cas où chaque Citoyen ſe rappelleroit bien vîte qu'il fait partie du tout; & les Vêpres (1) Siciliennes ne l'ont que trop prouvé aux François. Quoi qu'il en ſoit, la Sicile n'a point cette activité dont le volcan qui lui ronge les entrailles, lui donne de ſi terribles exemples. Ce manque d'induſtrie & ce défaut d'émulation (non pas, en fait de modes) a empêché les Sciences d'y ſuivre la révolution commune à toute l'Europe. Le Sicilien de nos jours eſt ce qu'on étoit il y a deux ſiècles en France & en Angleterre. L'Agriculture, le premier des Arts, & le père nourricier de tous les autres, ne répond en aucune manière à toutes les avances que lui fait un ſol vigoureux & infatigable. Mais comme par la conſtitution actuelle la terre en Sicile n'eſt féconde que pour le Clergé & la Nobleſſe, l'habitant de la campagne ſe ſent peu diſpoſé à ne travailler qu'au profit de ſes maîtres toujours ingrats & ſouvent dangereux. Enſorte qu'on ne doit pas être étonné de rencontrer dans le plus beau pays du monde, quan-

(1) Ce maſſacre arriva, comme on ſait, à Meſſine, qui vient d'en être aſſez punie.

tité

tité d'hommes exténués de besoin, qui se traînant parmi les ruines des anciennes cités, où leurs pères vivoient libres & heureux, excitent tout à la fois la pitié & l'indignation du voyageur sensible. Hélas! il est passé ce temps fortuné pendant lequel, chaque maître (1) de maison placé sur le seuil de sa porte appelloit le passant & l'invitoit à lui donner la préférence sur ses voisins. Aujourd'hui le Sicilien mendie avec bassesse les secours qu'il offroit jadis si généreusement.

Il n'y a presqu'à Palerme où les Siciliens soient en état de bien recevoir l'étranger; & il faut avouer qu'ils lui font admirablement bien les honneurs de leur Isle. Quand on a pu oublier le spectacle de misère qui déshonore les champs fertiles qu'on a eu à traverser, il y a peu de Villes en Europe plus agréable que Palerme pour y séjourner. On ne la quitte pas sans regretter les *Conversazioni* (espèce de *Club*), & sur-tout la promenade du *Marino*. C'est un lieu de rendez-vous sur le bord de la mer, où les jolies femmes en négligé se rassemblent au clair de la lune, & se mêlent sans étiquette aux jeunes cavaliers. Tous autres flambeaux que celui de la nuit y seroient de trop; on les laisse à la porte de la Ville. Arrivé au *Marino*, pendant les belles nuits d'été, on y passe dans les ténèbres & en toute liberté, deux

(1) Gelias, Citoyen d'Agrigente (aujourd'hui Gergenti), accorda en un seul jour l'hospitalité à cinq cents cavaliers qu'il habilla tous.

heures entières dont on entend ſonner trop vîte le dernier quart. C'eſt-là qu'on lie des parties où règne l'harmonie, ſans qu'on ait beſoin des accords mélodieux d'un orcheſtre choiſi placé au centre de la promenade. Souvent même, pour éviter toute contrainte, pendant ces Saturnales de l'amour, les femmes y prennent des maſques. Les maris, devenus depuis naguère moins difficiles qu'en Italie, paſſeroient pour ridicules, s'ils interdiſoient à leurs moitiés le plaiſir du Marino. La chronique ſcandaleuſe de l'Iſle (car il y a des chroniqueurs cauſtiques en tout pays), prétend que ſi la Sicile n'a pas encore tout-à-fait perdu de ſes avantages du côté de la population, elle en eſt principalement redevable aux courſes nocturnes du Marino, dans une contrée déjà ſi favorable à la végétation en tout genre.

Les Dames Siciliennes ſe marient pour l'ordinaire entre treize & quatorze ans; & ſouvent avant leur trentième année, elles voient leur deuxième génération. Peu d'entr'elles meurent avant la ſixième. Mieux organiſées apparemment que par-tout ailleurs, la groſſeſſe eſt le temps de leur vie où elles jouiſſent de la meilleure ſanté. Leurs couches ne ſont jamais laborieuſes. Elles ont peut-être obligation de ces privilèges au climat qu'elles habitent; & c'eſt aux Naturaliſtes à nous en donner les raiſons phyſiques.

Quantité d'uſages ſuperſtitieux & ridicules obſervés en Sicile de temps immémorial, diſparoiſſent de jour en jour, & ne ſe retrouvent plus que dans les montagnes. C'eſt-là qu'on a encore la bonhommie de faire avaler aux nouveaux mariés une grande cuillerée de

miel, eſpèce d'engagement qu'ils contractent de mettre beaucoup de douceur dans le ménage. On fait auſſi pleuvoir ſur eux pluſieurs poignées de bled, emblême de la fécondité qu'on leur ſouhaite. Ce vœu reſte rarement ſans effet; il eſt aſſez ordinaire de voir des femmes mères de quarante enfans, & quelquefois de plus encore. Les jeunes mariés ne touchent à aucun des plats du feſtin des noces. On voudroit par cette cérémonie leur donner une leçon de patience dont la plupart ne profitent guère. Le repas fini, le père de l'épouſée préſente à l'épouſeur un gros os qu'il lui dit de ronger, en ajoutant: *Ce ne ſera pas le plus difficile que tu auras à digérer.* Les femmes, témoins de ce cérémonial aſſez embarraſſant pour elles, rient ſous cape & ſe promettent bien de prendre au mot le propos injurieux qu'on ne craint pas de tenir ſur leur compte. Par une bizarrerie qui n'eſt pas particulière à la Sicile, on évite de ſe marier pendant le mois de Mai, c'eſt-à-dire dans le moment de l'année le plus agréable, dans la ſaiſon des fleurs & de l'amour. Seroit-ce pour économiſer les plaiſirs de l'hymen?

Les Siciliennes ſont aſſez agréables de figure, & d'une ſociété très-enjouée. Elles aiment ſincérement, mais avec violence. Les coups de main dont elles étoient jadis le ſujet ne ſont plus auſſi fréquens. Elles jouiſſent d'une liberté aſſez grande; & dans les aſſemblées publiques les jeunes filles peuvent impunément jouer leur rôle avec les jennes gens; on s'eſt apperçu qu'il en réſultoit bien moins d'inconvéniens, qu'en tenant les deux ſexes toujours ſéparés. Les femmes ont de très-

beaux cheveux; & elles entendent parfaitement l'art de ſe coëffer avec goût. Leur teint eſt aſſez frais pour un climat auſſi méridional. Elles ont l'air vif, le regard ſpirituel, la démarche aiſée, le port noble & le pied petit. Elles ſont d'une prévenance & d'une honnêteté peu communes.

Le Peuple fait uſage d'un habillement tout particulier, qui peut ſembler d'abord diamétralement oppoſé à la température du pays. Car les hommes portent des bonnets de couleur, & jamais des chapeaux: ce qui eſt très-incommode dans la grande chaleur. Ils ſe couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capottes qui ont toutes un capuchon ſemblable à ceux de nos Capucins. On voit des hommes voyageant à cheval mettre juſqu'à quatre de ces capottes, l'une ſur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie, ſelon le temps qu'il fait. Mais comme dans un pays où le ſoleil eſt ſi ardent, dans une Iſle où les vents varient & paſſent ſi bruſquement du chaud au froid & *vice versâ*, il eſt très aiſé d'être ſaiſi tout-à-coup & de gagner une pleuréſie (1); le ſoin que prennent les Inſulaires de s'en garantir en ſe couvrant beaucoup, eſt fondé en raiſon. Les femmes de la campagne ont conſervé quelque choſe du coſtume grec, comme elles en ont le profil, dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles ſe ceignent. Dans les Villes, elles portent, ſuivant l'uſage eſpagnol, des grandes failles noires. La Nobleſſe de Palerme tâche

(1) Maladie très-ordinaire effectivement en Sicile.

d'imiter les modes françoiſes, comme tout le reſte de l'Europe.

A table les Siciliens ne ſont pas dans l'uſage de boire à la ſanté des Dames, & de trinquer avec leurs amis.

Une femme un peu comme il faut ne ſort jamais de chez elle à pied : excepté pourtant le Jeudi-Saint, jour conſacré à la viſite des Egliſes; à cauſe de la foule, on a ſagement défendu aux carroſſes de ſe montrer dans les rues de Palerme remplies de monde de tous états : à peine les ſépulchres, ou *paradis* ſont ouverts à la dévotion des Fidèles, que toutes les femmes, les Dames, ainſi que les griſettes, un flambeau à la main, mais cachées dans de grandes mantes ſouvent très-favorables aux intrigues de cœur, courent dans tous les carrefours ſans ordre, & ſous le bon plaiſir des maris & des parens qui ſe prêtent d'autant plus volontiers à cet uſage, qu'il a lieu en public. La plupart des hommes ne vont au *Marino* qu'en robes de chambre ; & les Dames en ſimples déshabillés blancs.

Les filles ne font point du tout difficulté de ſe baigner toutes nues ; au ſortir du bain, à la manière des Grecques antiques, elles jouent aſſez long-temps enſemble ; & à l'exemple des chaſtes Lacédémoniennes, elles s'exercent à la lutte : nous aimons à croire qu'elles ſont alors couvertes du voile de l'innocence, ou du moins qu'elles ont pris leur précaution pour n'être point ſurpriſes par quelque moderne Actéon.

Remarquons, en finiſſant, pour completter l'Hiſtoire du coſtume dans la Sicile, qu'autrefois à Syracuſe (aujourd'hui *Saragoſa*), on défendit aux femmes les robes

mêlées de pourpre, ſous peine de paſſer pour courtiſanes publiques; on interdit auſſi aux hommes de ſemblables habits, à moins qu'ils ne vouluſſent être pris pour ſuborneurs. On ne dit pas ſi cette loi ſomptuaire eut ſon effet; mais ce ſeroit peut-être inutilement qu'on la renouvelleroit de nos jours.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Sicile.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

fille Lipparotte en habit de Noce.

Desrais del. *Mixelle sculp.*

fille Lipparotte.

Mixelle sculp.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES ISLES DE LIPARI.

Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis...
&c.

Virgilius. Æn. lib. VIII. v. 416 & seq.

Aux côtes de Sicile, on voit les *Liparis*
Elever jusqu'aux Cieux leurs informes débris;
D'Eole & de Vulcain demeures affrayantes,
Où l'air combat le feu sous des roches fumantes...

LES Isles de Lipari, appellées par les Anciens Eoliennes & Vulcaniennes, distantes de la Sicile de trente milles, sont au nombre de dix à onze; en voici les noms modernes, & les anciens à leur suite :

Lipari . . . . . Lipara,
Volcano, *ou* Volcanello . . Vulcania, *ou* Terasia,
Strongoli, *ou* Strombolo . . . . . Strongyle,
Solicudi . . . . . Phœnicusa,
Alicuri . . . . . Ericusa,
Le Saline . . . . . Hicesia,
Panarea . . . . . Didyme,
Vasselaço . . . . . Herculis insula,
Dattolo . . . . . Evonimos.
Ischia . . . . . .

Ces Iſles préſentent un très-bel aſpect ; il ſort toujours de la fumée de pluſieurs d'entr'elles, ſur-tout du Volcano ; mais ſi l'on en excepte le Strombolo, elles n'ont point eſſuyé d'éruption enflammée depuis pluſieurs ſiècles.

Strombolo eſt la Strongylos des Anciens qu'ils appellèrent ainſi, à cauſe de ſa figure ronde. Elle eſt à trente milles de Lipari ; & elle en a douze de circuit. Dénuée d'habitans, ce n'eſt, à bien dire, qu'une montagne ronde qu'on découvre de loin & qui brûle toujours. On peut la regarder comme un volcan d'une nature très-différente du Véſuve. Les exploſions s'y ſuccèdent les unes aux autres avec une ſorte de régularité ; & leur durée paroît être la même. Il eſt de notoriété qu'il s'en fait trois par heure dans les temps de ſiroc (vent ſud-eſt), & quatre dans ceux où le vent du nord ſouffle. Pendant la nuit, les pierres enflammées que cette bouche de feu jette dans l'air, produiſent une lumière au milieu des ténèbres, tout-à-fait effrayante pour ceux qui ne ſont point accoutumés à ces ſortes de phénomènes. Dès que ces pierres ſont retombées à terre, la lueur qu'elles produiſoient paroît entièrement éteinte, juſqu'à ce qu'une autre exploſion cauſe une illumination nouvelle. Quelquefois une flamme rouge & claire ſort du cratère de la montagne, & brille pendant près d'une demi-heure. Le feu eſt de couleur différente, ſuivant celle des pierres lancées en l'air. On croiroit que quelque ſubſtance inflammable s'allume tout-à-coup dans les entrailles de la montagne. Ce feu n'eſt point accompagné d'un bruit & d'une exploſion ſenſibles. Le cratère de Strombolo

Strombolo diffère en cela des autres volcans, qu'il eſt ſur le côté de la montagne, & à plus de deux cents verge de ſon ſommet, & qu'il paroît le ſeul qui brûle toujours, ſans prendre aucun repos. C'eſt ſans doute ce qui le fit regarder par les Anciens comme le grand fanal de la mer de Sicile. Comment un feu ſi grand & ſi continu peut-il ſe maintenir depuis des milliers d'années au milieu de l'océan? Que deviendroient nos belles théories, ſi on en faiſoit l'application à ces grands effets de la phyſique? Comme le flambeau de notre raiſon pâlit & devient terne, quand on l'approche de ces météores terreſtres! C'eſt au pied de ces montagnes enflammées qu'il faut aller lire tous ces écrits ſublimes où l'on ne ſe propoſe rien moins que d'arracher à la nature ſon voile & ſes ſecrets.

Dans les autres Iſles de Lipari, le feu paroît preſque éteint, & l'on diroit qu'il s'eſt concentré dans le Strombolo. Le Volcano & le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée; mais il eſt difficile d'y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il eſt probable que le Strombolo, ainſi que les Iſles voiſines, ont été produites originairement par un feu ſouterrein. La matière dont elles ſont compoſées ſemble motiver cette conjecture confirmée déjà par pluſieurs Auteurs Italiens. Les Anciens ne font mention que de ſept Iſles formant le petit Archipel de Lipari. L'une des plus conſidérables eſt le Volcano. C'eſt un rocher dont on n'a pu cultiver aucune partie; tout étant couvert d'efferveſcences ſulfureuſes. C'eſt ſur-tout dans ſon ancien cratère qu'on trouve du

très-beau ſoufre & de l'alun vierge de la plus grande pureté. Les parois de la voûte en ſont tout tapiſſés. Le Roi de Naples entretient des ſentinelles ſur cet écueil, pour empêcher l'exportation de ce ſoufre, dont le produit eſt un droit attaché à la Couronne Sicilienne. Il y a un Marchand de ſoufre privilégié du Prince. Fazello, un des meilleurs Ecrivains de la Sicile, décrit la manière dont elle a pris naiſſance. Il prétend que ce phénomène arriva dès les premiers temps de la République, & qu'il eſt rapporté par Pline, Euſèbe & autres. Il ajoute que, même de ſon temps, au commencement du XVIe ſiècle, il vomiſſoit ſans ceſſe une quantité prodigieuſe de feu & de pierre ponce; que le 5 Février 1444, il y eut une très-grande éruption qui ébran toute la Sicile, & répandit l'alarme ſur les côtes d'Ita juſqu'à Naples; la mer étoit bouillante tout autour de l'Iſle; du cratère, il ſortoit des rochers d'une groſſeur énorme. Le feu & la fumée perçoient en pluſieurs endroits à travers les vagues; & la navigation parmi les Lipari fut totalement changée. On vit paroître des rochers où il y avoit autrefois une eau profonde, & la plupart des détroits & des bas fonds furent entièrement comblés. Ariſtote, dans ſon livre des météores, parle d'une très-ancienne éruption qui produiſit l'Iſle. D'après la deſcription qu'il donne du Strombolo, celle-ci étoit de ſon temps à-peu-près la même qu'aujourd'hui; la plus grande partie de ſon terrein ſemble ſtérile du côté du nord; le bas eſt cultivé juſqu'à-peu-près au tiers en remontant. Au midi on apperçoit, à quelque diſtance de la côte, un rocher de

lâve, haut de cinquante à ſoixante pieds au-deſſus de la ſurface de l'eau. Strombolo n'eſt qu'une montagne qui s'élève tout-à-coup & en ligne droite du fond de la mer. Sa circonférence eſt d'environ dix milles. Elle n'a pas exactement cette forme conique qui paſſe pour être commune à tous les volcans. Les Pilotes Siciliens, ſouvent timides, craignent d'y débarquer; à les entendre on courroit grand riſque d'être attaqué par les naturels du pays, dont la vie eſt preſque ſauvage; d'ailleurs, ils croient toujours avoir les Turcs en poupe. Le Strombolo a une très-grande hauteur; on aſſure que dans un temps clair on le découvre à la diſtance de vingt-cinq lieues. Pendant la nuit, on apperçoit ſes flammes beaucoup plus loin; enſorte que ſon horizon viſible ne peut pas être moins de cinq cents milles.

Les grandes merveilles de la nature ne ſont pas capables apparemment de faire diverſion ſur l'eſprit des hommes à leurs petites querelles: car c'eſt près de Strombolo que ſe donna un combat naval qui dura dix heures, entre la flotte Françoiſe, commandée par Duqueſne, & celle de Hollande, ſous les ordres de l'Amiral Ruyter, le 8 Janvier 1676. Ce combat opiniâtre & ſanglant ne fut point déciſif; les vaiſſeaux du Roi tirèrent plus de trente-cinq mille coups de canon. Ruyter fut obligé de dériver devant Duqueſne.

L'iſle de Lipari qui donne le nom à toutes les autres, eſt la plus grande & la plus fertile. D'après la deſcription qu'en a fait Ariſtote, il paroît qu'elle étoit de ſon temps regardée par les Navigateurs comme un fanal,

parce que ſes feux ne s'éteignoient jamais. Quoiqu'elle porte ſur toute ſa ſurface des marques de ſon premier état, les feux ſouterreins ne ſemblent pas l'avoir endommagée, depuis pluſieurs ſiècles; c'eſt-là qu'Homère & Virgile ont placé le ſéjour des Vents & d'Eole leur Souverain; parce que tout ce petit Archipel eſt rempli de vaſtes cavernes où des braſiers intérieurs luttent ſans ceſſe avec l'air qui les anime. Diodore de Sicile donne un ſens hiſtorique à tout ce merveilleux des Poëtes ſur ces volcans, en diſant qu'un Roi ſage, nommé Eole, après avoir long-temps obſervé le cours de la fumée de ces Iſles brûlantes, & les autres phénomènes qui l'accompagnent, apprit à prédire les différentes températures, & paſſa pour avoir la faculté divine de commander aux Vents.

Les Poëtes donnèrent auſſi à Vulcain pour forge & pour attelier, Volcano, dont nous avons parlé, & qui ſe nommoit dans l'antiquité *Hiera ſacra*, à cauſe de cette tradition religieuſe. C'étoit-là que les Cyclopes forgèrent les foudres de Jupiter. Strabon en a décrit les productions.

Les autres Iſles, cultivées & habitées, abondent en raiſins propres à faire du vin, & en petits, connus communément ſous le nom de raiſins de Corinthe, & que les naturels du pays appellent *uve paſſoline*, *raiſins ſecs*. Elles produiſent auſſi du froment & du bled de turquie.

Panarea a un château fortifié par la nature, & plus que ſuffiſant pour en impoſer aux Corſaires. Dattola & Iſchia ſont tout-à-fait déſertes.

Lipari compte jusqu'à quatorze mille habitans. Son château-fort a une garnison de vingt-cinq hommes fournis par Messine, & renouvellés tous les trois mois. Le Port est petit, mais sûr & commode. La Ville, bien bâtie, a de jolis environs. On y rencontre quelques monumens antiques, tels que des tombeaux, mais sans inscriptions. On y trouve très-peu de médailles, mais beaucoup de vases de terre. Il y a une source d'eaux thermales, naturellement chaudes, à vingt-neuf degrés du thermomètre de Réaumur. (*acqua di san Calogero.*)

Les Isles Liparotes rapportent au Roi de Naples d'assez gros revenus, en fournissant une quantité prodigieuse d'alun, de soufre, de nitre, de cinabre, plusieurs sortes de fruits, & des figues excellentes. Quelques-uns de leurs vins, & sur-tout la malvoisie, sont très-connus & fort estimés dans toute l'Europe. On en tire aussi des grains & du poisson. Cet Archipel, qui paroît comme une annexe de la Sicile, en a toujours suivi la destinée.

Les Liparotes ou Lipariens, si l'on en croit Diodore, étoient dans les premiers temps une Colonie de Canidiens, Nation grecque originaire de la Carie. Ils fondèrent d'abord en Sicile une Ville, *Motya*; puis vinrent s'établir à *Lipara*, bâtie, selon quelques-uns, avant le siège de Troye, par un certain *Liparus*, prédécesseur d'Eole. Dans la suite, les Carthaginois s'en emparèrent sous la conduite de Himilcon, & lui imposèrent un tribut de cent talens. Rome, à son tour devenue souveraine de Lipara, en fit une Colonie. Aujourd'hui ce

n'eſt qu'un Evêché ſuffragant de Meſſine. Barberouſſe, en 1544, ruina de fond en comble l'ancienne Ville de Lipara, ſituée ſur un rocher eſcarpé, & que la mer baignoit en partie. Il emmena captifs en Turquie, pluſieurs milliers d'habitans. Charles-Quint répara cette Ville, & en fit une place aſſez forte, ſituée à près de quarante milles de la côte ſeptentrionale de Sicile.

Quant aux mœurs & au caractère des Liparotes, on cite pluſieurs anecdotes qui prouvent leur attachement à la liberté, & leur fidélité en amour. Ils ſont accoutumés à faire des croiſières ſur les Barbareſques; & très-ſouvent le ſuccès couronne leur audace & leur intelligence.

Le coſtume de ces Inſulaires tient un peu de celui des Grecs modernes. L'habit de noces des femmes eſt plus riche, mais a moins de grace & de nobleſſe que leur vêtement ordinaire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Iſles de Lipari.

Habitante de la Calabre.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES DEUX
CALABRES.

PAYS de montagnes peuplé de Contrebandiers, les deux Calabres ne ſont intéreſſantes aujourd'hui que par les ſouvenirs qu'elles rappellent. La Calabre citérieure s'honore de la naiſſance d'un Saint; la Calabre ultérieure ſe glorifie du ſéjour d'un Philoſophe. S. François & Pythagore ſont en effet deux perſonnages dignes des pinceaux de l'Hiſtoire. S. François naquit à Paula, la première Ville de la Calabre, après Coſenza ſa Capitale. Le plus beau moment de ſa vie & le plus utile, fut ſans doute quand cédant aux inſtances réitérées de Louis XI. malade, il voulut bien quitter ſon Hermitage pour ſe rendre à la Cour (1). Le Roi demanda au ſaint

(1) Voyez la Scène quarante-cinquième de la *Mort de Louis XI.* Roi de France, Pièce hiſtorique. A Neufchâtel, de l'Imprimerie de la Société typographique, 1783, in-8°.

homme un miracle pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Le ſaint homme ne donna au Roi que des avis ſages, mais tardifs, pour le repos de ſa conſcience & de ſon Peuple. C'eſt alors qu'on vit un ſpectacle d'autant plus frappant qu'il eſt rare, celui d'un tyran tremblant aux pieds d'un homme juſte, comme un Criminel devant ſon Juge.

Les enfans deS. François ont un riche & ſuperbe Couvent preſque ſous les murs de la patrie de leur pauvre & modeſte Fondateur. Preſque tout le territoire de Paula appartient à des Maiſons religieuſes; & on aime encore mieux relever d'elles que des Seigneurs temporels.

Terra-Nuovo étoit jadis une Ville de la grande Grece, Colonie de Sybaris, connue ſous le nom de *Thurium*, par les Loix ſages de Charondas qui voulut les ſceller de ſon ſang: opprimée dans la ſuite par les Brutiens & les Lucaniens, premiers habitans de la Calabre, elle ſe ſoumit aux Romains qui l'appellèrent *Copia*, ſans doute par alluſion à l'abondance du terroir en toutes ſortes de denrées. Ce canton n'a point perdu de ſa fécondité; mais il n'eſt ni aſſez habité, ni par conſéquent aſſez cultivé, pour mériter ſon ancienne dénomination.

La Motta di Burzano remplace, dit-on, Locres, Colonie des anciens Locriens à laquelle Virgile a conſacré un Vers dans ſon Enéide:

Hic & Narycii poſuerunt mœnia Locri.

Lib. IV.

C'eſt ici que Narix (1) fonda les murs de Locres.

Zaleucus donna un code à Locres, & voulut, ainſi que Charondas, offrir en ſa perſonne l'exemple de l'obéiſſance à ſes propres loix. Il partagea avec ſon fils coupable la moitié du châtiment qu'il avoit décerné contre l'adultère. On ne doit pas être ſurpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands Légiſlateurs. Ils ſortoient de la même école tenue pendant vingt ans à Crotone par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'Hiſtoire ancienne faſſe mention (2).

Cantazaro, Capitale de la Carie ultérieure, le cède pour l'ancienneté à Croto : c'étoit jadis la célèbre Crotone, Ville d'Italie, dont les habitans connus par leur amour du travail & par la force du corps qui en eſt la récompenſe, vainqueurs dans tous les jeux de la Grece, ſe faiſoient craindre & reſpecter en tous lieux. Cette

(1) Narycium ou Narix, très-ancienne Ville des Locriens, dans la Grece ; c'étoit la patrie d'Ajax, Chef de la Colonie qui bâtit Locres dans la grande Grece, aujourd'hui les deux Calabres.

(2) On a prêté à Pythagore pluſieurs bizarreries de conduite & de ſyſtême qui ont été copiées depuis avec plus ou moins de ſuccès. Sans nous perdre dans la nuit des temps, n'avons-nous pas eu ſous les yeux un certain Comte de S. Germain, & *quelques autres encore*, qui ont voulu renouveller les prodiges de la Métempſycoſe, de l'apparition des eſprits, &c. & ont affecté de parler par ſymboles pour piquer au moins la curioſité, ne pouvant inſpirer la confiance.

prospérité & cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates, vaincus à leur tour par les Locriens, se laissèrent entamer par le luxe & la mollesse. Dégénérés, en tout, ils touchoient à leur ruine & n'attendoient que l'arrivée du premier ambitieux pour être sa proie.

Elevé à l'ombre des Autels par les Prêtres de Samos, formé par ses voyages à Memphis & à Babylone, en Crete & à Sparte, indigné du joug qu'il voit à son retour imposé sur sa patrie, Pythagore en sort pour n'y plus rentrer, passe dans la grande Grece & s'arrête à Crotone : attiré par la douceur du climat & la bonté du sol de cette Ville, il en examine les Citoyens & entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau de laine blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureuse physionomie, dans l'âge de la force & de la santé que lui avoit conservé la frugalité de son régime, Pythagore, une lyre à la main, se fait suivre des femmes de Crotone dans le Temple de Junon. Il y persuade par son éloquence celles que son extérieur imposant & noble avoit déjà ébranlées; & à sa voix toutes les parures de la vanité & de la galanterie impure tombent & sont déposées aux pieds de la chaste Déesse. Sûr d'un sexe qui a tant d'influence sur l'autre, le sage de Samos rassemble les jeunes hommes dans le sanctuaire d'Apollon, & les fait rougir de leur existence efféminée. Les Magistrats ouvrent les yeux sur ce personnage; mais entraînés eux-mêmes, ils finissent par le placer à côté d'eux sur leur Tribunal. Aussi-tôt par ses soins un Temple est bâti aux Muses, symbole

de l'harmonie qu'il rétabliſſoit parmi les habitans : ils en recueillirent bientôt le fruit. Animés par ſes conſeils généreux, & guidés par Milon, les Crotoniates, au nombre de 100,000, taillent en pièces une armée de 300,000 Sybarites ; la deſtruction de la Capitale & de l'Empire de Cureci eſt la ſuite de leur défaite.

Rentré dans ſon Ecole, où il poſoit les premiers fondemens de la Secte Italique, Pythagore y enſeigna à ſimplifier & à purger les ſacrifices (puiſqu'il faut un culte aux hommes en ſociété), & porta ſes regards ſur toutes les parties de la ſcience humaine; parlant à la tourbe de ſes auditeurs par ſymboles, & s'expliquant ſans voile à ſes diſciples choiſis. Les bienfaits de la Philoſophie n'eurent point pour limites les murs de la Cité qu'il honoroit de ſon ſéjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une Ville d'Italie. La ſageſſe de ſes diſcours convertit à la raiſon un tyran de Sicile, & le fit ſe réſoudre à vivre déſormais en ſimple particulier dans les Etats de Centenepine qu'il gouvernoit en deſpote. Le cœur de Phalaris étoit trop gangrené pour être guéri. Mais les Agrigentins s'appliquèrent les remontrances faites précédemment par Pythagore au monſtre couronné, & le Taureau d'airain ſervit de tombeau à celui qui en avoit ordonné la fabrication. Tous ceux qui fréquentoient ſa maiſon, qu'on regardoit comme un Temple, en ſortoient après y avoir ſubi une ſorte de Métempſycoſe morale; juſques-là que le ſerviteur de Pythagore, Zamelxis, de retour en Thrace ſa patrie, en devint le Légiſlateur & le Dieu.

Ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience, s'attendent à voir Pythagore, comblé de biens & de jours, achever paiſiblement ſa vie glorieuſe & utile, adoré des Crotoniens. Il eſt douloureux & décourageant d'apprendre que ce grand homme qui, depuis long-temps, par modeſtie, avoit quitté le nom de *Sage* pour celui de *Philoſophe* (*ami de la ſageſſe*), eut des envieux & des calomniateurs: leſquels firent un bûcher de ſa maiſon honorée juſqu'alors comme un Temple. Octogénaire, il eſt contraint de fuir Crotone, après un ſéjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ſes portes; il trouve des perſécuteurs à Tarente (1), & la mort à Metapont (2), refugié dans le Temple des Muſes, qui lui devoient un miracle.

Crotone aujourd'hui peut à peine fournir à l'entretien de ſon Evêque. Cependant on y creuſa en 1751 un Port aſſez vaſte, pour y mettre à l'abri pluſieurs vaiſſeaux des plus grands.

Parmi les autres Villes de la Calabre, intéreſſantes par ce qu'elles ont été, on diſtingue *Squillaci*, jadis

(1) Jadis, ſelon Florus, Capitale de la Calabre, de la Pouille & de la Carie, ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une petite Ville dans la terre d'Otrante, au Royaume de Naples. La patrie des Archytas, des Liſis, des Ariſtoxene, &c. qui balança quelque temps les ſuccès des armes Romaines, n'eſt en ce moment qu'une bicoque, retraite d'une poignée de Pêcheurs mi-barbares.

(2) Ancienne Ville de la grande Grece, ſur le golfe de

les beaux jours de la Grèce & de Rome. Il ſemble que *Scyllacium*, célèbre par ſon écueil, & auſſi par la naiſſance de Caſſiodore, qui, après avoir été Miniſtre ſous pluſieurs Rois, ſe retira de la Cour, ſeptuagénaire; il eut encore le bonheur de vivre pendant vingt années (les plus douces de ſa vie) dans une agréable retraite, & la conſolation de mourir paiſiblement là où il étoit né. La régularité de ſes mœurs lui mériteroit plus d'imitateurs que le ſtyle de ſes Ouvrages.

Simori, Bourg ou Ville qui a ſept Paroiſſes, paſſe pour remplacer la fameuſe Sybaris, dont le nom eſt devenu une injure, qui ne produiſit pas un grand homme, & dont on ne cite pas une ſeule belle action; aſſemblage ſans nerf d'hommes ſans énergie, qui prenant le bonheur pour le plaiſir, ſe croyoient heureux quand ils n'étoient que blaſés. Aureſte, la deſtinée de Sybaris eſt une leçon qui devroit frapper davantage les Villes modernes tentées de rivaliſer ſes mœurs, & une réponſe ſans réplique aux partiſans du luxe.

On retrouve encore dans le coſtume des habitans, ſur-tout des femmes, quelques foibles nuances des mœurs anciennes de ce beau pays, devenu auſſi déſert qu'il étoit peuplé, auſſi pauvre qu'il étoit opulent; il ſemble

Tarente, dans la Baſilicate, aujourd'hui *Torrédi-Mare*. Metapont avoit été fondée par Neſtor, à ſon retour de Troye. L'Agriculture en avoit fait un ſéjour ſi abondant, que l'Oracle de Delphes la déclara digne de l'Age d'Or.

que la Nature ait voulu ſe venger du dédain qu'on lui porte, en affligeant de ſes plus terribles fléaux cette extrêmité de l'Italie.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les deux Calabres.

Napolitaine

Napolitaine

NOTICE
HISTORIQUE
SUR NAPLES.

LA Nature & l'Art ſe ſont comme donné la main pour combler de leurs bienfaits & de leurs chef-d'œuvres, Naples & ſon territoire. La *terre de Labour* mériteroit de préférence ſans doute à toute autre Province d'Italie, la dénomination de *Campania Felix*, ſi la préſence du *Veſuve* ne mettoit un correctif aux jouiſſances des Habitans. L'Homme ne ſçauroit être heureux apparamment, ſans un peu d'inſouciance ; le Napolitain, du moins, en a beſoin pour ſe livrer à tous les plaiſirs de la ſociété, au pied (1) d'un Volcan, dont les cendres brûlantes ont été jettées quelquefois juſqu'à (2) Conſtantinople ; & à la vue des reſtes (3) déplorables de l'infortunée Herculanum.

D'après l'eſprit religieux, naturel aux hommes qui ſont peuple, on ſeroit porté auſſi à croire que des Mœurs pures doivent être le caractère diſtinctif d'une

(1) Le Veſuve eſt à moins de deux lieues de Naples.

(2) Lors de l'éruption de l'an 471.

(3) Roſine, petit Bourg où ſe trouvent les excavations d'Herculanum, eſt à une lieue & demie de Naples. Voyez nos explications des Antiquités d'Herculanum, gravé par David, 7 vol. *in*-4°.

grande Ville si voisine du châtiment, (1) préparé par la justice du Ciel pour punir les crimes de la terre. Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique en toute sécurité tous les genres de corruption que nécessitent le luxe & le climat, l'aisance & l'oisiveté. Tant il est vrai que les sensations du moment effacent les souvenirs du passé & les craintes de l'avenir!

Naples doit être regardé comme la Ville subsistante la plus ancienne de l'Italie. Les Cuméens (2) en furent les Fondateurs. Mais elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs; non seulement de ceux qui étoient à sa portée, c'est-à-dire, de ceux qui avoient fait leur première descente dans les Isles voisines, mais encore de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens que l'ostracisme & d'autres causes lui valurent. Sa Police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux Nations Italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau Pays long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques Seigneurs Normands, puis devint un Fief de l'Empire, & enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la Couronne d'Espagne.

(1) Tertullien appelle spirituellement le Vésuve : *une Cheminée de l'Enfer.*

(2) Voyez le T. 1 *in*-8. du sçavant Ouvrage de M. l'Abbé Chopy, intitulé : Découverte de la Maison de campagne d'Horace, 3 vol. *in*-8°.

Le ſol de ce Royaume eſt extrêmement fertile, en toutes ſortes de denrées. On y recueille deux eſpèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin; & on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y eſt fine ; la ſoye ſur-tout, quoique ſale & mal filée, fait un des plus grands objets du Commerce d'exportation. On connoît cette eſpèce de lin ou de ſoie, dont la couleur eſt d'un verd d'olive, & que donne une ſorte de moule que l'on trouve ſur les côtes de Naples. On en fait des camiſoles, des bas, des gants, des bonnets qui ſont auſſi chauds que ceux de laine, auſſi doux que s'ils étoient de ſoie, & qui conſervent toujours leur luſtre. Un tableau du Commerce de ce Pays, démontre qu'il reçoit plus de l'Etranger qu'il n'y envoye : parce que les Manufactures n'y ſont rien encore, ou preſque rien. Les François y portent annuellement un aſſortiment conſidérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes & de coton. L'Angleterre y fait paſſer beaucoup de ſes draps; & la Hollande, des pelleteries.

Cependant on trouve à Naples, & dans pluſieurs autres Villes de ſon diſtrict, quelques Fabriques de draps; mais elles ſont loin de ſuffire à la conſommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On employe de grandes ſommes à établir des Manufactures de draps groſſiers, pour habiller les Soldats, dans les Hopitaux des Provinces du Royaume. On fabrique encore dans la Capitale, des baietons peints en noir, qui ſervent pour le dueil, des étoffes nommées *friſi*,

qui reſſemblent au molleton friſé, & quelques autres communes; des étoffes en ſoie & en argent, des ſatins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne auſſi des cuirs.

Les Hommes, & ſur-tout les Femmes à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits & des pierreries qui les couvrent. Cette grande Ville eſt remplie de Valets richement vêtus.

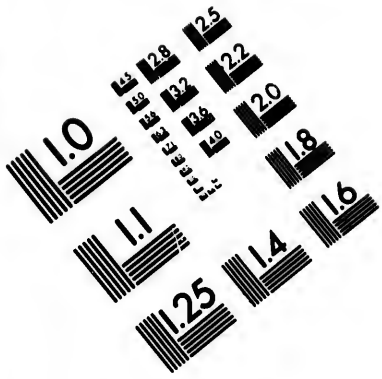
Naples eſt un ſéjour tout entier pour les ſens. L'ouïe & la vue y trouvent à chaque pas des jouiſſances complettes. C'eſt l'endroit de la Terre où ſe fait entendre la meilleure Muſique : mais l'Homme qui penſe y eſt mal à ſon aiſe. Il ſeroit mal venu du Peuple, & même des Grands, s'il prenoit la peine d'écrire quelques Homélies Philoſophiques au ſujet du miracle de *St. Janvier* : il éprouveroit l'adreſſe des *Lazaroni*, s'il détournoit ſur eux l'attention du Gouverement qui a la foibleſſe de tolérer leur exiſtence précaire. Il couroit riſque de paſſer pour un barbare, s'il oſoit dire tout haut ou imprimer ouvertement, qu'un Chanteur de plus ne remplace pas dans la ſociété un Homme de moins (1), &c. Enfin, tant que des Reviſeurs aux gages du Prince, & par conſéquent à ſa dévotion, éteindront le flambeau de l'Obſervateur, parce qu'il

(1) La caſtration eſt défendue pat le Prince ; ſous de très-groſſes peines.

pourroit faire clignoter les yeux tendres des gens en place, Naples (ainſi que toutes les Villes qui lui reſſemblent), ne pourra jamais prétendre à l'eſtime du Voyageur ſenſible & ſenſé. La curioſité y attirera encore long-temps l'ami des Arts & le Naturaliſte. Mais le Sage, après avoir admiré en paſſant la métamorphoſe du Temple de Diane, devenu Chapelle de la Vierge Ste. Marie Majeure; & du Temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux Apôtres, ira viſiter le Tombeau de Virgile ſur le Mont-Pauſilippe, la maiſon de campagne d'Horace à Iri, les Jardins de Ciceron à Cumes & à Pouzzoles, puis ſe hâtera de rentrer chez lui pour y reſtre en paix, Pline & Sénéque, Lucrece & le Taſſe, ſans envier le ſol qui les vit naître.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Naples.

Homme des Environ de Rome



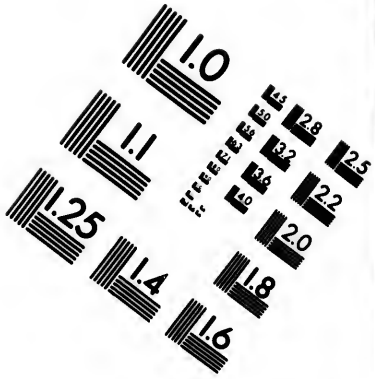
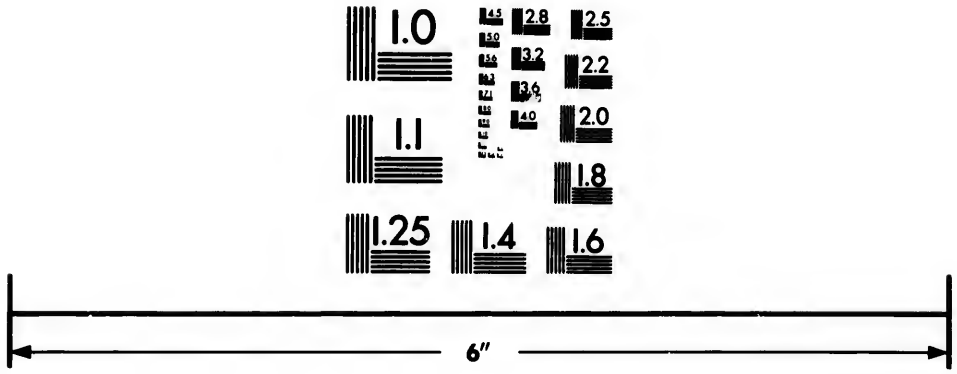
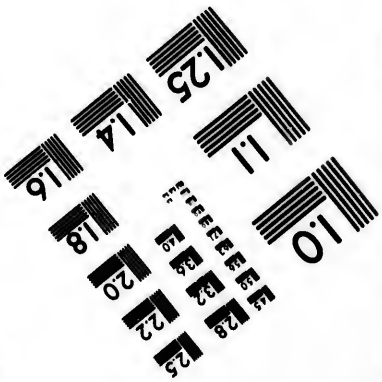


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

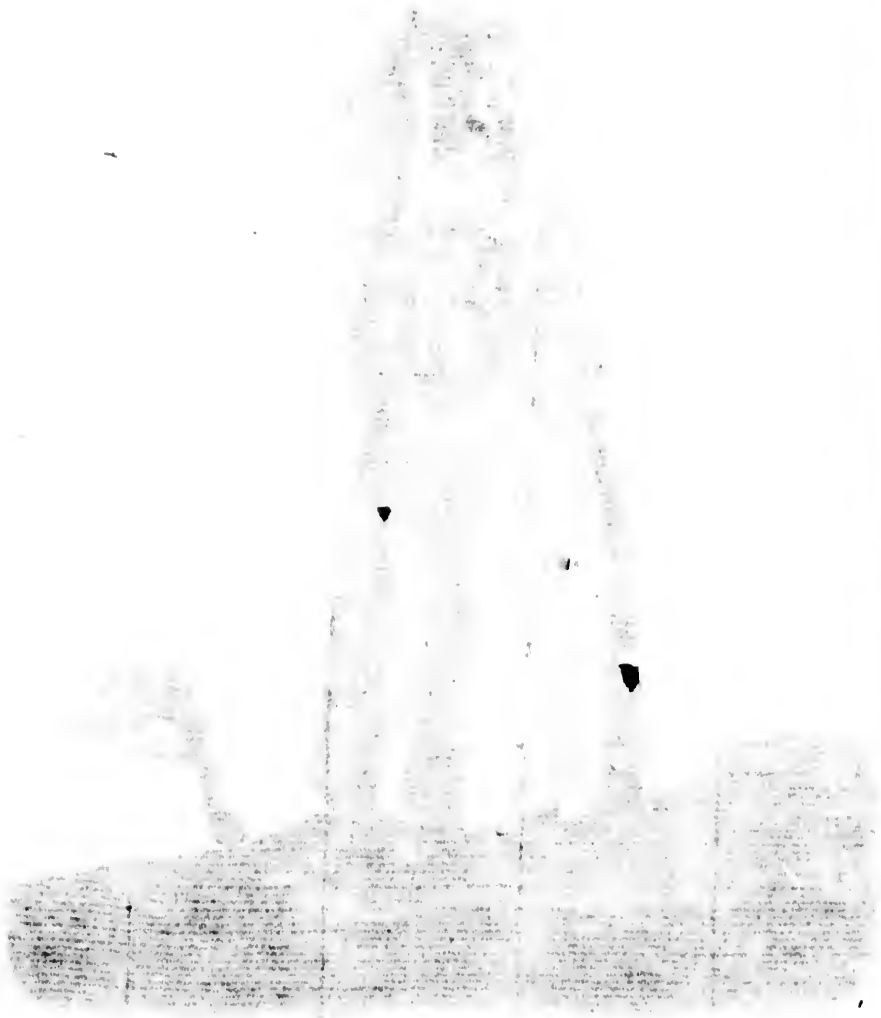




Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Femme des Environ de Rome



NOTICE
SUR LA VILLE DE ROME.

Fuimus Troës.
VIRGILIUS.

LES Arts ont conservé à la Ville de Rome, son titre de Capitale du Monde, qu'elle avoit acquis par les armes. Il y auroit long-temps qu'on ne parleroit plus d'elle que pour la confondre avec tant d'autres Cités qui ont brillé pendant quelques années, si elle n'avoit imprimé à ses monumens, un caractère de grandeur & de force qui les a fait respecter des siècles accumulés sur leurs débris. Mais hélas ! les Statues & les Colonnes attestent seules l'existence d'une grande Nation. On ne rencontre plus que des Italiens dans Rome. Le poignard de la Liberté est remplacé par les stylets de la jalousie ; & l'éloquence patriotique de *Ciceron*, par le babil importun des *Ciceroni*. On pourroit pousser loin ce parallèle : nous en laissons le plaisir à nos Lecteurs *sagaces ;* il est certains sujets qu'il ne faut qu'indiquer. En dire plus, seroit indiscrétion.

Rome se divise en quatorze Quartiers. Dans celui *di Monte*, se trouve une Basilique de St. Jean-de-Latran. Là, on rencontre la belle Statue de notre Henri IV. Si ce bon Roi, jadis excommunié par le Saint Siège, revenoit au monde, il ne pourroit s'empêcher de sourire, en se voyant ainsi placé dans le giron de l'Eglise. Là aussi, Sixte V & Clément XII, ont obtenu de superbes tombeaux, & le méritoient

davantage que Clément VIII & Paul V. Là encore, la Rotonde du Dieu Faune ſert d'Egliſe à St. Etienne; Ste. Agathe, Martyre & Vierge, a une Chapelle contigue au Temple de la chaſte Pallas; & l'Autel du Dieu Mars eſt conſacré à Ste. Martine. Dans ce Quartier, les Catholiques vont baiſer le chef de St. Pierre, & celui de St. Paul: les Artiſtes, de leur côté, vont meſurer à l'Académie de St. Luc, le Crane de Raphaël.

Ceux qui aiment les rapprochemens, obſerveront entr'autres choſes, dans le Quartier *di Trevi*, que le Couvent des Carmes Déchauſſés & le Monaſtère des Religieuſes de Ste. Helene, ſe trouvent voiſins du *Campus Sceleratus*, Place deſtinée jadis au ſupplice des Veſtales.

Ils remarqueront dans le Quartier *di Colonna*, que non loin des Jardins de Lucullus, eſt une Capucinière; & que l'Egliſe de Ste. Marie *de Aquiro*, eſt bâtie ſur les ruines du Temple de la Nymphe Juturne, métamorphoſée en Fontaine, où Junon tous les ans, recouvroit ſa virginité.

Ils noteront dans le Quartier *di Campo Marzo*, que les Minimes François ont pour perſpective, les Statues de Cléopatre & de Sénéque; & que St. Roch a un Oratoire à côté du Mauſolée d'Auguſte.

Dans *la Rione di Ponte*, avec les ruines du Temple d'Apollon, on en a conſtruit un à St. Apollinaire; & St. Blaiſe y reçoit de l'encens ſur un Autel de Neptune.

La *Rione di Parione* offre le Coliſée des Romains, métamorphoſé en Palais de la Chancelerie Apoſtolique; & les débris du Théâtre de Pompée, ſervant de matériaux au Palais *Pio*.

Dans le Quartier de St. Euſtache, on a fait une Egliſe, dédiée au Sauveur, d'un petit Temple, jadis conſacré à la Piété.

Mais la métamorphoſe la plus complette & la plus heureuſe, eſt celle qu'on fit ſubir dans la *Rione della Pigna* au Panthéon d'Agrippa, devenu aujourd'hui la Baſilique de tous les Saints. Une dévotion bien étendue a remplacé dans un autre Temple ancien, la Statue d'Hercule, par l'Image du courageux Martyr St. Luce.

Plus loin on a renverſé Jupiter *Fulgurator*, du haut du Capitole, pour mettre en ſon lieu & place, l'effigie de Ste. Marie, dite *de Ara Cœli*.

Dans le voiſinage du Temple de la Concorde, s'élève une jolie Egliſe à Notre-Dame de Conſolation. Et l'Autel du bon Janus, érigé par Numa, eſt aujourd'hui le Sanctuaire Ste. Catherine, dite des Cordiers.

La *Regione di Ripa*, préſente preſqu'à chaque pas, des contraſtes non moins frappans. Le fameux Temple d'Eſculape ſert de fondemens à l'Egliſe de St. Barthelemy. Ste. Marie l'Egyptienne ſe voit honorer parmi les ruines d'un ancien Temple, où l'on adoroit la *Fortune Virile*. Une autre Ste. Marie *in Coſmedin*, occupe l'Autel de la Pudicité. Et Notre-Dame du Soleil reçoit un culte à l'endroit préciſément où brûloit le feu ſacré de (1) Veſta.

(1) Voyez l'article de cette Divinité, dans nos Tableaux de la Fable *in-16. Fig.*, chez Pavard, à Paris.

Conſultez auſſi dans le même Ouvrage, le Chapitre qui concerne *Rome*.

St. Sabas, qui toute sa vie eut une vocation si décidée pour le célibat, seroit bien étonné, s'il rencontroit dans l'Eglise qu'on lui a dédiée à Rome, un Bas-relief antique représentant une noce.

C'est dans cette même Region que l'Autel de Notre-Dame des Palmes avoisine le tombeau de la Sœur des Horaces; & que l'Eglise de St. Urbain se trouve accollée d'un Autel de Bacchus & de la Fontaine d'Egerie, la Nymphe bien aimée de Numa, &c. &c.

Tous ces contrastes plus ou moins motivés, peignent l'esprit & le caractère des générations modernes qui ont succédé aux Romains. Les Habitans de la région Transtevère, sont les seuls qui prétendent avoir conservé quelque chose de leurs prédécesseurs. Ils sont presque tous Jardiniers, & ont une fierté proportionnée à leur organisation, plus robuste que celle du reste de leurs compatriotes, avec lesquels ils rougiroient d'être confondus.

Le séjour de Rome ne convient qu'à un Artiste; c'est la Ville la plus curieuse du Monde; mais il ne faut qu'y passer. Elle n'intéresse que par les souvenirs qu'elle rappelle. La pompe des Cérémonies religieuses couvre mal sa nudité politique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Rome ressemble à ces Femmes surannées, & qui ont tenu jadis un état brillant. Elles veulent encore afficher de grands airs; mais la foiblesse de leurs moyens les trahit, & perce à travers leur parure empruntée.

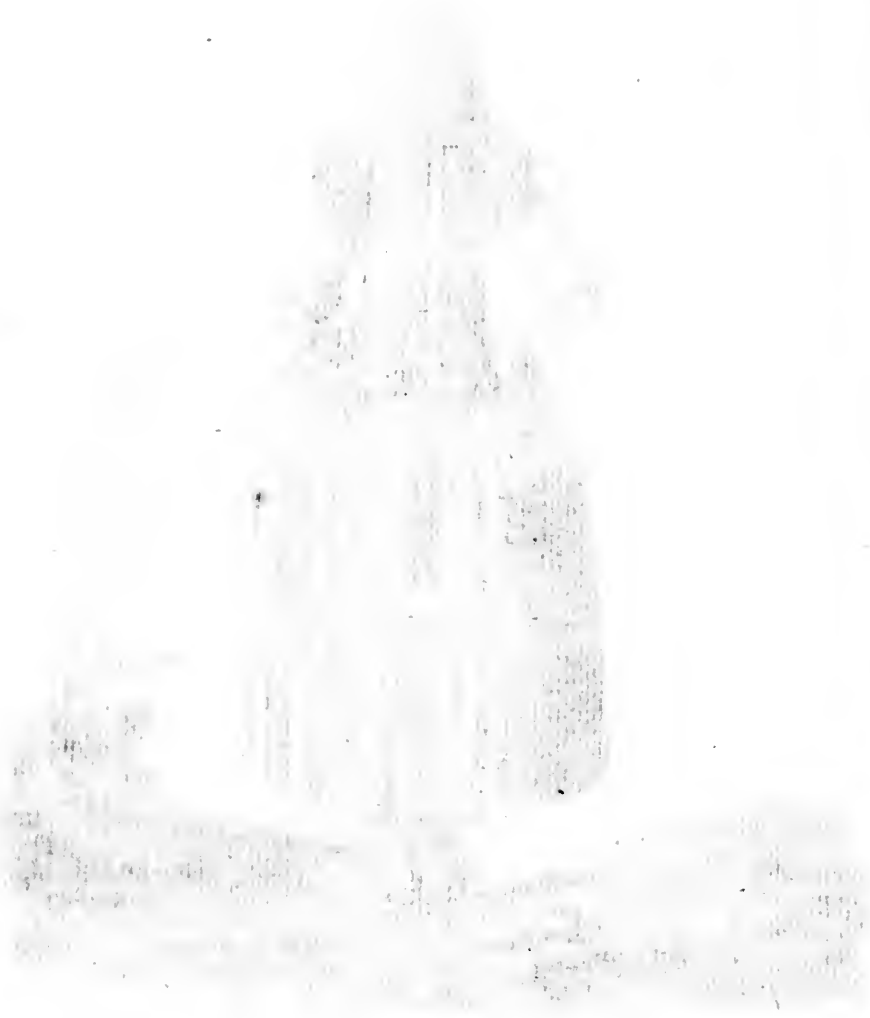
Rome n'est plus dans Rome . . . . . .

Fin de la Notice sur la Ville de Rome.

Desrais del. *Maxelle sculp.*

Habitante de Frascati.

sculp.



Decrais del. Mixelle sculp

Habitante de Frascati.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FRASCATI.

L'ITALIE a pour les Voyageurs un attrait dont les autres pays ſont dépourvus. Les plus grandes ſcènes de l'Hiſtoire ont eu lieu ſur ce ſol que la Nature avoit déjà ſu rendre ſi intéreſſant par lui-même. On ne peut y tracer un pas, ſans être tenté de faire des rapprochemens & des parallèles tout-à-fait ſinguliers; le paſſé & le préſent y ſont dans un contraſte perpétuel, & il n'eſt point de bourg ſi mince qui n'offre de quoi exciter & ſatisfaire la curioſité de l'obſervateur le plus difficile à émouvoir.

Sans parler de l'ancienne Capitale du Monde, devenue le chef-lieu de la première des Religions modernes, à ſix lieues de Rome, il eſt une petite Ville, dont le nom groteſque exprime déjà la révolution qu'elle a ſubi; *Fraſcati* (1) a ſuccédé à *Tuſculum*, vers la fin du XIIe

(1) Notre expreſſion proverbiale *faire une fraſque à quelqu'un*, vient de l'Italien *fraſca*; & le nouveau nom impoſé à Tuſculum en 1190 a un double ſens. Il ſignifie la terrible fraſque que lui fit éprouver Rome à cette époque, & l'extrêmité où ſe trouvèrent réduits les Citoyens échappés au ſac de leur Ville, & obligés de ſe conſtruire un abri avec des *branchages* d'arbre.

siècle. Des Cardinaux (1) y remplacent les Consuls (2). On chante de piteuses Hymnes grecques là où furent composées les *Tusculanes;* & les matériaux des maisons qu'habitoient Caton & Tullius, vendus par les Camaldules, y font vivre ces Moines ignares. Là où Lucullus (3) avoit rassemblé une bibliothèque complette des Philosophes stoïques, se trouvent quelques Breviaires; & les débris du château de ce millionnaire Romain servirent aux Capucins pour bâtir leur Eglise. Les Jésuites eurent long-temps une maison de campagne là où Cicéron tenoit des conférences académiques. L'Orateur romain s'étoit formé à Frascati un Lycée (4) que le Cardinal Passionei métamorphosa en hermitage:

(1) Villa-Ludovisi, Borghèse, Aldobrandin, Passionei, Pamphili, &c.

(2) Les amilles Patriciennes Porcia, Fabia, Mamilliana; les Sylla, Lucullus, Cicéron, Varron, Mécène, &c.

(3) Il est assez remarquable de voir le fastueux Lucullus se montrer jaloux de posséder tous les ouvrages des stoïciens. C'est ainsi que de nos jours les écrits de J. J. Rousseau sont chez presque tous ceux dont il fait la satyre.

(4) Ce Lycée de Cicéron devroit servir de modèle aux établissements ébauchés sous le nom de Musée, de Club, &c. La vanité, la mode & l'intérêt ne lui avoient point suggéré l'idée de transporter Athènes dans Rome; s'il se montra somptueux dans les dépenses de son portique de Tusculum, ce fut pour rendre hommage aux grands hommes antiques qu'il se proposoit pour exemple; & les beaux traités de morale qui en sortirent prouvent assez qu'on ne cherchoit pas (comme on dit) à y tuer le temps.

on y voyoit jadis les buſtes de Socrate & de Démoſthènes ; on y vit de nos jours les portraits d'Arnaud & de Paſcal.

Tuſculum, qui ſe montra long-temps jaloux du précieux privilège de n'être gouverné que par ſes propres loix, ne s'honoroit pas moins de la naiſſance de Caton le Cenſeur ; grand homme dont la vie, de près d'un ſiècle, fut comme un code vivant qui ne ſouffrit jamais d'exception. C'eſt à *Tuſculum* qu'il faiſoit valoir le petit *fonds* de ſes pères ; c'eſt-là qu'habillé comme ſes eſclaves, il compoſa un traité d'agriculture en cultivant la terre, lui qui avoit gagné plus de Villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant ſon expédition d'Eſpagne.

Plus grand peut-être encore que lui, ſon arrière-petit fils, Caton d'Utique, ſe livroit à l'étude de la philoſophie dans Tuſculum. C'eſt-là que Cicéron le ſurprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échappoit de la Ville tout exprès pour venir conſulter la collection des livres rares de ſon beau-frère, qui n'en paroiſſoit être que le concierge. Lucullus a trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère, impénétrable à tout, excepté aux vices, ne pouvant ſe réſoudre, au retour de ſes voyages à l'Iſle Caprée, à rentrer tout de ſuite dans Rome, ſéjournoit quelque temps à Tuſculum, où il avoit une maiſon de plaiſance.

L'Empereur Galba, à qui le monde fut redevable de la mort de Néron, mais qui lui-même n'étoit pas encore digne de régner, avoit à Tuſculum un Palais d'été qui

servoit en même-temps de Temple à la Fortune : ce fut là qu'il déposa une statue de cette Divinité qu'il trouva, dit-on, à sa porte, & qu'il transporta en ce lieu, cachée dans son sein ; allusion sans doute à l'histoire de sa vie. Ce Prince avoit une façon de penser qui fut cause de la mort violente qu'il souffrit, mais qui néanmoins mériteroit d'être mise en pratique par les Rois. Un Souverain, disoit-il, doit choisir ses soldats, & non les acheter. Les Suisses ont trouvé des Monarques qui ne pensent pas comme Galba.

Avant Lucullus, les Anciens n'avoient à Tusculum que de simples maisons de campagne, & non de superbes châteaux ; & l'on passoit pour un Citoyen suspect, quand on y possédoit au-delà de sept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques, & se borna à la modération de ses aïeux, au milieu de ses contemporains amis du luxe ; il rappelloit à ses concitoyens le siècle de Cincinnatus ; alors, disoit-il, les particuliers étoient pauvres, mais l'Etat étoit riche.

Frascati ne conserve presque rien du Tusculum des premiers temps de la République, si ce n'est le tombeau des Furius, découvert en 1655 dans le Monastère des Camaldules. Il est probable aussi que le monument antique qu'on rencontre à Frascati au haut de la rue, sise à côté de la Cathédrale, est la sépulture des Tusculanums de Lucullus. On sait qu'il mourut en démence sous la curatelle de son frère. Mais c'est à tort qu'on prodigue le nom de ce Consul à nos modernes millionnaires ; lesquels n'ont acquis, par aucun service rendu à l'Etat,

le droit d'étaler le luxe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane. Son faſte aſiatique ne coûtoit rien à ſa patrie; Lucullus ſe paroit des dépouilles remportées par lui ſur les Princes orientaux, ennemis vaincus de la République.

C'eſt près de la petite Ville de Fraſcati, à *Grotta-Serrata*, que le Cardinal de Polignac (dont la mémoire eſt ſi chère à la politique & aux lettres) découvrit deux ſuperbes antiques, un Achille & un Ulyſſe; chef-d'œuvres dont la France ne s'eſt peut-être pas montrée aſſez jalouſe, & qui ſont perdus pour elle.

Les ſavans ont reconnu dans les vaſtes ruines du quartier de *Borgheto*, le *Tuſculanum* de Scaurus (1), beau-fils de Sylla. Ils ont ſoupçonné auſſi aux *Grottoni d'Amadei*, le château de Mécène (2); & ceux de Pollion (3) & de Varron, aux traces impoſantes de *Mont-Dragone* & à la *Villa-Conti*.

(1) Il y eut un Edile de ce nom qui fit conſtruire à Rome un *théâtre* aſſez vaſte pour contenir quatre-vingt mille ſpectateurs. D'après ce monument des Anciens, il faut avouer que les modernes n'ont que des *ſalles de comédie*.

(2) Que de mauvaiſes copies les modernes ont fait de ce perſonnage antique!

(3) Pollion a rendu plus de ſervices aux lettres que Mécène. Celui-ci a ouvert les Palais aux Savans, l'autre une bibliothèque; & la place d'un ami des Muſes eſt plutôt au milieu des livres que dans la foule des courtiſans.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tuſculum des anciens romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Fraſcati. La beauté du ciel, la bonté du ſol & la proximité de Rome, ont fait élever ſur cette riante colline quantité de châteaux parmi leſquels on diſtingue ſur-tout ceux de Mondragone, de Belvedère, de Conti, de Spada, de Pallavicini. La Villa-Pamfili eſt la plus élevée. La Villa-Ludoviſi eſt fameuſe par ſes eaux & ſon ſite. C'eſt le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-Août, ils craindroient de ſe trouver hors des murs de leur Capitale, à cauſe de ce qu'on appelle le *mauvais air*, cauſé par les approches de la canicule, & purifié par les pluies du mois de Septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*, l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne chez les anciens Romains étoit dans toutes les ſaiſons, mais plus particuliérement en été. Sous un climat auſſi chaud, on préféroit pour les vacances le temps le plus ardent, par la raiſon qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes ſont paſſionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, ſelon l'expreſſion du pays. Cependant, ſi on en excepte les meilleures maiſons, très-peu de perſonnes ont des campagnes en propre; mais on en emprunte, ou on en loue, ſouvent en différens lieux pour les deux ſaiſons. Fraſcati eſt le quartier des environs de Rome, préféré à tous les

autres

autres lieux. Cette petite Ville, ſi intéreſſante par les ſouvenirs qu'elle occaſionne, & ſi agréable par ſa ſituation que le temps n'a pu changer, eſt un Evêché auquel le Pape ſeul nomme toujours un Cardinal. On y compte ſix Couvens d'hommes & un de femmes.

Quant aux talens, Fraſcati n'a pas tout-à-fait dégénéré de Tuſculum, puiſqu'il fut le berceau de Métaſtaſe: Ce Poëte dramatique, qui fit paſſer dans la langue & ſur la ſcène Italienne les beautés du théatre grec & françois, ſans les affoiblir; qui peignit reſſemblant Caton ſon ancien compatriote & Régulus; & qui en même-temps méconnu des ſiens, ne trouva que loin d'eux une exiſtence douce, & une ſépulture honorable dans la Capitale de l'Allemagne.

Fraſcati & ſon territoire ne ſont pas bien peuplés; & cela ne ſauroit être autrement par-tout où ſe trouvent de grands Seigneurs jaloux de poſſéder de vaſtes parcs. Le luxe & la vanité ſont les fléaux de la population. Les habitans de la Ville, hommes & femmes, & les payſans ſuivent le coſtume & les modes françoiſes. Les *contadines* (1) *fraſcatanes*, qui, ainſi que les filles de Tivoli, ne ſont pas auſſi jolies qu'il plaît aux Artiſtes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en roſettes; elles treſſent leurs cheveux; & couvrent leur tête d'un voile ou mouchoir empeſé & ployé par bandes; il eſt de forme quarrée pardevant; &

(1) Mot italien qui ſignifie *villageoiſes*.

il leur tombe très-bas par derrière. Ce voile eſt quelquefois garni de dentelles ſur les bords; & il y en a, ſur-tout parmi les vieilles, qui le font tomber ſur les côtés.

Fin de la Notice ſur Fraſcati.

Bourgeoise florentine.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FLORENCE.

LE Commerce eſt le père nourricier des Arts, (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi). Rien ne le prouve autant que la deſtinée de Florence. Rivale de Rome, cette Ville a été comme la Pépinière des Artiſtes ; & c'eſt à elle principalement que les modernes doivent l'avantage de pouvoir ſe meſurer avec les anciens. Une ſeule famille a opéré cette heureuſe révolution. Les Médicis, d'abord Manufacturiers en laine, ont fait autant pour les Sciences, qu'Alexandre, Periclès & Auguſte ; & ce n'eſt pas après avoir ravagé le Monde, après l'avoir fait paſſer ſous le joug, qu'ils ſont venus à bout de l'éclairer. Ils ont enrichi leur patrie, avant de lui créer des Arts ; & le Port de Livourne a été la ſeule voie qu'ils ayent fréquentée, pour faire paſſer leur Ville natale au degré de gloire & de puiſſance des antiques Phéniciens, dont elle ſe dit une Colonie. Avant Côme, Florence, qui devoit ſon origine certaine à un détachement de Soldats de Sylla, & à une poignée de Bourgeois de Fieſole (1), n'étoit dans les premieres ſiècles de l'ère

(1) Cette mère-patrie de Florence, n'eſt plus aujourd'hui

vulgaire, qu'une mince République ; laquelle ne couta qu'un coup de main à Totila & à Narsès. Charlemagne, qui sembloit préſager le rôle qu'elle devoit jouer un jour, lui redonna une ſorte d'exiſtence. Mais elle étoit ſi peu libre, qu'une (1) Femme en fit don au Pape. Elle ſe racheta bientôt de la ſervitude, & Rodolphe de Habsbourg lui fit payer aſſez cher ſa liberté. Elle avoit peine à conſerver intact, ce dépôt fragile, au milieu d'une foule de petits Etats, qui, envieux de ſa proſpérité naiſſante, la harceloient ſans ceſſe. Mais elle nourriſſoit dans ſon ſein, le germe de ſa grandeur prochaine. La famille des Medicis s'élevoit peu-à-peu au-deſſus de ſes concitoyens. Ses richeſſes, & ſur-tout le noble uſage qu'elle en faiſoit, ſoutenoient ſon ambition, & la juſtifioient preſque ; & ſi les Florentins finirent par perdre leurs droits, elle ſut les en dédommager par les bienfaits d'une civiliſation brillante & honorable. Et peut-être n'y eut-il dans le fait, qu'un nom de changé. Le Gonfalonier de Florence, devenu Grand Duc de Toſcane, les Florentins & les Toſcans n'en furent que plus heu-

qu'un Bourg, ſiège d'un Evêque, & réſidence de pluſieurs riches Chanoines. Elle a produit un Peintre dans le quinzième ſiècle, & un Poëte dans le ſeizième.

(1) C'eſt cette Matilde, Comteſſe de Toſcane, qui épouſa ſi chaudement la cauſe de Grégoire VII, & qui fit à ce Pape, donation entière de tous ſes biens. La chronique ſcandaleuſe s'eſt fort exercée ſur cette Princeſſe, qui, s'il faut l'avouer, avoit au moins les apparences contr'elle.

reux,

reux, & ſe trouvent placés à égale diſtance, entre l'anarchie & le deſpotiſme ; & ce n'eſt pas en ce moment qu'ils ont lieu de regretter la forme primitive de leur Gouvernement.

L'Etranger, qui arrive à Florence, héſite d'abord auxquels il doit donner la préférence pour ſon admiration, de la Nature ou de l'Art : le concours des beautés de l'une & des chef-d'œuvres de l'autre, rendent cette vallée de l'Italie, qui renferme la Capitale de la Toſcane, l'un des points de la terre le plus digne du ſéjour de l'homme de goût. Ce n'eſt pas là qu'on peut craindre de voir l'eſpèce s'abbâtardir. L'air qu'on y reſpire eſt ſi pur (1), ſi léger, qu'on trouve tout naturel que le ſol ait donné le jour à tant de beaux génies & de grands Artiſtes. Il n'eſt pas auſſi facile de ſortir de la Ville que d'y entrer. Le charme que l'on éprouve, y captive tellement l'Amateur qui voyage, que, n'ayant ſu par où commencer, il ne ſait comment il pourra achever de viſiter tant de merveilles.

Rome s'enorgueillit de ſon Apollon du Belvedere ; Florence a ſa Vénus de Medicis, modèle parfait de beauté & d'innocence, de pudeur & de volupté. Plus on s'y arrête, plus on s'y intéreſſe ; en la fixant, on déſire, & on n'oſe. L'Amant délicat retourne auprès de ſa Maîtreſſe, plus amoureux. La Femme ſenſible ſe met à la place de cette Figure, & rougit pour elle. Le

(1) L'Automne y met quelques reſtrictions.

Statuaire ſeul eſt mécontent, & rentre dans ſon attelier, le déſeſpoir dans l'ame.

Cette Vénus, pour laquelle on auroit dû bâtir un Palais qui l'eût logée toute ſeule, ne doit cependant pas faire dédaigner les ſix belles Statues Grecques, & d'autres morceaux antiques que renferme l'ancien Palais Ducal, dépôt le plus précieux de la terre.

Le grand homme, Côme I., à qui on en a la principale obligation, a auſſi devant ce ſanctuaire des Arts, une Statue équeſtre, ouvrage célèbre (1) du Sculpteur François, qui nous a reproduit l'image adorée de Henri IV. Mais il ſemble que Jean de Boulogne ait été mieux inſpiré à Florence (2) qu'à Paris.

Dans la Galerie du même Muſeum, on voit une Statue de Brutus, que l'Artiſte, dit-on, n'acheva pas du moment qu'il vint à réfléchir au meurtre de Céſar. Ce ſcrupule n'annonçoit pas une ame républicaine. Pareil remord n'arrêta pas la plume de Shakeſpeare (3).

Dans le riche Médailler de l'ancien Palais Ducal, on remarque ſur-tout une pièce de Monnoie d'or, de

(1) Jean de Boulogne étoit Elève de Michel-Ange ; né à Douai, il a ſon Tombeau à Florence, dans l'Égliſe de Sainte Marie *della Nonciata*.

(2) Le Cheval de la Figure équeſtre de Henri IV, ſur le Pont Neuf, n'eſt pas auſſi eſtimé que le Cavalier.

(3) Voyez *Jules-Céſar*, tome 2, *in*-8°. du Théâtre du premier Dramatique Anglois, ſi bien traduit par M. Letourneur.

la valeur d'une piſtole de France; eſpèce de ſéquin, ſur lequel ſe trouvent ces mots :

JESUS-CHRISTUS (1), *primus Rex Florentinorum.*

JESUS-CHRIST, premier Roi des Florentins.

Pour éviter l'embarras du choix & les ſuites d'un choix peu ſage, les Florentins avoient aviſé de ne reconnoître d'autre Souverain que J. C. Mais au bout de quelques jours, ils renoncèrent bientôt à cet expédient, dans la crainte de paſſer immédiatement ſous le joug du Clergé, qui n'auroit pas manqué (à ce qu'ils crurent), de prendre acte en ſa faveur, d'une telle élection. L'exemple de la Théocratie Juive, les effraya. Cependant, ils auroient dû peut-être, avec de certaines modifications, tâter un peu plus long-tems de ce régime politique, d'autant plus convenable, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un Etre au-deſſus des hommes, qui pût leur commander *avec ſuccès.*

A la grande Place, ſous un des portiques du Palais, on rencontre deux belles Statues de bronze, qui repréſentent Méduſe & Judith, tenant à la main la tête de Perſée & d'Holopherne. Les Amateurs Ortodoxes auroient déſiré qu'on n'eût pas mis en regard la Mythologie & la Sainte Bible.

(1) Cette Légende rappelle ce qu'on voit dans la Bibliothèque des Prêtres de la Doctrine Chrétienne, à Paris; le Catalogue & les rayons des Livres ne commencent que par les numéros 2, 3, 4, 5, &c. On lit au bas d'un Chriſt, peint à l'entrée : *Liber primus.*

Les traces gothiques de la Cathédrale, ne ſont pas ce qui la rend recommandable; mais on les a fait comme diſparoître, ſous les acceſſoires précieux qui les couvrent. Les plus grands talens, tels que *Bandinello*, *Jottus*, *Sanſovin*, *Zucchro*, *Vaſari*, *Donatelle*, &c. ſe ſont réunis pour décorer ce vaſte Edifice. On y admire la Statue brute de la Vierge, pleurant ſon Fils, ſublime ébauche de Michel-Ange, que le ciſeau ſeul d'un autre Michel-Ange pouvoit oſer terminer. Mais il renferme quelque choſe bien au-deſſus de tout cela. Parmi les Reliques conſervées dans la Sacriſtie, on y montre encore aux Fideles, un fragment de la Verge de Moïſe, & de celle d'Aaron ſon frère.

Cette Métropolitaine eſt conſacrée ſous l'invocation de *Notre-Dame des Fleurs*, (*delli Fiori*), apparemment par alluſion au nom de la Ville de *Florence*. Peut-être auſſi cette Egliſe fut-elle conſtruite ſur les fondemens ou avec les matériaux d'un Temple de Flore. Pour expier les déſordres du Paganiſme, qui avoit longtems ſouillé cet emplacement converti en un lieu ſaint, on crut devoir en agir ainſi. Il ſe fit une métamorphoſe dans le même genre, un peu plus loin. Un Temple de Mars, eſt aujourd'hui un Baptiſtère, dédié au paiſible St. Jean. C'eſt en face des Fonts Baptiſmaux, qu'on voit le Tombeau de Jean XXII, qui fut Pape, & qui n'avoit de vocation que pour être Corſaire, profeſſion par laquelle en effet, il avoit débuté dans le monde.

Dans l'Egliſe de St. Laurent, la Chapelle funéraire

du Grand Come & de ſes ſucceſſeurs, dont on pourſuit la conſtruction, depuis ſi long-tems, ſur les deſſins de Michel-Ange, deviendra, quand elle ſera achevée, l'une des merveilles du monde.

A l'entrée de cette même Egliſe, l'Hiſtorien Paul (1) Jove a ſon Tombeau & une Statue. Ce n'eſt donc pas aſſez que les Princes ayent un flateur à gages, pendant leur vie ; faut-il donc encore qu'ils ſe faſſent accompagner de ſon ombre après leur mort !

Dans l'Egliſe de Ste. Marie *della Nonciata*, l'Ami des Arts va viſiter le Tombeau du célèbre *Bandinelli* ; & le peuple s'agenouille devant un Portrait de la Vierge, fait de main d'Ange.

Michel-Ange, (pour me ſervir de ſes propres expreſſions), avoit *épouſé* l'Egliſe *di Sancta Maria Novella*, à cauſe de ſa noble ſimplicité, caractère ſi analogue au génie de ce grand homme.

L'Egliſe de St. Marc poſſède le corps & offre la Statue de St. Antonin, Archevêque de Florence, qui conſacroit au ſoulagement des infortunés, ce que d'autres Prélats prodiguent à la repréſentation. Ange (2) Politien

(1) On connoît cet Ecrivain vénal, natif de Come dans la Lombardie, Médecin, puis Evêque. Malheur à ſes contemporains Illuſtres, qui ne pouvoient ou qui ne daignoient pas ſalarier ſa plume. Mais la poſtérité, Juge à la fois des Héros & de leurs Hiſtoriens, a mis depuis long-tems, Paul Jove à ſa place.

(2) Bon Littérateur, dans ſon tems ; il fit peu de choſe pour la poſtérité.

& Pic (1) de la Mirandole, unis pendant leur vie, ont leurs Tombeaux dans cette même Egliſe.

Michel-Ange s'eſt beaucoup multiplié à Florence, & on voudroit l'y rencontrer par-tout. Le Maître Autel de l'Egliſe du Saint-Eſprit, eſt de lui. Il a encore donné le plan de celle de Ste. Croix ; il y a auſſi ſon (2) Tombeau vis-à-vis celui de Galilée. Galilée ! qui, à 70 ans, ſe vit obligé d'abjurer une vérité phyſique, & d'en faire amende honorable, comme d'un crime. Telle eſt la deſtinée preſqu'ordinaire de ceux qui ſont trop au-deſſus de leur ſiècle, pour être entendus de leurs contemporains. Au reſte, la Sentence portée contre le célèbre Partiſan de Copernic, fut plutôt un ſcandale qu'une injuſtice. Pour l'éviter, il faudroit que les grands hommes puſſent deſcendre juſqu'au vulgaire, ou l'élever juſqu'à eux. Au reſte, ce n'eſt pas Florence qui a à ſe reprocher de s'être mépris ſur le compte de Galilée.

Florence eſt la patrie d'un autre beau génie que ſon ſiècle, & même la poſtérité, n'ont pas bien compris, puiſqu'on l'accuſa, & qu'on l'accuſe encore, d'avoir propoſé Céſar Borgia comme le modèle des Souverains ; lui qui s'étoit rendu ſuſpect aux Medicis, par les éloges

(1) Prodige de mémoire ; il ne montra pas autant de judiciaire, en propoſant, à 23 ans, de ſoutenir Thèſe *in omni re ſcibili*.

(2) M. l'Abbé *Hochecorne* n'a preſque rien laiſſé à dire ſur Michel-Ange, après la vie qu'il en a faite, publiée en 1783 ; à Paris, chez Cellot, 430 pages *in*-12.

qu'il donnoit à Brutus. Machiavel avoit cru ſans doute, au contraire, qu'un portrait fidèle de la tyrannie, doit ſuffire pour en dégoûter un Prince.

Florence donna auſſi le jour au Dante, & un Tombeau dans ſa Cathédrale. On devoit une place diſtinguée à celui qui avoit peint en beaux vers, le Paradis, le Purgatoire & l'Enfer. A-t-on rendu les mêmes honneurs à Marſile Ficin, pour avoir voulu inſérer au répertoire des Saints, le nom de Platon, dont il nous a laiſſé une aſſez bonne traduction Latine ?

Un nom qui ne groſſira pas la légende, mais qui doit trouver place parmi ceux des grands hommes : c'eſt Léon X. Ce Pontife aimable, dont le règne brillant mérita de faire époque dans l'Hiſtoire des Lettres : la Religion le déſavoua quelquefois ; mais les Sciences & les Arts, qu'il réhabilita en Italie, ont fait bénir ſa mémoire.

Si Florence a perdu de ſon éclat, ſon Souverain lui acquiert de jour en jour, une gloire plus ſolide. Au règne des Talens ſupérieurs, a ſuccédé celui des Mœurs, de la Philoſophie & de la ſaine Politique. Les réformes les plus ſages, & ſur-tout l'empire de l'exemple, plus puiſſant que celui de la force & des Loix, vont faire de ce beau pays, le ſéjour du bonheur. Jamais le glaive de la Juſtice n'a trouvé moins à s'exercer qu'aujourd'hui. Les avenues du Trône ne ſont plus obſtruées par l'étiquette puérile & gênante ; les Florentins, moins induſtrieux, moins actifs peut-être, ſont devenus plus

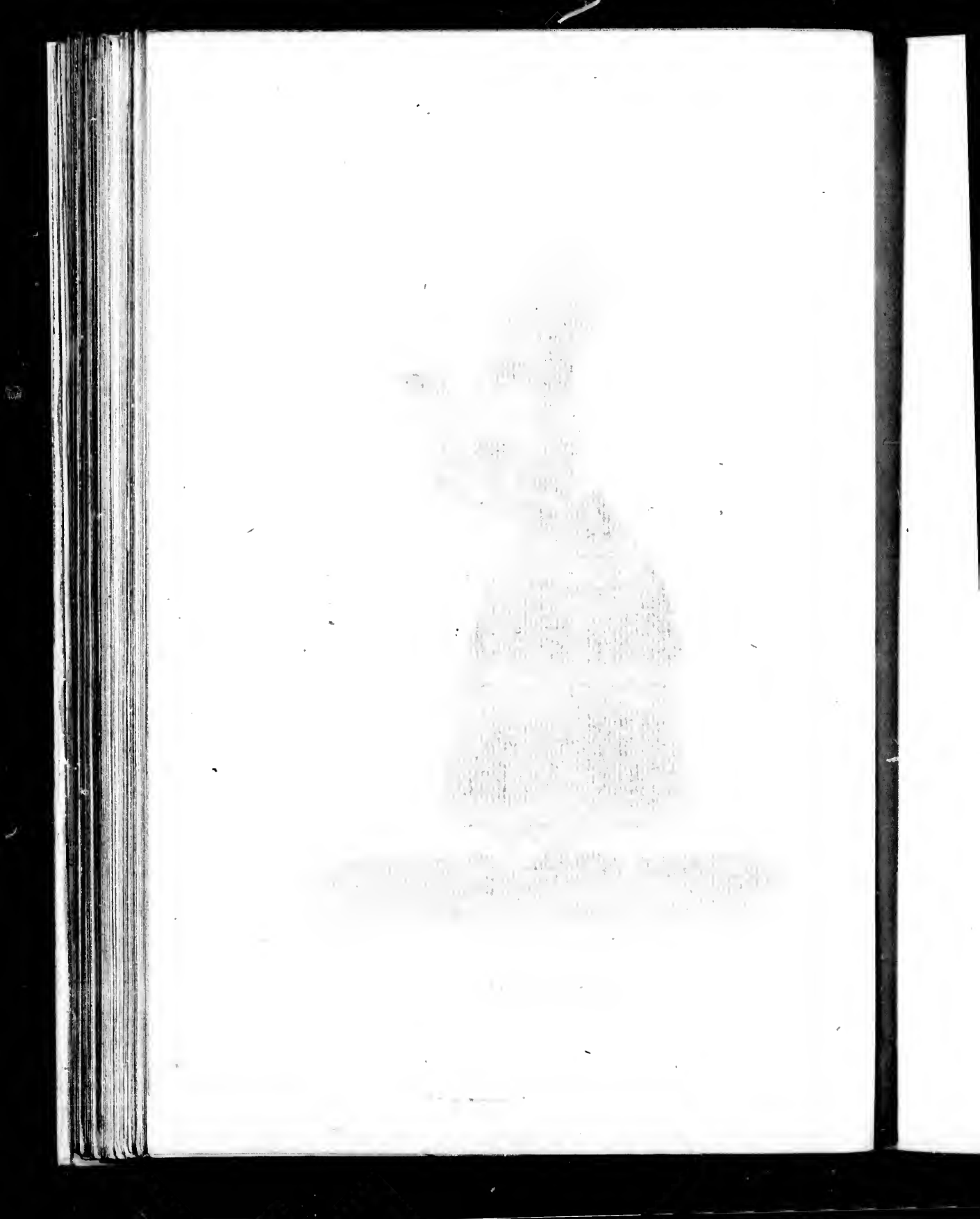
économes. Leurs Manufactures languiſſent un peu ; mais ils ont renoncé à une partie de leur faſte ; leur politeſſe, qui dégéneroit en aſtuce Italienne, n'eſt plus aujourd'hui que de l'urbanité. Le myſtère ne préſide plus auſſi ſouvent à leurs démarches les plus ordinaires. Les femmes deviennent plus communicatives, ſans manquer à la réſerve qui doit toujours caractériſer leur ſexe. Elles aiment à s'inſtruire, & le goût de la lecture eſt répandu dans preſque toutes les claſſes.

Il y a, dit-on, parmi les Florentins, une Société ſecrette de hardis Penſeurs; mais ils ne ſe diſtinguent de leurs compatriotes, que par leur amour pour l'étude, le goût de la retraite, la tolérance & la retenue. Bornés dans leur ſphère obſcure, mais paiſible, on ne les rencontre pas ſur le chemin de l'intrigue, dans l'antichambre des gens en place. Ils aiment à méditer dans le ſilence ; & ſi leur ſyſtême pouvoit être dangereux, comme ils ne cherchent point à le prôner, il n'en peut réſulter aucun inconvénient pour le public.

Le Coſtume des Florentins eſt un mêlange de modes Italiennes & Françoiſes, & ſubit pluſieurs modifications, ſelon l'état des perſonnes. Les Bourgeoiſes n'affichent cependant pas le luxe des habits, autant que dans les autres capitales; mais elles ſavent ſe mettre avec grace, ſans beaucoup de recherches. Elles ne font plus guère d'uſage de la Florentine, étoffe de ſoie, qu'on ne fabriquoit d'abord qu'à Florence. Elles poſent volontiers ſur leur tête, des chapeaux de paille très-propres, qui ſe font dans cette Ville.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Florence.

Venitienne.



J. G. de S. Sauveur inv. *Mixelle Sculp.*

Venitien

n'a que les honneurs de la Souveraineté ; ce *Pregadi*, qui en exerce toutes les fonctions ; ce Conseil des dix, dont les Inquisiteurs sont aussi redoutables que ceux du Saint Office ; ce livre d'or si précieux aux Nobles ; ces *Avogadors* si chers au peuple ; tout cet appareil de défiance fait honneur à la politique Vénitienne ; mais les familles patriciennes peuvent seules s'en applaudir. Les Plébéïens, moins libres peut-être que par-tout ailleurs, se dédommagent de la chose avec le mot obéissent, à des Maîtres qu'ils appellent leurs Sénateurs : & c'est ce qui arrivera toujours, tant que le Peuple, ignorant même sur ses propres intérêts, se mettra à la merci de la Noblesse plus éclairée, mais nécessairement ambitieuse.

Cependant, la constitution de la République de Venise a plusieurs Réglemens d'une grande sagesse. La Religion Catholique est celle de l'Etat ; mais les Protestans, les Grecs & même les Juifs y exercent en paix leur culte particulier. La Juriſdiction Ecclésiastique y est subordonnée à l'ordre civil ; & les Bulles du Pape ne sont point reçues sans examen. Le Tribunal de l'Inquisition n'en impose que par le nom. On a prudemment interdit au Clergé l'entrée dans les Conseils & l'admission aux emplois publics : & rien ne paroît plus convenable. D'après le texte sacré de l'Evangile, on ne peut servir à la fois deux Maîtres, Dieu & le monde. Tout entiers à leurs augustes fonctions, les Ministres des Autels ne sauroient, sans se compromettre, se mêler des choses de ce bas monde. Semblables à Moise au haut de la montagne sainte, ils doivent sans cesse avoir leurs mains pures tendues vers le Ciel, tandis que les autres hommes se chamaillent misérablement sur la terre.

Si les profanes n'ont pas le droit de mettre la main à l'encenſoir ; les Prêtres du Seigneur, à leur tour, ne doivent pas non plus toucher au timon de l'Etat.

Le Gouvernement a cru devoir auſſi mettre des bornes à la libéralité des Fidèles envers l'Egliſe. Que deviendroit l'Egliſe déjà tant éloignée de ſa ſimplicité primitive, ſi on permettoit au luxe de s'introduire dans ſon ſein. Les Cloîtres ne doivent être riches qu'en bons exemples.

Puiſque les Eccléſiaſtiques perçoivent des revenus dont le Gouvernement garantit la propriété, il étoit juſte encore de les ſoumettre aux mêmes impoſitions que les Séculiers. Ceux qui prennent part au miel de la ruche, doivent, ſans doute, en partager les travaux ou du moins les dépenſes.

On ſait que la ville de Veniſe a pour armes le Lion (1) aîlé de Saint Marc. Cette République a auſſi inſtitué un ordre de Chevalerie qui porte le nom de ſon patron, & qui a pour deviſe : *Pax tibi.* Que ne s'en eſt-elle toujours tenue à ces deux mots, plus convenables à de riches Marchands, que le lion ſymbole de la guerre.

Nous ne répéterons pas ici ce que tant de Voyageurs plus ou moins ſuſpects ont écrit ſur l'intérieur de la ville de Veniſe ; nous nous contenterons de remarquer qu'il eſt bien étonnant que la police de cette ſuperbe Capitale ne veille pas davantage à la ſûreté & à la com-

(1) Philippe de Valois fit frapper une monnoie qu'on appella *Lion d'or ;* parce que cet animal féroce y étoit repréſenté terraſſé aux pieds du Roi de France. On prétend que ce Lion déſignoit le Roi d'Angleterre. Nous ne nous permetterions pas aujourd'hui de pareilles rodomontades, qui ne ſervent qu'à perpétuer les préjugés nationaux.

modité des Citoyens, dans la conſtruction des ponts ſans nombre qui traverſent les canaux. Ces ponts, conſtruits avec une pierre blanche très-liſſe, occaſionnent ſouvent des chutes d'autant plus à craindre qu'il n'y a point d'appuis pour ſe retenir. Cet inconvénient a donné lieu en partie au proverbe italien qui avertit de ſe mettre en garde contre les quatre *P* (1) de Veniſe.

Sans nous arrêter à décrire les édifices (2), les places publiques, & ſur-tout les égliſes, attachons-nous de préférence au perſonnel des Habitans. La population ne répond pas à l'extérieur de cette ville, qui en impoſe par ſa magnificence. Elle eſt remplie de beaux Palais; mais ces Palais ſont vuides. Elle compte à peine cent cinquante mille ames diviſées en deux claſſes, qui ne ſont que trop diſtinctes : la Nobleſſe & le Peuple. Les Nobles ſont inſtruits; ils jouent dans la République un rôle qui ſuppoſe une certaine quantité de lumières. Ils ſont polis, mais peu communicatifs; c'eſt encore une ſuite du régime politique. Ils contractent peu-à-peu ce

(1) Les voici, ces quatre *P*: *Pietra bianca*, *Putana*, *Prête*, *Pantalone*. Ce dernier mot, dans le langage du peuple incivil, déſigne les *Nobles* Il eſt des gens qui vantent beaucoup l'énergie & la véracité des mots populaires.

(2) Il faut diſtinguer ſur-tout la place Saint-Marc, à cauſe de ſa grande reſſemblance avec le Palais Royal actuel. C'eſt ſous cette galerie que ſe raſſemble la bonne Compagnie, répandue dans une infinité de cafés, théâtres des ſpéculations politiques des Nouvelliſtes; mais il faut en convenir : il y a encore loin de la place Saint Marc & du Palais Royal, au Licée & au Portique d'Athènes.

caractère myſtérieux dont les fonctions qu'ils exercent leur font un devoir, & apportent dans les Sociétés privées cette défiance taciturne qui règne dans les Conſeils. Ils ne tiennent jamais ce qu'on appelle table ouverte. Les ſecrets de l'Etat ſeroient mal gardés parmi des convives échauffés par le vin & la bonne chère. Cependant, ils y dérogent quelquefois par vanité, pour donner d'eux, aux Etrangers, une idée avantageuſe, & c'eſt alors qu'on pourroit appliquer à pluſieurs d'entr'eux la double épithète d'*Avares-faſtueux*. Des loix ſomptuaires très-ſtrictes y répriment le luxe dans le coſtume. Mais le luxe eſt un protée qui ſçait éluder les plus ſages Réglemens; on prodigue aux ameublemens ce que la loi défend de donner à la décoration des habits. Les Nobles qui exercent les charges de la République, quittent rarement les marques de leurs dignités; ils ſont toujours en longue robe à larges manches pendantes. Le Peuple, qui craint ſes Magiſtrats, ne les aime guère; peut-être parce que ceux-ci ne ſont point du tout populaires; ils ne ſe familiariſent pas plus avec la claſſe inférieure des Citoyens qu'avec les Etrangers. D'où il ſuit qu'il eſt difficile de donner des détails certains ſur les mœurs domeſtiques de Veniſe. Cette ville n'eſt abordable que pendant ſon carnaval ſi fameux. Le Gouvernement, par une double politique, en fait, pour ainſi dire, une affaire d'Etat. Cette fête bruyante & bizarre a le double avantage de diſtraire le Peuple & d'attirer l'Etranger. Le Peuple prend pour la Liberté la licence qu'on lui permet dans ſes plaiſirs; & pluſieurs journées d'ivreſſe & de folie lui font oublier les entraves qui l'attendent le reſte de l'année. Ce n'eſt pas que le

MŒURS
ET COUTUMES
DES VÉNITIENS.

L'INDUSTRIE humaine enfante des miracles, quand elle eſt excitée par l'intérêt ou la néceſſité. L'Hiſtoire ancienne confirme notre obſervation, en nous offrant la ſuperbe ville de Palmyre bâtie au milieu des ſables ſtériles d'un déſert de la Lybie. L'Hiſtoire moderne peut lui oppoſer avec avantage la magnifique Veniſe, conſtruite dans les *lagunes* de l'Italie. Soutenue ſur des pilotis depuis treize cens ans, cette Cité, l'une des plus belles Capitales du monde, s'élève fièrement du ſein des eaux, & ſemble commander au golfe adriatique, qui en reſpecte & conſolide les fondemens. Son origine ne répond pas à ſa fortune. Elle eut pour fondateurs quelques fugitifs échappés au ſac de Padoue & d'Aquilée miſes en cendres par les Viſigoths & les Huns. Ces réfugiés ſe créérent une patrie, en diſputant aux flots quantité de petites Iſles inhabitables juſqu'alors; & bientôt aux cabanes de bois & de chaume, ſuccédèrent des habitations plus ſtables, auxquelles on fit ſervir de matériaux les débris des villes du continent dévaſtées par Attila; les miſérables pêcheurs de Rialto ne tardèrent pas à ſe faire connoître ſous le nom de Navigateurs de Veniſe. L'édifice politique fut élevé en même temps; on lui donna la forme républicaine. Veniſe, qui reçut ſon nom de Pepin-le-Bref, en obtint auſſi l'exemption du tribut qu'elle payoit aux

Lombards. L'Empereur Léon lui accorda un droit encore plus cher ; celui de l'indépendance & le choix de ſon Duc. Aujourd'hui le peuple n'a conſervé de tout cela que la permiſſion d'élire le Curé de ſa paroiſſe. La ſituation de cette République en Europe lui conſeilla le commerce ; & dans la ſuite, tous les tréſors des deux mondes paſsèrent un moment entre ſes mains. Elle ſeule, pendant long-temps eut une marine. Son crédit devint immenſe, & ſa grandeur s'accrut avec ſes richeſſes. Elle excita d'abord la jalouſie des puiſſances voiſines & leur donna de l'ombrage ; la journée de Lépante lui rendit ſa gloire, éclipſée à celle d'Agnadel. Mais elle épuiſa ſes forces au long ſiége de Candie ; le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance fit déſerter ſes ports, & le ſceptre de Neptune ne lui fut plus confié. Veniſe, tranquille ſur ſa poſition, ſe trouva dans l'heureuſe impuiſſance de troubler la tranquillité des Etats voiſins. Son Doge épouſe encore la mer tous les ans ; mais ce vain cérémonial ne peut que lui rappeller ſon ancien éclat. Heureuſe cette brillante République, ſi ſon gouvernement intérieur la dédommageoit de l'aſcendant & de l'influence qu'elle eut jadis au dehors. On ne peut, du moins, lui reprocher la négligence à cet égard. L'eſprit humain ſemble avoir épuiſé à Veniſe toutes les reſſources pour contre-balancer les avantages & les inconvéniens du pacte ſocial. On ne pouvoit prendre plus de précautions contre les abus qu'entraîne à ſa ſuite un régime politique quelconque. Tout ſemble avoir été prévu, & la prudence ne ſauroit peut-être aller plus loin. Mais les Vénitiens en ſont-ils plus libres & plus fortunés ? & s'ils ne le ſont point, le bonheur n'eſt-il pas un fruit interdit aux hommes réunis en ſociété. Ce Doge, qui

carnaval ſoit le ſeul moment conſacré aux excès en tout genre. L'Etat n'eſt peut-être pas fâché de voir la plupart des Citoyens s'amollir dans mille petites intrigues ſucceſſives qui les détournent d'objets plus importans. On ne vient pas auſſi vite ni auſſi facilement à bout d'auſtères Spartiates que de Sybarites efféminés. La ſuperſtition & le libertinage (1) ſont deux puiſſans reſſorts que des Légiſlateurs peu délicats ont mis en œuvre avec ſuccès pour maintenir à la fois l'autorité des uns & la ſubordination des autres. La politique ne rougit pas des moyens honteux qu'elle emploie, pourvu qu'ils lui réuſſiſſent. Les Vénitiennes ſecondent merveilleuſement ces intentions. Pour les dédommager des recherches diſpendieuſes de la parure, qui leur ſont interdites par la loi, on ferme les yeux ſur les autres excès auxquels elles peuvent ſe livrer en toute aſſurance, pourvu toutefois qu'elles y mettent quelqu'adreſſe & qu'elles aient ſoin de ſauver, comme on dit, les apparences. Les maris ne ſont pas exceſſivement jaloux, mais il ne faut pas les heurter de front. L'uſage des ceintures chaſtes (qui n'eût été en France qu'une mode

(1) On dit qu'il y avoit autrefois, dans un quartier de Veniſe, une colonne ſur laquelle étoit gravée la taxe que les femmes publiques étoient obligées d'obſerver dans leur trafic honteux. Ce monument cinique caractériſoit parfaitement les mœurs d'une ville qui ne devoit ſa célébrité qu'aux plaiſirs dont elle ſe vante encore d'être le ſéjour par excellence. De vertueux miſanthropes ont-ils eu tout-à-fait tort d'après cela, de déclamer contre la civiliſation ? à quels abus n'a-t-elle pas inſenſiblement réduit les hommes. Il y a loin des Patriarches aux Sybarites.

éphémère) commence à ſe rallentir un peu. Les filles cloîtrées n'ont point fait tout-à-fait divorce avec le monde; & l'amour ſe joue auſſi bien des grilles que des verroux & des ſerrures; mais les gondoles vénitiennes lui ſervent ſouvent de temples, aſyles commodes pour y célébrer ſes plus ſecrets myſtères.

Il y a ſept ſalles de ſpectacle à Veniſe, dont la plupart ſont ouvertes toute l'année. Elles le ſont toutes au carnaval. Le grand opéra eſt au théâtre *San-Beneditto*. C'eſt-là qu'on trouve l'élite des virtuoſes de l'Italie, dans le chant, la danſe & la pantomime. Les premiers ſujets y touchent de très-gros appointements. Le talent n'y a point une vogue ſtérile.

Il y avoit autrefois à Veniſe des lieux d'aſſemblée publique ſous le nom de *Redoutes*, où l'amateur n'étoit embarraſſé que du choix pour jetter le mouchoir au milieu d'une foule de femmes plus ſéduiſantes les unes que les autres. C'eſt-là que la belle Grecque le diſputoit à l'agréable Françoiſe; les curieux, tant nationaux qu'étrangers, héſitoient long-temps entr'elles, & ſe ruinoient pour ſatisfaire aux caprices que de tels objets ne manquoient pas d'exciter en eux. Le Gouvernement ſe reſſentoit de cette prodigalité; mais depuis pluſieurs années, il a haſardé une réforme qui fait honneur à ſon déſintéreſſement. Le Sénat a cru devoir auſſi mettre un frein au concubinage devenu par trop ſcandaleux par la publicité la plus complette. A Veniſe, on ne rencontre plus auſſi fréquemment que dans les autres Capitales de l'Europe, des femmes publiques dont l'indécence eſt le moindre défaut. Mais le décorum extérieur qui règne aujourd'hui n'a pu avoir lieu qu'aux

dépens

dépens des mœurs privées ; & les turpitudes auxquelles on ſe livroit dans les redoutes & dans les carrefours, ſe pratiquent avec un degré d'impudence de plus au ſein des ténèbres factices des gondoles vénitiennes.

D'après ce goût dominant pour les fêtes, d'après cette pente univerſelle à la galanterie, on peut ſe faire une idée des Arts. La peinture n'offre plus de nouveaux modèles à imiter. On y parle beaucoup du Titien, de Veroneſe ; mais Veniſe n'a plus d'Ecole. La Muſique ne connoît pas ces grands effets, produits par l'étude des paſſions. Elle eſt devenue molle & fade juſques dans les Egliſes, & digne des Bouffons féminiſés qui la chantent ; l'Art Dramatique n'a point fait de progrès plus rapides ; Thalie n'y fait que grimacer. La Littérature y vit d'emprunts, & les preſſes n'y multiplient que des traductions. Le commerce ſeul ſoutient encore cette République, mais beaucoup plus reſſerré ; il a perdu de ſon activité, & ne ſauroit ſoutenir la concurrence avec les autres Etats de l'Europe. Une deſcription ſuccinte du coſtume vénitien mettra le dernier trait de reſſemblance à notre eſquiſſe rapide.

Les femmes, ſur-tout celles qui ne ſe conſacrent pas aux plaiſirs du public, ſe mettent avec goût & en même temps avec décence. Rien de ſi élégant, de ſi voluptueux & de ſi commode que l'habillement dont fait uſage la Vénitienne dans ſon négligé du matin.

Elle porte un jupon noir ni trop court ni trop long, garni ordinairement en gaſe noire ; un corſet de couleur arbitraire, à manches en amadis, fait valoir une taille

ſvelte & formée des mains des graces ; un mezzo (1) noir, garni de longues dentelles plus ou moins riches, lui enveloppe artiſtement la tête, & ne laiſſe voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux & les amateurs ; & une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours aſſez belle dans ces climats ; les bras & le col ſont garnis aſſez ſouvent de petites chaînes d'or. Les femmes du commun portent des mezzo, mais de toile & d'indienne de toutes couleurs.

Le Vénitien eſt habillé poſitivement à la françoiſe, mais toujours couvert d'un grand manteau d'écarlate ; l'été, le manteau eſt de taffetas noir ou blanc. Il fait adroitement uſage de guêtres de drap noir dont il recouvre ſes bas, & qu'il ôte en entrant dans les maiſons. Ces guêtres ſont pour la propreté des bas.

L'habillement d'un Bourgeois Vénitien eſt encore plus ſimple. Il porte ordinairement un chapeau à trois cornes, & ſes cheveux en queue. Son habit eſt un peu long, & ſurmonté d'un collet ordinairement brodé. Par-deſſus eſt un manteau, pièce eſſentielle du coſtume. On fait uſage de guêtres faites avec ſoin. Il eſt inutile d'avertir que l'inégalité des conditions apporte quelques variations dans la manière de ſe mettre, à Veniſe cependant moins qu'ailleurs, à cauſe des loix ſomptuaires.

(1) Pièce de Taffetas plus longue que large, & nouée par derrière.

Fin des Mœurs & Coutumes des Vénitiens.

Femme de fuime.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR FIUME.

FIUME & ſon territoire appartiennent à la Maiſon d'Autriche, & ſont partie du cercle de ce nom. La Ville porte le nom de la Fiumara, à l'embouchure de laquelle elle eſt bâtie dans une vallée étroite, mais agréable & fertile. Elle a un Port ſur un des Golphes de la Mer Adriatique. *S. Vit* en eſt le Patron (1). *Vitalis* étoit le 6e des Enfans de *Félicité*, Veuve Romaine, qui avoit ſept Garçons. Toute cette Famille fut, dit-on, martyriſée ſous le bon Empereur Antonin. *Félicité* pouvoit vivre heureuſe, ſelon le monde, au ſein des plaiſirs domeſtiques. Riche & conſidérée, elle eût pu adorer Dieu en eſprit & en vérité, dans le ſorum de ſa conſcience, ſans ſe faire remarquer & attirer ſur elle l'œil du Gouvernement, intéreſſé au maintien de la Religion de l'Etat. Mais en ce temps là, le culte de l'Evangile avoit beſoin de Martyrs. Il falloit du ſang pour cimenter les fondemens de l'Egliſe encore mal affermie. Félicité, en qui l'amour maternel cédoit le

(1) Ce n'eſt pas le même perſonnage que Vitalis, Evêque d'Antioche; qui ſiégeoit vers l'an 330.

pas au zèle de la Maiſon du Seigneur, crut devoir faire de l'éclat & donner l'exemple. En conſéquence, elle va braver le Paganiſme juſques dans ſes Temples, & inſulter les Dieux même au pied de leurs Autels. On l'arrête. Elle eſt conduite aux Juges. On l'interroge avec intérêt. On lui rappelle le doux titre de Mère, & le danger où elle expoſe ſes Enfans. Mais la Grace parle plus haut à ſon cœur, que la Nature. Félicité eſt inébranlable. Toute occupée du Ciel, ce qui ſe paſſe ſur la Terre lui eſt étranger. Cette Mère, qu'on qualifieroit autrement dans toute autre circonſtance, aſſiſte au ſupplice de ſes ſept Enfans. Elle voit d'un œil ſec, ſes trois aînés périr ſous le bâton. Sylvain, le quatrième, eſt précipité dans le Tibre. S. Vit & les deux derniers eurent la tête tranchée. Le Martyrologe ne manqua pas de placer cette Famille dans ſon Répertoire ſacré, & d'en ordonner la Fête le 10 de Juillet. On ne ſçait comment S. Vit eſt devenu le Titulaire de Fiume : cette Ville, bien peuplée, fait d'autant plus de Commerce, qu'elle eſt exempte de contributions. Son Gouverneur relève de l'Intendant de Trieſte. Une ſuperbe Chauſſée la fait communiquer juſqu'en Croatie.

Fiume a été démembrée en 1648, du Duché de Carniole.

Quant aux Mœurs & Coutumes, voyez nos Articles de la Stirie & de l'Iſtrie, ainſi que des Morlaques.

Le Coſtume des Femmes de Fiume, leur coëffure ſur-tout, nous a paru mériter de tenir ici ſa place.

Fin de la Notice Hiſtorique de Fiume.

Habitant de fiume ou detersato.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR TERSATO.

Le Territoire de *Terſato* ou *Terſactum*, fait partie de la Seigneurie de Bukari, dans le Littorale, pays dépendant du Cercle d'Autriche. Le Chef-lieu de Terſat eſt un vieux Château ſur un rocher près de Fiume. On y voit une Chapelle de Notre-Dame de Lorette, ſur laquelle on a hazardé bien des miracles qui trouvent encore aujourd'hui de fermes croyans dans la contrée. On y vient de fort loin en Pélerinage. Ces menues pratiques de dévotion produiſent au moins quelques heureux effets : le commerce en profite.

Non loin de là eſt le Golphe de Carnero, abondant en poiſſons. Un des plus remarquables eſt le Gatto, qui, avec le temps, acquiert beaucoup de volume. Sa peau ſert comme le chagrin, & lui reſſemble. On en couvre les étuis de montre, les boëtes, les lunettes d'approche. On tire du fond de ce Golphe de Carnero, une eſpèce de marbre brun, très-dur ; dans l'intérieur des blocs, on trouve des moules toutes vivantes, liſſes, brunes, & plus ſemblables aux dattes pour la grandeur & la forme, que celles qu'on ramaſſe ſur la côte d'Ancône.

Quant aux usages des Habitans du Bourg situé entre le Château de Tersat & la Chapelle, voyez nos Notices sur la Carniole, la Croatie, l'Istrie & la Styrie.

Quant au Costume, voyez la Figure ci-jointe.

Fin de la Notice Historique sur Tersato.

J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

Homme de l'Istrie.

J. G. de S. Sauveur inv.

Mixelle sculp

Femme de l'Istrie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE L'ISTRIE.

CETTE preſqu'Iſle fut d'abord habitée par pluſieurs Colonies Grecques, qui y portèrent avec elles le culte de la Déeſſe Iſis. Il y eut bientôt un port célèbre, ſous le nom de *Pola*, & depuis non moins connu chez les Romains ſous celui de *Julia Pietas*.

L'air mal-ſain qu'on y reſpire a fait tort à la population du pays, dont la plus grande partie appartient à la République de Veniſe. Le territoire de Trieſte reconnoît l'empire de la Maiſon d'Autriche.

L'Iſtrie Autrichienne, aſſez fertile en vins, en huile & en grains, eſt compoſée de la Comté de Mitterbourg & de la Seigneurie de Caſtua.

La Comté eſt l'ancien domaine des Comtes de Goertz.

La Seigneurie unie à la Carniole paſſa en 1400 dans la Maiſon d'Autriche.

Trieſte, la ſeule ville digne d'être nommée dans l'Iſtrie Allemande, a ſuccédé à l'ancienne Tergeſte, *Tergeſtum*. Jadis les Habitans étoient libres ; mais ils ne faiſoient uſage de la liberté que pour exercer la Piraterie. Les Vénitiens les

châtièrent en les ſubjuguant ; depuis que ce port reconnoît l'Aigle de l'Empire, il eſt devenu floriſſant par les ſoins que lui ont prodigués ſes nouveaux Souverains.

Le P. della Croce a donné l'Hiſtoire de Trieſte & l'Éloge des Sçavans que cette ville a produits, & qui ne ſont guère plus connus que leur Panégyriſte.

La ville baſſe, bâtie tout récemment, eſt jolie; les rues en ſont grandes & vaſtes. Les petites barques & même les vaiſſeaux pénètrent dans l'intérieur par trois canaux. S'ils étoient tenus plus propres, l'air devenu plus ſain, ne ſeroit point infect pendant les grandes chaleurs.

Le Commerce y fleurit, grâces aux ſoins actuels que l'Empereur donne à ce port, qui pourroit devenir un des premiers de l'Europe. Il commence à donner de l'ombrage à ceux de l'Etat de Veniſe. Des vaiſſeaux en ſont déjà partis pour l'Inde, & y ſont rentrés avec un bénéfice qui doit engager les Armateurs à continuer & à multiplier ces ſortes d'expéditions.

Le Commerce d'importation & d'exportation y eſt déjà en vigueur & a lieu avec l'Autriche & même, dans l'intérieur de l'Empire. Les objets d'exportation ſont le fer, l'acier, le cuivre, la potaſſe, du bois de conſtruction, des grains de toutes ſortes. On y fait quelque peu de ſalaiſons de bœuf Hongrois, qui égale en bonté celui d'Irlande. Cette branche de négoce pourroit devenir intéreſſante, ſi on y apportoit quelqu'attention.

La Foire de Senegalia, (près Raguſe) ſert de débouché à quantité de marchandiſes de Trieſte.

Il y a grande affluence de Juifs & de Grecs. Ces derniers y ſont très-puiſſans; & par conſéquent très-mal vus des autres Négocians, tant Catholiques que Proteſtans. L'intérêt diviſe encore plus les hommes que la diverſité des Cultes.

On y rencontre des fabriques en tout genre. Les Raffineries de Fiume ne donnent point un criſtallin plus brillant au ſucre que la manufacture de Trieſte. Avec tous ces avantages, Trieſte peut ſe paſſer d'une Marine militaire que l'Empereur ſe propoſe, dit-on, d'établir à *Porto-Ré*. La ſûreté & l'étendue de ce port ſemblent l'y inviter. Il eſt très-avantageuſement ſitué à côté de Buccari & de Carlobague, à l'entrée de la Dalmatie. Il y exiſte une eſpèce d'arſénal pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Ce port eſt ſous le gouvernement Hongrois.

La ville de Trieſte, autrefois régie par une Intendance, eſt actuellement ſous un Gouverneur civil & militaire tout-à-la-fois.

Il y a un Evêché, jadis ſuffragant d'Aquilée (1), & un Chapitre ; ſix Couvens, & un Collège d'Arméniens où l'on trouve une Imprimerie.

La Cathédrale eſt ſiſe à côté de la fortereſſe, ſur une montagne qui domine la ville.

Le luxe qui règne à Trieſte fournit depuis long-temps à l'entretien d'un Théatre, ſervi autrefois par les meilleurs Acteurs, Danſeurs & Virtuoſes de toute l'Italie. C'étoit alors, à l'imitation de Veniſe, une eſpèce de Redoute, ou d'Académie de Jeu. Chaque particulier, renfermé dans ſa Loge,

(1) Aquileïa, Colonie Romaine, dont il reſte à peine de quoi atteſter ſon exiſtence. Les Habitans des mazures qui la compoſent, aſſis nonchalamment ſur les ruines de leurs ancêtres, n'ont hérité que de leur orgueil national. Le nom de Citoyen Romain ſort encore de leur bouche pour flatter leurs oreilles. Ils ſont pauvres, mais ils ſe diſent nobles ; la vanité leur parle plus haut que la misère. C'eſt ainſi qu'à Rome, la lie du peuple oſe encore parler de ſon origine avec une ſorte de prétention.

y buvoit, y jouoit pendant le Spectacle, & en sortoit ivre, ruiné, ou pire encore. Les Faillites de plusieurs bonnes maisons de Commerce, & le dérangement de quantité de familles honnêtes étoient la suite d'un tel établissement, le fléau des mœurs. On a voulu réprimer ces abus ; & l'on va à cette salle de Spectacle, plus aujourd'hui qu'autrefois pour s'y instruire en s'amusant. Cependant peut-être n'a-t-on que pallié le mal. Le vice ne s'affiche plus. Mais tant que les loges du Théatre de Trieste resteront fermées, elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage. Et tandis qu'on étalera sur la scène les plus beaux sentimens, les situations les plus touchantes ; au fond de ces espèces de Boudoirs, on se permettra sans contrainte toutes les licences auxquelles un tel lieu invite. Au reste, du moment qu'une ville s'enrichit, ces endroits publics, consacrés à l'amusement des Citoyens, deviennent des maux nécessaires qui en préviennent de plus grands.

C'est dans cette vue sans doute qu'il s'est formé à Trieste un *Casin* général, ou assemblée de toutes les Dames. C'est-là qu'elles font assaut de parure & de coquetterie. Il faut les voir se mettre pour ainsi dire sous les armes, à l'arrivée des Étrangers qui leur y sont présentés, pour peu qu'ils soient recommandables par leur naissance, ou le caractère dont ils sont revêtus. La plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles : mais on les puniroit trop, si on les prenoit à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord & en dédommage souvent plus qu'on n'auroit osé l'espérer. L'Étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le Chevalier servant de l'une des Beautés rassemblées autour de lui & dans l'attente, une division intestine éclate sourdement & donneroit matière à réflexions à

l'Obſervateur neutre, ſi l'on pouvoit jouer ce rôle près d'un ſexe qu'embellit encore le deſir de plaire. La Beauté préférée ſe hâte de jouir de ſon triomphe, preſque ſans myſtère; & c'eſt alors qu'on a vu plus d'une femme, même aux yeux du public attentif & malin, quitter le bras de ſon mari pour donner le ſien à l'Étranger ſurpris lui-même d'être heureux ſi-tôt.

Qu'on nous pardonne ces détails de mœurs qui nous ont paru plus néceſſaires qu'une ſçavante diſſertation Académique ſur l'étymologie des noms & ſur les origines du pays. Ces détails peuvent donner lieu à des rapprochemens que nous abandonnons à la ſagacité de nos Lecteurs.

Le Caſin occaſionne beaucoup de *Picnics*. Ce ſont des parties de plaiſir où l'on n'épargne rien & qui néceſſitent des dépenſes ruineuſes. On ſe les permet ſur-tout en Carême, pendant lequel les ſpectacles ceſſent dans toute l'Italie. Mais le Carnaval y eſt auſſi brillant, à proportion, que dans les villes Capitales. Deux ſalles de Bal y ſont ouvertes.

La première, au Théatre, eſt conſacrée à la Nobleſſe; & ce n'eſt pas celle où l'on s'amuſe le plus.

L'autre Bal a lieu dans un ſallon vaſte, au haut de la Ville neuve, près la Savonnerie. La Bourgeoiſie y prend ſes ébats & y admet les claſſes inférieures. Les femmes de ſervice & les Commis des Négocians en font les honneurs. De ce mêlange il doit réſulter les ſcènes les moins édifiantes; &, pour en donner une idée, ces Saturnales reſſemblent parfaitement à celles du Grand-Sallon, ſi connu & ſi fréquenté à Paris.

Les Habitans des Campagnes voiſines accourent à ces Bals, & viennent y perdre les reſtes de leurs mœurs. Cependant les Payſannes ſont plus coquettes que diſſolues. Leur Coſtume

galant annonce de leur part plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne ſont point revèches ni ſauvages ; mais elles ne ſçavent point agacer ; elles n'oſeroient ſe permettre cette liberté dont les hautes claſſes leur offrent pourtant l'exemple. Elles ſont coëffées, à la manière des Levantins, d'une pièce d toile retrouſſée ſur leur tête en forme de turban. Elles portent une ceinture & un corſet ; mais elles les placent de façon à ne point ſe faire taxer de pruderie. Les manches de leurs vètemens retombent juſque ſur le poignet. Leur habit de deſſus tient beaucoup de ceux des Orientaux. Le Payſan & l'homme du peuple portent de larges culottes ſans boutons, & fermées aux genoux avec des cordons. Un habit court s'ajuſte vers la partie du col & reſte entr'ouvert le plus communément. Ses chauſſures ſont aſſujetties avec des courroyes.

Un établiſſement plus eſſentiel que tous ces lieux de plaiſir, c'eſt un vaſte Lazaret conſtruit près du port & ſervant de retraite pendant les épidémies.

Si la Capitale de l'Iſtrie Autrichienne & ſon territoire offrent au Voyageur un ſéjour agréable & quelquefois capable de lui faire oublier les plaiſirs des grandes villes, même les amuſemens ſi variés de Paris ; il s'en faut de beaucoup que l'Iſtrie proprement dite, ou Vénitienne, puiſſe lui procurer le même agrément.

On ſçait que l'Empereur Henri IV donna cette partie de l'Illyrie au Patriarche d'Aquilée, avec titre de Marquiſat. Il étoit aſſez bizarre de lire le nom de Marquis parmi les titres d'honneur d'un Patriarche.

Le ſol de l'Iſtrie Vénitienne eſt encore plus mal-ſain que la partie Allemande de cette contrée. Cependant il ſeroit fécond, ſi les Habitans avoient des bras plus amis du travail. Le travail & l'induſtrie ſont les Dieux bienfaiſans de l'homme ;

la misère & l'ennui deviennent la peine de ceux qui les négligent. Le préjugé de la Nobleſſe vient encore ſe joindre à la nonchalance habituelle des Iſtriens Vénitiens & en fait un peuple peu nombreux, peu fortuné, & fourniſſant à peine la carrière ordinaire de la vie de l'homme. Il eſt vrai que cette Province a peu d'encouragemens. Abandonnée à ſes propres forces, elle ne pourra fleurir de long-temps. Les hommes ne ſont que ce qu'on veut qu'ils ſoient; & le peuple, en tout pays, ne paroît incapable de grandes choſes, que parce que peut-être on le condamne à de petites choſes.

Capo d'Iſtria eſt la Capitale de l'Iſtrie Vénitienne. C'eſt une ville aſſez forte, jadis plus connue ſous le nom d'*Ægida* & de *Juſtinopolis*, ou la *ville de Juſtin*. On ſçait qu'il y eut deux Empereurs Romains de ce nom. L'un, d'abord conducteur de pourceaux, ſe montra digne dans la ſuite de conduire des hommes. L'autre au contraire, petit-fils d'un Empereur, ne ſçavoit pas ſe gouverner lui-même.

Capo d'Iſtria eſt toute dans la mer, & ne communique au Continent que par un pont. C'eſt le ſiège d'un Evêque; on y rencontre pluſieurs Couvens & de belles Egliſes; mais l'air y eſt épais & le Commerce y languit. La Maiſon-de-Ville étoit jadis un Temple de Pallas. La métamorphoſe eſt auſſi complette qu'elle pouvoit l'être. Les Citoyens de Capo d'Iſtria n'ont point reçu en partage l'induſtrie de leur ancienne Patronne.

Pola, l'une des plus anciennes villes de l'Iſtrie, & à peine habitée aujourd'hui, étoit, dans l'Antiquité, un port célèbre & fréquenté par toutes les Nations commerçantes. Mais l'Hiſtoire ſeule, & quelques ruines, atteſtent ſa gloire éclipſée depuis long-tems; l'unique monument dont les Habitans modernes de Pola pouvoient s'honorer, étoit une inſcription

Latine gravée ſur la baſe d'une ſtatue de l'Empereur Sévère, on y liſoit ces mots : *Reſpublica Polenſis.* Les Citoyens ont ſi peu de vanité, ou plutôt ſont d'une telle ignorance, que ſi on les eût cru, ce marbre antique eût ſervi aux fondemens du clocher de leur Cathédrale. L'une des portes de la ville eſt un arc de triomphe, ouvrage des Romains; il y avoit auſſi un Amphithéatre à Pola, dont le célèbre Palladio a tracé le plan dans ſon Traité d'Architecture.

Pola, jadis République, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Evêché qui relève d'Udine. Il y a une Egliſe Grecque. La République de Veniſe y tolère le culte ſchiſmatique, malgré les réclamations du S. Siège. La tolérance religieuſe tient à une bonne politique.

Le Gouverneur civil & militaire de l'Iſtrie eſt un Podeſtat Vénitien. La République y a fait bâtir auſſi un petit fort où elle entretient, tant bien que mal, une garniſon de dix à douze ſoldats.

La côte eſt habitée par des pêcheurs.

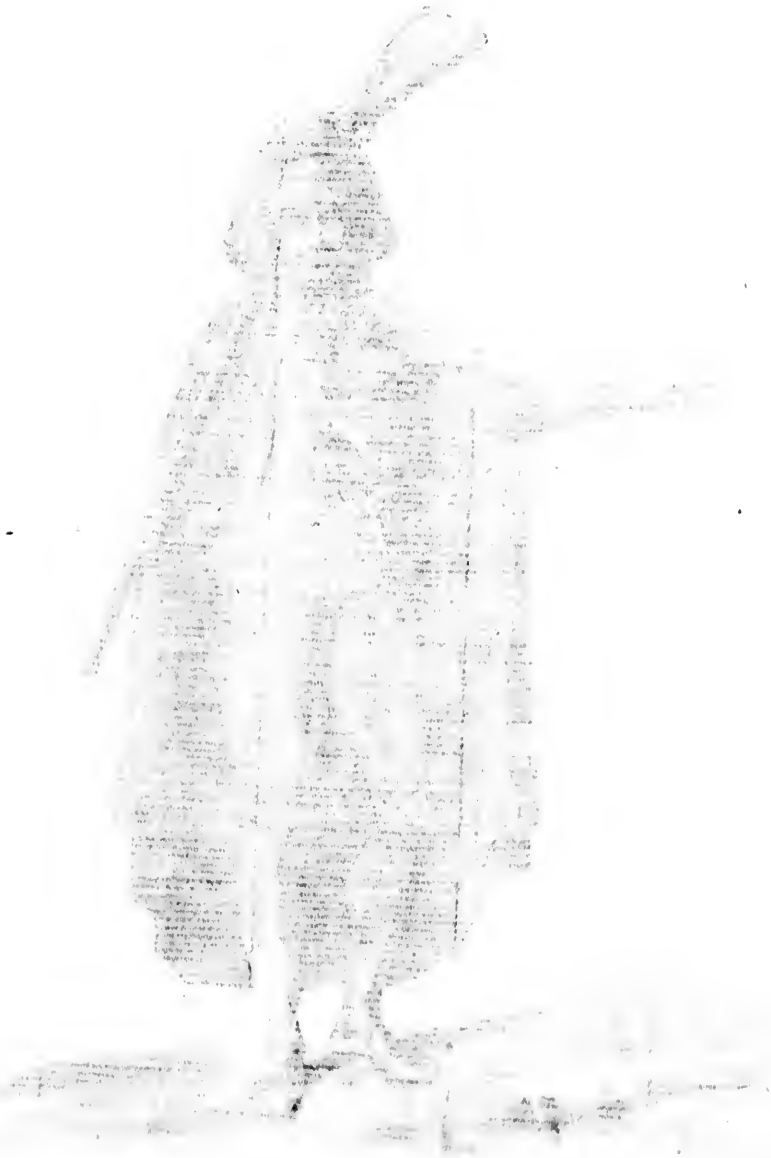
L'Iſtrie a produit peu d'hommes dignes d'être cités ; du moins leurs noms ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Iſtrie.

J. G. de St. Sauveur inv. et direx.

Barabé. recorrige.
ancien. Ingr. de la marine

Homme de Buccari en Croatie.

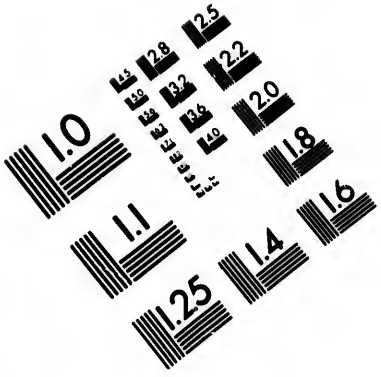


Plon.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme de Buccari.

Habit d'une Morlaque de Sluin en Croatie.



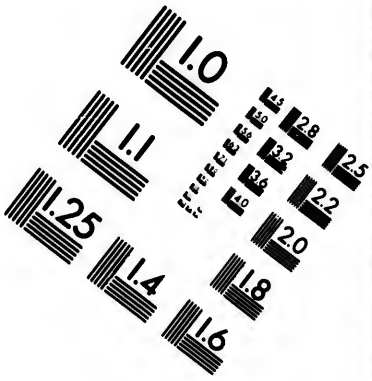
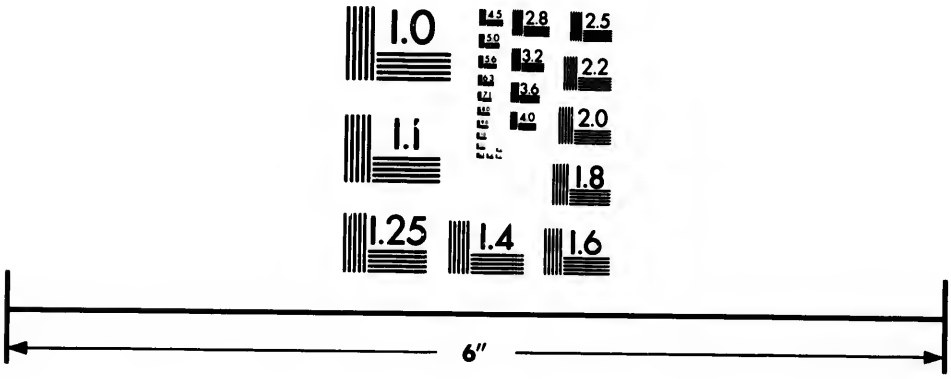
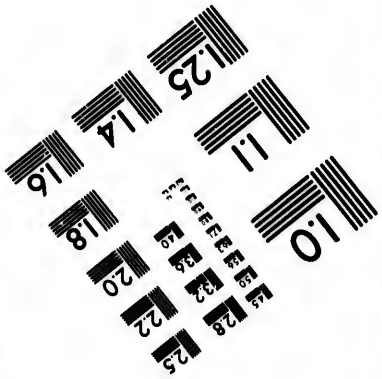


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

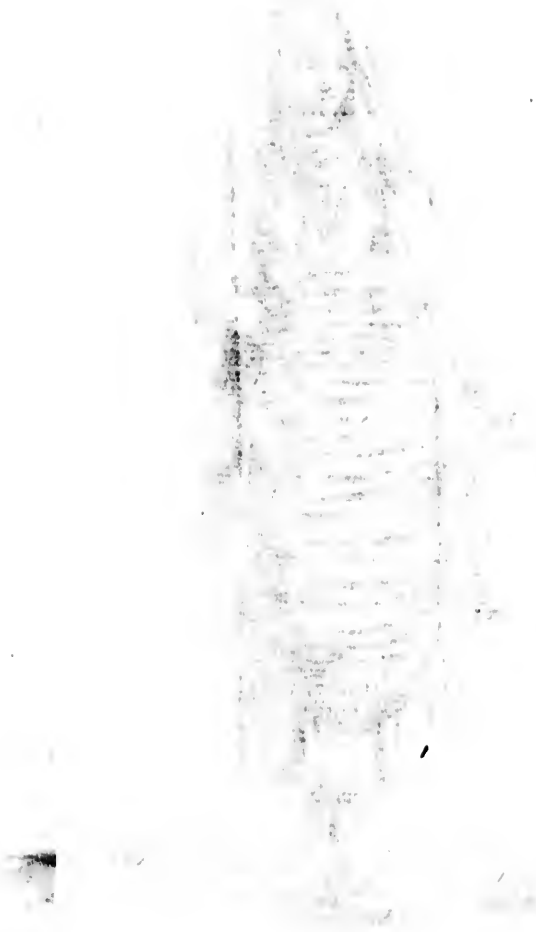




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0



Habit d'un Morlaque de Sluin en Croatie.

J. G. St. Sauveur inv. et direx. Ridé sculp.

Habit d'une Morlaque d'Uglin en Croatie.

Habit d'un Morlaque d'Vglin en Croatie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES MORLAQUES
DE LA CROATIE.

LES Morlaques dont nous donnons ici les Coſtumes, ne ſont point des barbares; ce ne ſont point des brigands, toujours prêts à fondre ſur le Voyageur qui paſſe aux environs de leurs montagnes. Cette Peuplade eſt hoſpitalière & ſenſible aux douceurs de l'amitié; ſi ſes mœurs ſont encore ſauvages, elles ne ſont point féroces; nous en allons tracer un eſquiſſe rapide; & plus d'une fois nous aurons occaſion de remarquer que ſes habitudes peuvent être rapprochées des nôtres ſans toujours y perdre.

La Morlaquie, *Morlachia*, eſt ſituée, partie dans la Dalmatie Vénitienne, partie dans la Croatie, vis-à-vis de l'Iſle de Pago, dans le Golfe de Veniſe, & occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long, ſur dix de large. La montagne Morlacca appartient à la Croatie, & dépend par conſéquent de l'Empereur.

L'âpreté des lieux , & l'origine des habitans , contribuerent beaucoup au caractère rude , entreprenant & téméraire des Morlaques. Ils ſont compoſés des reſtes de différens peuples de l'Illyrie , diſperſés à l'approche des formidables émigrations des Slaves & de leurs irruptions dans les Provinces Romaines , lors de la décadence de l'Empire. A cette inondation de Barbares , il faut joindre encore une expédition des Tartares dans la Hongrie , vers la naiſſance du treizième ſiècle ; à leur approche , pluſieurs familles fugitives refluèrent dans les Iſles de la Dalmatie. Les Uſcoques , les Haiducks , les Croates & les Morlaques , doivent leur exiſtence précaire à ces deux révolutions , ou plutôt à la confuſion que la terreur des armes mit dans ces différentes contrées.

On ſe trompe ſi l'on fait dériver le nom de Morlaque , de *More-ulah* , *Latins noirs* ; Morlaque ſignifie Homme puiſſant , ou Conquérant venu de la mer.

Les habitans des côtes maritimes de la Dalmatie ne vivent point en bonne union avec les Morlaques des montagnes. Ceux-ci , plus pauvres & moins civiliſés ſont plus fiers. Il ſemble que leur ſéjour ſur les montagnes ait élevé leur caractère en proportion ; ils ne témoignent d'égards aux peuplades inférieures qu'autant qu'ils ont beſoin d'elles.

Le Morlaque éloigné de la mer & du ſéjour des villes , nous offriroit encore le tableau de la vie Patriarchale , ſi le commerce qu'il a avec les Italiens n'étoit venu altérer cette touchante ſimplicité primitive ; mais il ne garde cette prévention , trop ſouvent néceſſaire , que dans les marchés ; par-tout ailleurs il voit ſes ſemblables dans les Voyageurs les plus inconnus. Les Morlaques ne refuſent point (comme on fait ailleurs) à leurs voiſins pauvres ce qu'ils donnent

à un étranger ; & l'indigence chez eux n'exempte point des devoirs de l'hoſpitalité & de la bienfaiſance. Auſſi, en parcourant la petite contrée qu'habite cette Nation, on ne rencontre point de mendians ; ce ſpectacle déchirant eſt réſervé aux grandes Villes, ſéjour du luxe & de l'opulence.

Si les Italiens ont inſpiré de la défiance aux Morlaques, les Turcs leur ont fait connoître la jalouſie. Les jeunes filles & les épouſes nouvelles ſe retirent à l'écart, ou ſe cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un Étranger, qui, par malheur, ſeroit ſurpris courtiſant une femme Morlaque, cureroit les plus grands riſques pour ſa vie. Les Morlaques, ſur cet article, n'entendent pas raiſon.

Mais ce en quoi les Morlaques inſpirent le plus grand intérêt, & ſe gagnent l'eſtime de ceux qui étudient leurs mœurs, c'eſt l'Amitié. On nous a reproché de n'en avoir plus que le mot, ils en ont gardé la choſe. Ils en font preſque un article de Religion; ils ont dans leur Rituel ſacré une formule pour bénir ſolemnellement, aux pieds des Autels, l'union de deux amis ou de deux amies ; & cette conſécration n'eſt pas un vain appareil ; c'eſt un véritable contrat paſſé ſous les yeux de Dieu même, qui en devient comme le garant. Si les Grecs & les Romains ont conſacré à l'Amitié des Statues & des Temples ; s'ils ont diviniſé Oreſte & Pylade : on ne trouve point chez les Anciens ſi vantés, l'idée ſublime d'avoir fait de l'Amitié un ſaint nœud, un lien inviolable, contracté en préſence de la Nation, & obſervé dans toute l'intégrité de l'innocence, même entre deux conjoints de ſexes différens. Les Italiens ne tireroient pas beaucoup d'honneur d'oppoſer aux pactes d'amitié du Morlaque, leurs aſſociations, connues ſous le nom de *Fratelli Giurati* : les

Frères d'armes de notre ancienne Chevalerie ſoutiendroient mieux la comparaiſon.

Un peuple auſſi enthouſiaſte de l'amitié ne doit pas être modéré dans ſa haine & dans ſes vengeances. Le Morlaque ne connoît pas l'oubli des injures, & il n'en accorde le pardon que ſous des conditions dures & humiliantes.

Le premier de tous les Arts, l'Agriculture, n'eſt pas le plus avancé chez les Morlaques; ils ſont reſtés où en étoient les peuples qu'enſeigna Triptolême. Les enfans des Morlaques paſſent leur bas-âge dans les bois à garder les troupeaux. Dans ce loiſir & cette ſolitude, ils s'occupent de travaux en bois, qu'ils exécutent avec un ſimple couteau. On voit chez eux des taſſes & des ſifflets de cette matière, ornés de bas-reliefs ſinguliers, qui ne manquent pas de mérite, & qui prouvent la diſpoſition de cette Nation à faire des progrès dans les Arts.

Les Morlaques ont quelqu'idée de la teinture, & leurs couleurs ne ſont nullement à mépriſer; ils ſont accoutumés de teindre leurs étoffes à froid.

Preſque toutes les femmes ſçavent broder & tricoter; leurs broderies ſont aſſez curieuſes & parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. On trouve auſſi chez ces peuples des métiers pour fabriquer des ſerges & des toiles groſſières. Les femmes cependant y travaillent peu, leurs devoirs domeſtiques ne leur permettant guères de s'adonner à des travaux ſédentaires.

Les Morlaques parlent les langues Illyrienne & Eſclavone. Ils ſont, pour la plupart, Catholiques Romains; les autres ſuivent le rit Grec. Ils ſont, en général, très-ſuperſtitieux; ils croient fermement, ſur-tout les femmes, aux Vampires, & aux Sorciers.

Si les Morlaques ne ſont auſſi bons Chrétiens que les peuples brillans de l'Europe, ils vivent du moins en frères. Quand ils ſe raſſemblent dans une Egliſe, on diroit que ce n'eſt qu'une ſeule & unique famille : ce ſont des enfans de la Nature, qui, ſans diſtinction, ſans obſerver de rang, ſe tenant tous par la main, chantent, dans la plus grande harmonie, un Cantique de reconnoiſſance à leur mère commune. Les fêtes religieuſes, & champêtres tout-à-la-fois, ſont accompagnés de baiſers fréquens, qu'on ſe donne, qu'on ſe rend dans toute l'effuſion du cœur. On ſe permet encore de certaines libertés que nous trouverions peu décentes ; mais les Morlaques ne les regardent pas comme telles ; ils diſent que ce ſont des badinages ſans conſéquence. Auſſi c'eſt dans ces aſſemblées que les mariages s'ébauchent ; les enlèvemens ne ſont pas rares, mais ils n'ont jamais de ſuites fâcheuſes : il arrive rarement qu'un Morlaque deshonore une fille, ou l'enlève contre ſa volonté ; dans un cas ſemblable elle feroit ſûrement une belle défenſe, car dans ce pays le ſexe le cède peu aux hommes pour la force & le courage. C'eſt toujours une convention entre les Amans pour ſe délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes Morlaques prennent quelques ſoins de leur perſonne, pendant qu'elles ſont libres ; mais après le mariage elles s'abandonnent tout-de-ſuite à la plus grande mal-propreté ; comme ſi elles vouloient juſtifier le mépris avec lequel leurs maris les traitent. Il ne faut pas cependant s'attendre à des émanations douces à l'approche des femmes Morlaques ; elles ont la coutume, à la manière des Sauvages du Canada, d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus déteſtable.

Les habits des femmes Morlaques varient ſuivant les diſtricts (1) & paroiſſent toujours ſinguliers aux yeux d'un Etranger ; les unes ſe mettent, ſur-tout les filles, en marque de leur virginité, un bonnet d'écarlatte d'où deſcend d'ordinaire juſqu'aux épaules un voile garni de franges rouges. Les autres vont la tête nue. Elles portent des colliers de verre, en forme de perles. Pour la plupart leurs chemiſes ſont bordées de rouge ſur la poitrine, & toujours elles le ſont en-bas. Elles ne connoiſſent pas les corps ; une ceinture légère, poſée par-deſſus la chemiſe, ſoutient le ſein : cette ceinture eſt tiſſue de laine en couleur, ou faite de cuir orné de plaques dorées. Leur robe deſcend juſqu'au gras des jambes ; leurs bas ſont toujours rouges, & leurs ſouliers de cuir crud. Leur tablier eſt une pièce d'étoffe de laine rayée de pluſieurs couleurs, & garnie de franges rouges.

Une fille qui donne atteinte à ſa réputation, riſque de ſe voir arracher ſon bonnet rouge, par le Curé, en public, dans l'Egliſe, & d'avoir les cheveux coupés par quelques parens, en ſigne d'infamie. Par cette raiſon, s'il arrive qu'une fille manque à ſon honneur, elle dépoſe volontairement les marques de ſa virginité, & quitte ſon pays natal.

L'habillement des hommes eſt ſimple & économique, ils ſe ſervent de ſemelle en guiſe de ſouliers, avec un deſſus de bandelettes qui ſe joint à l'extrémité de la culotte, par laquelle le reſte des jambes eſt couvert ; ſur leur chemiſe, qui paroît à peine, ils portent un pourpoint, & en hyver ils mettent encore par-deſſus un manteau de gros drap rouge, ſemblable à celui que porte l'habitant de Buccari ; leur

(1) Ici nous ne donnons que le Coſtume des Morlaques Croates, réſervant pour un autre Cahier celui des Morlaques de la Dalmatie.

tête se couvre avec un grand bonnet ou calotte rouge, à la manière des Dulcignottes.

Ils se ceignent les reins avec une écharpe rouge de laine ou de soie, ou de cuir crud ; entre cette écharpe & la culotte, ils placent un ou deux pistolets, sur le côté un sabre attaché à une écharpe de cuir crud, mis en bandoulière ; de l'écharpe pend aussi une bourse, destinée à contenir le briquet & le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le Tabac à fumer se conserve encore dans l'écharpe, enfermé dans une vessie sèche. Ils tiennent la pipe sur les épaules, laissant la tête dehors, & passant le tuyau entre la chemise & la peau nue. Quand un Morlaque sort de chez lui, il porte toujours son fusil sur l'épaule ; s'il voyage il chante, principalement la nuit, les hauts-faits des anciens Rois & Barons Slaves, ou quelqu'aventure tragique. S'il arrive qu'un autre Voyageur marche en même-temps sur la cime d'une montagne voisine, ce dernier répète le verset chanté par le premier, & cette alternative de chant continue aussi long-temps que le Chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement, consistant dans un *Oh* ! rendu avec des inflexions de voix rudes & grossières, précède chaque vers, dont les paroles se prononcent rapidement & presque sans modulation, qui est réservée à la dernière syllabe, & qui finit par un roulement allongé, haussé à chaque expiration.

Dans les divers voyages que j'ai fait de Fiume à Segna, à Carlobague & à Buccari, j'ai entendu plus d'une fois ces sortes de chants avec commotion & terreur. Le Morlaque a le même usage, à l'approche des villes où il vient vendre ses denrées & faire ses provisions.

Le Commerce que font les Morlaques est de si peu de conséquence qu'on n'en parle pas ; ils trafiquent avec leurs

voiſins du bois, des peaux, des laines, des petits ouvrages en bois, &c. On leur donne en retour des draps, des bas, des toiles; en un mot, tout ce qui eſt relatif aux beſoins phyſiques de l'humanité.

Plus ſages que nous dans leurs mariages, les Morlaques penſent comme l'Auteur d'Emile ; un Chef de famille ne répugne pas de donner ſon propre valet pour époux à ſa fille ; c'eſt ainſi qu'en agiſſoient les Patriarches. La convenance du cœur paſſe avant celle de la fortune ou de la condition ; & les deux conjoints promis par leurs parents, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne ſe plaiſent point réciproquement, quand ils ſe viſitent. La célébration des mariages ſe fait avec toute la pompe dont les Morlaques ſont ſuſceptibles. Les cavalcades, les étendarts, les inſtrumens de muſique, les préſens, les repas, les bijoux, les chanſons, les danſes, rién n'eſt épargné ; prête d'entrer dans la maiſon de ſon époux, on préſente à la mariée un jeune enfant qu'elle careſſe. De toutes les cérémonies qui accompagnent l'acte ſolemnel du mariage chez tous les peuples de la terre, il n'en eſt point de plus touchantes & de plus expreſſives. L'Epouſée, en entrant dans la maiſon, ſe met à genoux & baiſe le ſeuil de la porte. Il eſt probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainſi que celle du crible rempli de grains & de menus fruits, que la Mariée jette derrière elle par poignée. Le repas de noce a une ſingularité, c'eſt qu'il commence par le deſſert, & finit par le potage ; parmi les viandes dont on charge les tables, on ne voit jamais du veau, que le Morlaque regarde comme une nourriture immonde. Après le ſouper, les trois invitations ſolemnelles à

boire finies, on mène l'Époux dans la chambre nuptiale, qui eſt toujours ou la cave ou l'étable ordinaire des beſtiaux ; le couple au lit, qui n'eſt le plus ſouvent qu'une botte de paille, le parrein écoute à la porte ; un coup de piſtolet annonce le moment heureux ; on célèbre ce grand événement par une décharge générale de fuſils & la chemiſe de la nouvelle Mariée eſt promenée en triomphe. Mais la mère eſt punie ſi le Marié croit avoir lieu de ſuſpecter la vertu de ſa femme, on s'en prend, avec aſſez de raiſon, à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une Gardienne ſi négligente de l'honneur de la fille, eſt de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

Le lendemain des nôces ſe paſſe comme par-tout ailleurs ; mais une horde groſſière & ſans culture, eſt plus excuſable que les Nations polies, de ſe livrer à toutes les équivoques indécentes qu'une imagination échauffée par le vin & par les circonſtances peut ſe permettre.

La fête du mariage chommée, tout le bon temps des femmes Morlaques paſſe auſſi ; leur nouvel état n'eſt plus qu'une ſuite de mauvais traitemens : cependant on dit qu'elles ne ſont pas fâchées d'être battues par leurs maris, & quelquefois même par leurs Amans ; mais elles ont quelque choſe de plus dur à ſupporter encore, c'eſt le mépris, pire ſans doute que les coups de bâtons. Le plus poli d'entre les maris Morlaques, ſe ſert, en parlant de ſa femme, de cette formule, *ſauf votre reſpect.* Jamais un mari ne ſouffre ſa femme dormir ſur le même chalit où il repoſe ; la pauvre malheureuſe couche à côté ſur le plancher.

Cette conduite révoltante n'auroit-elle point ſa cauſe dans la mal-propreté habituelle des femmes Morlaques ; un peu de ce que les autres femmes ont peut-être de trop, les rendroit

plus aimables aux yeux de leurs maris. Que ne conſervent-elles, dans le ménage, l'eſpèce de coquetterie qu'elles affichoient étant filles. L'art de ſe faire aimer ſuppoſe préalablement l'art de plaire ; un mois de leçons de quelques Françoiſes ſuffiroit peut-être pour changer la face des choſes chez une Nation qui le mérite à pluſieurs égards.

Les dangers de la groſſeſſe & les douleurs de l'enfantement ſont nuls pour les femmes Morlaques. Les mères allaitent leurs enfans juſqu'à ce qu'elles deviennent enceintes de nouveau ; & ſi le cas n'arrivoit qu'au bout de ſix ans, elles continueroient d'être nourrices : ce qui rend croyable la longueur de leurs mammelles, telle, qu'elles peuvent donner à tetter à leurs enfans derrière le dos, ou par-deſſous le bras. Cette coutume n'eſt pas propre à les embellir ni à leur concilier la bienveillance de leurs maris.

Le lait apprêté de toutes les façons, le fromage frais frit dans du beurre, des galettes de différentes farines, des choux, des oignons & autres herbes ou racines ; mais ſur-tout des viandes rôties qu'ils aiment tant, l'ail & les échalottes, dont ils ne peuvent ſe paſſer, autant par goût que par raiſon de ſanté, voilà tout le comeſtible Morlaque, qui a beaucoup de rapport avec celui des Tartares ; s'il n'eſt pas recherché & délicat, il eſt ſain ; car il les fait vivre très-long-temps. On ne pourroit cependant apprendre le nombre juſte de leurs années ; ils ignorent eux-mêmes le temps précis de leur naiſſance : on n'eſt exact à compter les heures de la vie que quand l'ennui ou le chagrin les fait paroître longues. Nos Morlaques ne ſont peut-être heureux que parce qu'ils vivent au jour la journée.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne ſont rien moins que commodément & élégamment ; le même

toît couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets & le bétail; la porte de la cabanne ſert en même-temps de cheminée. Croiroit-on cependant qu'ils ſont plus difficiles que les Sybarites de nos grandes villes, & qu'ils ne pourroient habiter ni dormir dans une demeure, de laquelle on ne ſe ſeroit point donné la peine de ſortir pour ſatisfaire aux néceſſités fréquentes & journalières auxquelles eſt ſujet le corps humain.

La Médecine, chez les Morlaques, eſt auſſi peu compliquée que leurs maladies: quelques contuſions, quelques fractures, des fièvres, des rhumatiſmes, voilà toute leur Pathologie; du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, de la poudre à canon, & le feu; voilà toute leur Pharmacopée.

Les Morlaques doivent ſans doute encore aux Romains, l'idée ſingulière de louer des Pleureuſes, pour accompagner juſqu'à l'Egliſe le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi eſt moins triſte; d'amples libations de vin noyent le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laiſſe croître ſa barbe pendant quelque-temps, & on ſe coëffe d'un bonnet bleu ou violet; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir & couvrent de noir tout ce qui eſt rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes Morlaques vont au moins chaque jour de fêtes faire de nouvelles lamentations ſur le tombeau de leur parent, qu'elles ſement de fleurs & d'herbes odoriférantes; elles parlent au défunt comme s'il pouvoit leur répondre; elles le chargent de commiſſions pour l'autre monde, ou lui en demandent des nouvelles. Ces ſcènes de douleur ſe chantent d'un ton lamentable, & dans un ſtyle meſuré. Car les Morlaques ſont

Poëtes & Muſiciens ; leurs vers n'ont point de rimes ; il ne faut pas les comparer à ceux des Bardes Ecoſſois, & ils perdent davantage dans la traduction. La plupart ſont de dix ſyllabes. Le galant Ovide, lors de ſon exil chez les Slaves de la Mer noire, eſſaya de careſſer leurs Muſes ſauvages :

Getico ſcripſi ſermone libellum.

Ovid. de Ponto, Ep. IV, lib. 13.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis & renfermés dans l'enceinte de villes fortes ; les endroits où ils ſe raſſemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aſpect que de quelques villages iſolés ; & il n'y a que les principaux de ces bourgs qui ayent des noms auxquels les Géographes ont à peine fait attention.

On diſtingue le territoire de Nona, le Canton de Kotar ou le Comté de Zara, avec la ville de ce nom & le pays de Norente.

Les lieux habités ſont diſperſés de côté & d'autre. On nomme :

Coſſovaz,
Vglin & Sluin,
Podgraye,
Segna,
Privlaca,
Verſika,
Buccari,
Carlobague.

Toutes ces petites Peuplades ſont à-peu-près les mêmes pour les Uſages & Coutumes.

Les Morlaques Croates ſe ſervent de la monnoie Alle-

Allemande. Ils ſont, pour ainſi dire, nés ſoldats ; au premier commandement de l'Empereur, ils prennent les armes.

Leur habillement militaire n'entre point dans le plan de notre Ouvrage ; nous renvoyons à celui de M. Bar.

Buccari, que nous venons de nommer plus haut, eſt une ville de la Croatie, ſous le Gouvernement Hongrois réſident à Fiume, autre ville de la même Province.

Il faut diſtinguer les Morlaques des Haiducks ; ceux-ci, plus pauvres, plus miſérables encore que les premiers, habitent des eſpèces de tanières dans le ſein des montagnes ſtériles ; ils n'ont pour exiſter que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voiſines, & ſur les grands chemins ; cette troupe de bandits par néceſſité, connoiſſent la bonne-foi & la généroſité ; le Voyageur qui ſe confie à l'un d'eux, eſt en sûreté au milieu des autres ; avec de bons traitemens & un peu d'aiſance, on tireroit parti de ces hommes courageux & forts. Dans nos grandes villes, les grands Seigneurs traînent à leur ſuite des hommes de haute ſtature & vêtus différemment que le reſte de leur livrée ; on les appelle *Haiducks*. Si ces individus ont été tirés des montagnes de la Dalmatie, il faut avouer que leur métamorphoſe eſt complette, & qu'il eſt poſſible à l'homme de faire tout ce qu'il veut de l'homme.

Les Uſcoques ſont encore une eſpèce différente des Morlaques ; leur agilité, & la chaſſe que leur ont donné les Turcs, les ont fait appeller ainſi. *Uſcoſes* ou *Uſcoques* veut dire, Fugitifs & Sauteurs. Ils ſont plus ſauvages encore que les Morlaques, & même que les Haiducks ; ils profeſſent la Religion Grecque ſchiſmatique, & ont un Archevêque, des Evêques, des Prêtres, appellés *Papas*. Mêmes mœurs, à-peu-près, que ceux des Morlaques.

J. G. de S. Sauveur inv. & direx. Desrais del. Mixelle sculp.

femme de la Carniole.

J. G. de S. Sauveur inv. & dir.

femme de la Carniole.

J.C. de S. Sauveur inv. et direx. Desrais del. Mixelle scul.

Habitant de la Carniole.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE LA CARNIOLE.

VERS le milieu du ſixième ſiècle, les Venedes refluèrent ſur cette Contrée de l'Allemagne, qui fut déſignée dans la ſuite ſous le nom de *Carnia*. Ce ne fut qu'en 1364, après pluſieurs révolutions, que la Maiſon d'Autriche réunit ſous ſa domination la Carniole, conjointement avec l'Iſtrie.

Cette Province, hériſſée de montagnes chargées de glaces en tout temps, n'eſt habitable & cultivée que par intervalles. Si les terreins propres à l'Agriculture ſont rares, ils ſont du moins d'une fertilité bien encourageante, & dédommagent des déſerts arides qui les avoiſinent; preſque tous les grains y réuſſiſſent. L'orange & la grenade, le citron & les amandes, la figue & le raiſin y payent avec uſure, & à l'envi, les avances du Cultivateur; & ſans les entraves qu'y éprouve le Commerce, (comme ailleurs) cette Contrée, de 50 lieues du Levant au Couchant, de 42 du Nord au Sud, pourroit être floriſſante, pour peu que la Nature y ſoit ſecondée. Elle a pour voiſines la Stirie, la Dalmatie, la Croatie, & la mer Adriatique.

Les Carnioles ſont forts & robuſtes, comme tous ceux

que la Nature ſemble avoir traité en marâtre. Une ſanté vigoureuſe vaut bien tous les tréſors du Pérou & tous les parfums de l'Arabie. Leur poitrine large reſte toujours découverte, & n'eſt ombragée par fois que par une barbe longue & touffue. Ce ſigne de la virilité ne déplaît point aux femmes dans ce pays : elles apprennent, avec ſurpriſe, qu'il eſt des contrées en Europe où la phyſionomie rend le ſexe équivoque. Ils n'ont ordinairement pour lit que la terre ; & l'aliment le plus groſſier pour nourriture. Extrêmement laborieux, l'amour du travail leur procure plus de jouiſſances & des jours plus nombreux que l'indolence Aſiatique. L'hyver, long & rigoureux pour cette Peuplade, ne lui ſemble point le tombeau de la nature. La ſaiſon des frimats lui amène de nouveaux plaiſirs. Le Carniole ne craint pas de s'expoſer, pieds nuds, ſur la glace. Il faut le voir, armé de patins d'oſier, gliſſer ſur la neige endurcie, ou deſcendre du ſommet des roches eſcarpées avec la rapidité de l'éclair, & n'ayant pour ſe guider qu'un bâton ferré. Les femmes partagent les travaux & les amuſemens des hommes ; elles ne ſe ſont pas condamnées à une molle oiſiveté qui, en prolongeant peut-être de quelques inſtans la durée de leurs charmes, les expoſeroit au mépris de leurs maris, ou les feroit traiter par eux ſans conſéquence.

Telle eſt la phyſionomie des Habitans de la Carniole en général. Mais comme ce pays eſt devenu l'aſyle de pluſieurs contrées voiſines ; on trouve des variétés dans leurs caractères, dans leurs Mœurs, comme dans leurs langages & leurs Coſtumes. L'inégalité des conditions n'y eſt pas tout-à-fait inconnue. On y diſtingue le peuple, parce qu'il eſt compoſé d'Eſclavons & qu'il en parle l'idiôme. Les nobles ſont Allemands. On y fait auſſi uſage de l'ancienne Langue des

Carniens ; mais l'Allemand eſt le trucheman du Commerce. La moyenne Carniole eſt habitée par des descendans des Goths ; les Valaches, plus connus aujourd'hui ſous le nom d'Uskoques, s'y rencontrent auſſi en aſſez grand nombre, depuis qu'ils ſecouèrent, dans le ſeizième ſiècle, le joug des Turcs, & furent obligés de vivre de brigandage. Voilà où mène le deſpotiſme. Il force le peuple au déſeſpoir, à prendre un parti extrême, à devenir transfuge & féroce. L'Hiſtoire des Uskoques devroit avoir ſa place dans la Bibliothèque d'un Souverain enclin au pouvoir arbitraire. Cette peuplade, miſe à la raiſon, par les armes des Vénitiens, a repris ſon ancien caractère. Ils élèvent des troupeaux & mènent une vie toute champêtre. Leur jargon tient un peu de la Langue Croate. Ils portent un habillement ſingulier qui leur eſt propre. Jaloux du titre d'anciens Croyans, ils ſuivent le Rit Grec ; & ce ſont les ſeuls de la Carniole. Les autres habitans, Chrétiens dès le huitième ſiècle, Luthériens un moment par les ſoins du Chanoine P. Truber, ſont aujourd'hui tous Catholiques.

La Carniole ſe diviſe ordinairement en haute, baſſe, moyenne & intérieure. On y compte : 21 Villes,

35 Bourgs,
Plus de 200 Châteaux
Près de 4000 Villages,
9 Evêchés,
24 Monaſtères,
4 Commanderies,
134 Cures,
7 grandes Fabriques,
56 Martinets de fer, qui en fourniſſent 20897 quintaux.

Il y a des Etats compoſés de quatre Ordres, le Clergé, les Seigneurs titrés, les Chevaliers ou ſimples nobles & les villes Archiducales. Toute la Province eſt gouvernée par un Préfet, qui réſide à Leybach. Un *Vicedom* eſt prépoſé aux Domaines du Prince.

La garniſon eſt de deux Régimens d'Infanterie en temps de paix.

Laybach, Capitale de toute la Province, eſt ſituée dans la haute Carniole, & tient ſon nom de la rivière qui baigne ſes murs. Elle conſerve les ſix Couvens qui ſont dans ſon enceinte; mais elle n'a pas pris le même ſoin d'une Société Littéraire. Dans une contrée qui n'a point encore été obſervée avec l'œil de la ſaine Philoſophie, on doit regretter la perte d'un Corps de Sçavans, qui, en réuniſſant leurs efforts, nous auroient donné des détails curieux & inſtructifs. Le Commerce s'eſt mieux ſoutenu. L'intérêt, parmi les hommes, a toujours eu le pas ſur la Science.

Cette Mère ſpirituelle de quantité de filles auſtères, que l'exercice de la prière n'exempte pas du travail des mains, Sainte Claire a un Couvent qui lui eſt conſacré, près de la petite ville de *Stein* ou *Lithopolis*.

Michelſtettein, autrement Veteſalo, n'eſt célèbre que par un Monaſtère de Filles, dites Péchereſſes, qu'enrichit une Image de la Vierge, fort en vogue dans les environs.

Ce n'eſt pas la Communauté des Capucins, qui rend intéreſſante Gurhfeld, petite ville ſur la Save; mais les médailles, & quelques monumens, enfouis dans ſon territoire, font conjecturer qu'elle occupe la place de l'ancienne *Noviodunum*, que l'Itinéraire d'Antonin indique dans la Pannonie.

La moyenne Carniole, qu'on qualifie auſſi d'aride, quoi-

qu'elle produiſe de bons vins, renferme le lac Cirknitz, célèbre par ſes ſingularités phyſiques. Il eſt très-poiſſonneux, & l'écoulement des eaux, qui ne ſe fait qu'une fois l'an, y donne lieu à la pêche la plus abondante. Les Villages nombreux qui peuplent ce canton, n'en ſont que les témoins, & voient, ſans réclamation, ce riche butin devenir la proie de ſix Seigneurs qui ſe la partagent.

Mettling rappelle la ville de *Metulum* démolie par Auguſte. Elle eſt près de la Culpa, rivière.

Tybein, *Duinum*, ſur les rives de la mer Adriatique, eſt la ſeule ville de la Carniole intérieure.

Les femmes Carnioles portent ordinairement ſur le front un ruban noir en forme de bandeau ; des galons d'or enrichiſſent leur bonnet. Leurs chemiſes, pliſſées à l'Angloiſe, ferment ſur le haut de leur col avec des cordons. Cette mode n'eſt pas toujours ſuivie. Les Carnioles qui voyagent y dérogent aſſez ſouvent, & leur ſein eſt plutôt indiqué que couvert par un mouchoir placé des mains de la coquetterie la plus rafinée & la plus voluptueuſe. Elles ne ſont peut-être auſſi avancée dans le grand art de la toilette que parce que les femmes du bas peuple, répandues dans toute l'Allemagne, & ſe conſacrant au ſervice domeſtique, ſont à même de balancer les modes qui leur paſſent ſous les yeux, & d'adopter celles qui favoriſent leur penchant à la galanterie. Auſſi ne paroiſſent-elles rien moins que farouches aux yeux de l'Etranger.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Carniole.

L. G. de S. Sauveur inv. et direxit. *Desrais del.* *Mixelle sculp.*

Femme de Stirie.

J. G. de S. Sauveur inv. et direx. Desrais del. Mixelle sculp.

Habitant de Styrie.

MŒURS
ET COUTUMES
DES HABITANS
DE LA STIRIE.

LA Stirie, aujourd'hui Province Allemande, joua autrefois un grand rôle dans l'Hiſtoire, ſous les noms de Pannonie & de Norique: ſucceſſivement conquiſe par Philippe, Roi de Macédoine, aſſujettie de nouveau par Alexandre, ſoumiſe enſuite à Ptolemée-le-Foudroyant, envahie par les Gaulois, ſous la conduite de Brennus; elle reçut enfin le joug des Romains; Céſar, Auguſte & Tibere lui firent payer tribut. Mais les Goths, les Sueves, les Herules & les Huns l'enlevèrent à l'Empire, lors de ſa décadence. Elle reconnut enſuite la Souveraineté des Ducs de Bavière. En 1030, l'Empereur Conrad II en fit un Marquiſat, lequel devint Duché ſous Frédéric I. Elle conſentit enfin de paſſer dans la Maiſon d'Autriche ſous Léopold. Cet accord eut lieu en 1186. Elle fut un moment à la merci d'un Roi de Hongrie, qui ſe la laiſſa prendre par un Roi de Bohême. L'Empereur Rodolphe la fit rentrer dans les Etats héréditaires de ſa Maiſon, & la confia à ſon fils Albert.

Grande de 32 lieues de long ſur 20 de large, au Levant

la Stirie touche à la Hongrie, à la Carniole au Midi, à la Carinthie au Couchant, & au Sud elle avoisine l'Autriche. On la divise en haute & basse.

L'Industrie des Stiriens fait toute leur richesse; elle fertilise les monts sourcilleux & arides dont le haut pays est hérissé. La main de l'homme supplée à celle de la nature, qui n'a presque rien fait pour cette contrée. L'inégalité du terrein y rend la charrue impraticable. Les habitans laborieux y transportent dans des paniers l'engrais & la houe nécessaires à la culture du froment, qui n'y réussit pas beaucoup, & du lin qui les en dédommage. La partie du sol absolument sauvage & rebelle à l'Agriculture n'est pas tout-à-fait perdue; on y recueille la grande lavande dont elle est couverte en abondance, & qu'on fait entrer utilement dans le commerce. Ensorte que l'habitant de la haute Stirie, doué d'une santé robuste, vit content au sein de ses montagnes & de sa famille & est peu tenté d'en sortir. Philosophe sans le sçavoir, riche en bornant ses désirs, il consent à passer dans sa cabane quatre mois de l'année, ensevelí sous la neige. L'ennui, ce poison lent des grandes villes, lui est inconnu. Ses devoirs domestiques sont pour lui des plaisirs qui abrègent la longue saison des frimats; doublement heureux, puisqu'il ne doit qu'à lui son bonheur. Il ne soupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite; la montagne où il est né, où il mourra, est pour lui tout l'Univers: il ne se plaint pas de la nature; il ne lui reproche pas de lui avoir fait un don fatal, en plaçant son existence parmi des rochers arides & tristes, qu'il a sçu convertir en jardins fertiles & riants. Comme les Stiriens s'amusent de l'étonnement du Voyageur qui, en gravissant leurs rocs, craignoit de n'y rencontrer aucune trace humaine! A peine en a-t-il franchi quelques-uns, qu'il se trouve agréa-

blement ſurpris à la vue des vergers qui s'offrent à lui de toutes parts ſur ſa route. Là il ſe repoſe les yeux ſur des gazons frais, & reſpire un air pur & chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, ou ſe baignent dans de petits lacs d'eau vive & poiſſonneuſe. Point de terreins en friche. Ceux qui ſe refuſent aux travaux champêtres font jaillir des ſources minérales, ou bien ouvrent leur ſein pour y en retirer du plomb, du cuivre, du fer & même de l'argent. On y trouve auſſi des mines de ſel, non-loin de deux rivières d'eau douce. L'une qu'on appelle la Murz, & qui va ſe perdre dans la Drave; l'autre eſt l'Eros, qui paye tribut au Danube.

Les Stiriens, ainſi que tous les Habitans des montagnes, ſont ſujets à l'incommodité du *Goëtre* (1). On ſçait que c'eſt une tumeur mobile qui ſe place au-devant de la gorge, ſans y changer la couleur de la peau. On eſt aſſez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues & aux ſources froides qui ſervent de boiſſon aux montagnards. Les Goëtres des Stiriens ſont très-gros, peut-être auſſi parce qu'ils font beaucoup d'uſage de graiſſe, qu'ils mêlent à tous leurs alimens. Croiroit-on que, dans les Alpes & dans les Pyrénées, les femmes ſont venues à bout de faire de leurs Goëtres un ſujet de coquetterie. C'eſt bien ici le cas de dire: *Où la vanité va-t-elle ſe nicher?* Elles diſputent entr'elles de beauté, ſuivant la diſpoſition plus ou moins régulière du Goëtre qu'elles portent au col, & qui, quelquefois, pend juſque ſur leur ſein. Au reſte, ce ſeroit leur rendre un mauvais ſervice que

(1) *Goëtre* ou *Gouetre*, mot corrompu du Latin *guttur*, *gorge*.

de leur montrer tout le ridicule de cette prétention.

La baſſe-Stirie doit, ſans doute, cette dénomination aux plaines qu'on y rencontre plus fréquemment, & qui ſont arroſées par la Mur, la Save & la Drave. Elle a quelques montagnes remarquables. Les forêts nourriſſent en quantité des chevreuils & des chamois. Le Voyageur y deſireroit moins de loups & d'ours. Le loir eſt le mêts le plus exquis des Stiriens; le fruit du hêtre dont il ſe repaît, le rend délicat & lui donne un bon fumet. On fait uſage de ſa peau. Sur les côteaux de la baſſe-Stirie, on recueille d'excellens vins. Les champs ſont clos par des treillages chargés de ſeps de vignes; ce qui vaut bien nos haies ſtériles. Les pois, les fêves & le froment s'y récoltent avec abondance. Mais le Payſan ne mange que du pain de maïs; ce grain étant le ſeul ſur lequel on ne lève point la dixme.

Dans les deux Stiries on parle un Allemand groſſier & dur; quelques cantons font uſage de la Langue des Venedes (1).

Les Luthériens faiſoient autrefois la partie dominante des habitans de la Stirie. Mais aujourd'hui le culte Romain eſt la Religion du pays, confiée à un Evêque qui réſide à Sekau. Il eſt Prince de l'Empire, & ſuffragant de l'Archevêque de Salzbourg, qui le regarde comme ſon Vicaire. Les Jéſuites ont été chargés, pendant long-temps, de l'éducation du peuple. L'Adminiſtration Civile eſt compoſée d'une Cour Supérieure, qu'on appelle *Gubernium*, & dont le ſiège eſt à Gratz, Capitale de la Stirie.

Outre cela il y a quelques Dignités ou Charges

(1) Peuple originairement Sarmate; il fit une émigration dans la Germanie, entre le cinquième & le ſixième ſiècles.

héréditaires, dont la vanité Allemande peut se montrer encore jalouse; mais qui n'apportent aucun revenu à ceux qu'elles décorent; cent muids de sel sont tous les honoraires du Grand-Maître. Le Duché de Stirie donne, pour l'entretien du militaire d'Autriche, la somme d'environ 4,375,400 liv. La garnison, en temps de paix, est de deux Régimens d'Infanterie.

Les deux Stiries contiennent vingt-six villes, deux cens bourgs ou villages, cinq cens châteaux, dont la plûpart occupent la pointe des hauts rochers.

Gratz, Græcium, est comme la Capitale de cette contrée. Le négoce s'y fait, en grande partie, sur les métaux, & le produit passe 3,000,000 liv. par année. On y a établi une Chambre de Commerce. L'intérieur de la ville nourrit huit Couvens, & le fauxbourg en entretient quatre; sans compter l'Evêché, les Eglises & les Chapelles particulières. Aussi, quoiqu'il y ait une Université, les Sciences, les Arts & la Philosophie n'y sont pas encore naturalisés. Deux Foires lui donnent un moment d'existence, par le concours des Hongrois, des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Polonois & des Russes.

L'Evêque de Stirie réside à Seckau; c'est un château construit sur un mont. Sa tour a été élevée aux dépens de plusieurs monumens antiques; les pierres sont couvertes d'inscriptions mutilées. Nos descendans nous rendront sans doute la pareille; nous l'aurons plus mérité, & nous y perdrons moins peut-être que nos pères.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres endroits, qui ne sont remarquables que par des Communautés Religieuses qu'on rencontre jusque dans les plus petits Bourgs. Les Bernardins, les Chanoines-Augustins, les Dames Pécheresses

y ont des Maiſons. L'Ordre Teutonique y a auſſi des Commanderies.

La ville de Rakersbourg, ſiſe dans une iſle de la rivière de la Mur, fait un commerce conſidérable avec la Hongrie & la Croatie. Les côteaux donnent d'excellens vins. Elle entretient un Couvent de Capucins.

Sernitz ſeroit un Bourg de nulle importance, ſans une image de la Vierge qui attire quantité de Pélerins. Le Proteſtant n'y voit qu'un objet de ſuperſtition." L'homme impartial applaudit à cet accord de la Religion & de la Politique qui ſe donnent la main pour le bonheur de la ſociété.

Cilli, jadis Celia, eſt le Chef-lieu du canton des Venedes. Non loin de cette ville eſt une voie Romaine, & quelques monumens enfouis.

Rein eſt une ville petite & pauvre; ſeroit-ce parce qu'elle appartient aux Chartreux?

A Geyrach il y avoit une Chartreuſe: on a eu le bon eſprit de la convertir en Hoſpice pour des Orphelins.

La Haute Stirie compte moins de villes, parmi leſquelles on diſtingue à peine Judenbourg & Seoben, toutes deux grevées de deux Couvens. Il y en a auſſi deux à Bruck, ſur la Mur, petite Cité qu'habitent des Stiriens à grands Goëtres.

A Eiſenaertz, Bourg riche & bien bâti, il y a un Bureau d'Inſpection générale ſur le Commerce du fer & de l'acier qui a lieu en Autriche & dans la Stirie. Tous les Ouvrages fabriqués en ce pays ſont très-eſtimés. Croiroit-on qu'une Peuplade pacifique, qui nous retrace quelque choſe des mœurs Paſtorales, ſoit préciſément la même qui fournit des meilleures armes une partie de l'Allemagne?

Enfin Weyer eſt renommé par le Couvent d'Admont.

L'Abbé jouit des honneurs de la Mitre, auxquels on a jugé à propos d'y joindre un droit d'exemption. En 1762, Marie-Thérèſe enrichit l'Autel de 300 marcs d'argent. Une image de la Vierge valut, aux Bénédictins qui deſſervent cette Egliſe, la protection de l'Impératrice, &, par ſuite, la vénération de l'Autriche & de la Hongrie.

Le Coſtume des Stiriens ci-joint eſt celui de la bourgeoiſe & de la claſſe inférieure. Les perſonnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme par-tout ailleurs, le Coſtume François.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de la Stirie.

Femme Dalmate

Femme de Calamota

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LUSSIN, CALAMOTA,

ET AUTRES ISLES DE LA DALMATIE.

LUSSIN & Calamota ne ſont pas les deux plus grandes Iſles de la Dalmatie ; mais elles ſont recommendables par la bonté du ſol & du caractère des Habitans : elles méritent d'être obſervées par les Voyageurs, plus jaloux de rencontrer des Hommes eſtimables, que de découvrir des eſpèces d'animaux rares, ou de nouvelles familles de plantes.

Luſſin eſt hériſſée de collines agréables, couvertes de bons pâturages, & qui conviennent parfaitement aux troupeaux à laine qu'on y élève. Les vallons ſont abondans en toutes ſortes de grains ; la vigne & l'olivier paroiſſent ſe plaire beaucoup ſur ce ſol.

Le Port de Luſſin, ainſi que celui de Calamota, & pluſieurs autres de la Dalmatie, eſt de forme ovale. La Nature en a fait tous les frais, & a réuſſi. Il eſt peu d'abris plus ſûrs. Celui de Calamota eſt vaſte & couronné de ruines.

Le ſang eſt très-beau dans ces deux Iſles : les Habitans en ſont preſque tous marins, pêcheurs & agricoles.

Les Femmes, preſqu'auſſi robuſtes que les Hommes, ſont de moitié dans tous leurs travaux.

L'induſtrie des Inſulaires de Calamota eſt pouſſée auſſi loin qu'elle peut aller. Elle a ſçu rendre fertiles les roches & les cailloux ; on va chercher dans les bas-fonds, de la terre qu'on reporte ſur leurs cîmes, à meſure que le temps les découvre. Les Femmes s'adonnent ſur-tout à la pêche. Leur parure eſt négligée, mais propre. Elles ne mettent aucun ornement ſur leur tête. Elles ont ſenti tout le prix d'une aimable ſimplicité. Modeſtes & douces, elles ſe peignent dans leur Coſtume (1) & leur maintien. Les Veſtales les plus pures n'offroient point ſur leur phyſionomie, un air plus virginal. La ſérénité de leur front annonce les Mœurs les plus candides. Les Hommes ſont dignes de leurs Compagnes. Ils eurent un moment d'ambition, du temps de Charles-Quint. Mais ce moment leur coûta ſi cher, qu'ils y ont renoncé depuis.

L'Empereur Roi portoit la Guerre aux Algeriens. Sa Flotte mouilla au Port de Calamota. La bonne mine des Inſulaires plut au Monarque, qui leur fit les plus belles promeſſes pour les attacher à ſon ſervice ſur ſes Vaiſſeaux. Ses inſinuations furent des ordres. L'eſpoir & la crainte firent conſentir les Habitans de l'Iſle à monter ſur la Flotte. Une tempête ſurvint peu de jours après, & mit dans le veuvage quatre cens Femmes, que la miſére & l'ennui ne tardèrent pas de conduire

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

au tombeau. Les reſtes de leurs habitations déſertes, atteſtent encore ſur le rivage, cette époque déſaſtreuſe, & ſervent comme de frein à leurs déſirs.

La langue du pays eſt l'Illirique; on y profeſſe le Catholiciſme. Le Paſteur qui préſide à leur culte, a pris le caractère de ſes ouailles. Son miniſtère n'eſt rien moins qu'épineux & pénible. Les pères de famille ne lui laiſſent preſque rien à faire. L'Egliſe & la Maiſon du Curé ſont ombragées par les pampres de la vigne qui en tapiſſe les parois extérieurs. Des troupeaux errent ſans guide dans les environs, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. La laine qu'ils portent en devient plus fine & plus blanche, & ne ſe vend que ſix ſols la livre. Deux ſols payent un agneau. L'on peut ſe procurer une *Milrole* (1) de vin pour cinq livres.

On vante beaucoup les vertus ſociales & les avantages de la civiliſation. Ces Inſulaires, qui s'abouchent rarement avec les Nations polies de leur voiſinage, ſont officieux, d'une gaieté décente, d'un commerce ſûr, d'un abord prévenant, d'une aménité touchante; ils ont même beaucoup d'urbanité & de délicateſſe; & tout cela, ſans avoir fréquenté nos Cercles, nos Aſſemblées, nos Spectacles. Rien de plus aimable que la Nature, quand on la conſerve dans toute ſa fleur. Les recherches de la coquetterie, les loix de l'étiquette & les ſuperfluités du luxe ne fourniſſent pas plus de moyens de plaire que les graces naïves,

(1) La Milrole eſt une barrique qui contient 85 pintes.

& les Mœurs ingénues d'une Peuplade innocente.

Ces heureux Insulaires semblent se trouver à ce point désiré par le Sage, également distant des grossières habitudes du sauvage & des raffinemens politiques du citadin. L'Habitant des Forêts n'est pas encore un Homme; le Citoyen des grandes Villes n'est plus un Homme : l'Insulaire de Calamota tient le juste milieu; c'est l'Homme de la belle Nature, de la Nature qui n'est point restée à son ébauche, & qui ne touche pas déjà à sa dégradation.

Il est heureux pour cette Isle, qu'elle reste comme oubliée, même de ceux dont elle relève. On ne vient pas y faire des recrues de Soldats, comme à Lussin & dans les autres lieux circonvoisins. Ici les Hommes sont un peu plus robustes, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionnés & courageux. On ne s'y marie qu'entre trente & quarante ans; les Insulaires de Lussin sont vêtus d'une étoffe de laine, semblable à celle de l'habit des Capucins. Ils portent une veste courte, de larges hauts-de-chausse de lin, & la moustache.

Leurs Mœurs sont douces & pures. Leur Curés trouvent rarement sujet à les gourmander dans leurs Sermons. Ils ne leur récommandent que de ne point se lasser de la vie paisible & sans reproche qu'ils mènent. Ils les exhortent à ne point quitter leur rivage. Les deux Sexes ne sont point confondus dans l'Eglise pendant le Service divin. Et quand ils n'y seroient point distingués, la décence n'en régneroit pas moins au milieu

d'eux. On eſt loin du mal, quand on ne le ſoupçonne même pas.

La veille de la naiſſance de Notre-Seigneur, on obſerve dans ces Iſles, un uſage bien analogue aux goûts ſimples des Inſulaires. Chaque famille s'aſſemble autour d'une grande table. Les plus jeunes ont été pendant tout le jour, occupés à cueillir & à ramaſſer ſur les collines, quantité d'herbes aromatiques. On en fait une gerbe, qu'on place au milieu de la table, & qui ſe trouve entourée de divers mets. Au deſſert, on boit dans une large coupe, en l'honneur de Noël, & l'on tire des fuſées à chaque coup. On finit par mettre le feu à la gerbe au bruit de la mouſqueterie.

On remarquera que la nappe reſte miſe pendant toute l'octave de la Fête, & couverte de ce qu'on a de plus exquis. Le célèbre Vin de *Bratcka* (1) n'y eſt pas épargné; il s'en fait de fréquentes libations.

Les Chrétiens du Rit Grec remettent cette cérémonie religieuſe à l'Epiphanie.

(1) Vin fait avec des Raiſins égrappés & cuits au Soleil pendant un mois.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur Luſſin, Calamota, & autres Iſles de la Dalmatie.

Destrais del. Miaelle sculp.

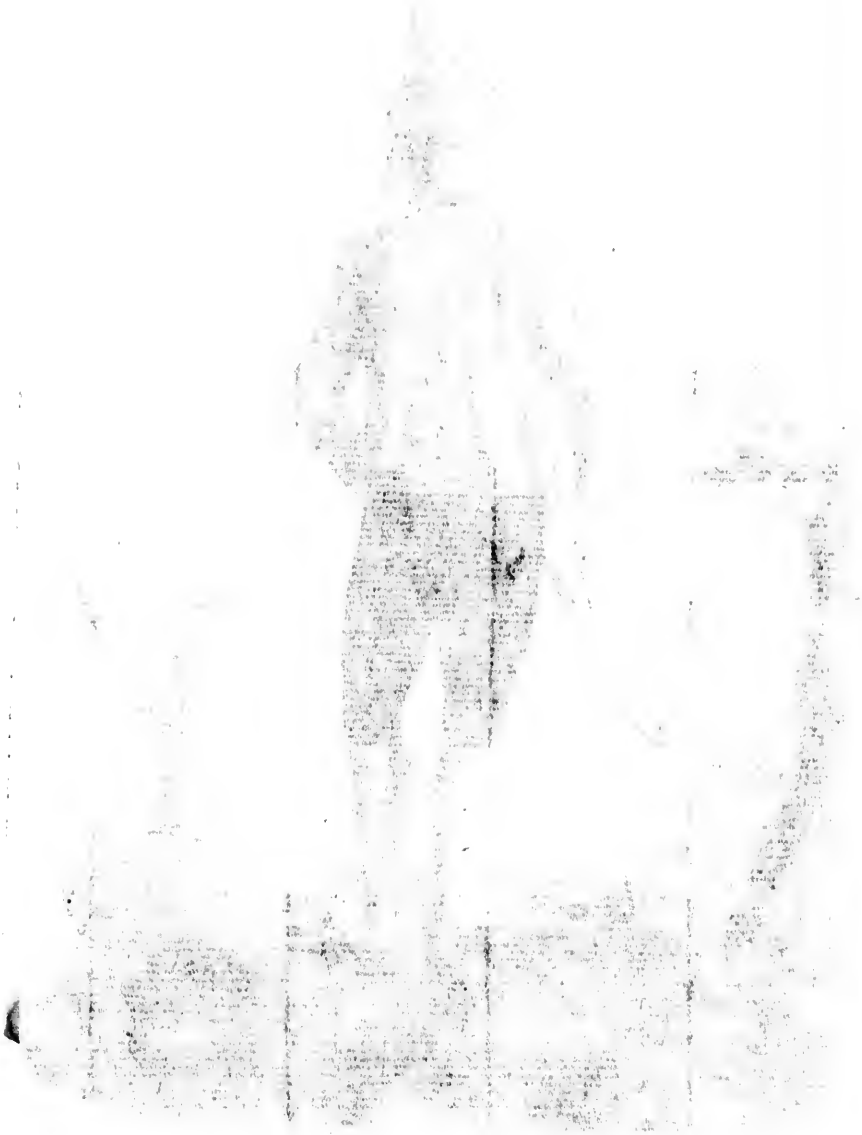
femme Corfiote.

femme corpore.

Desrais del. *Maxelle sculp*

Homme Corfiote.

relle sculp



NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES INSULAIRES
DE CORFOU.

Les jardins d'Alcinoüs, qu'Homere s'eſt plu à décrire, faiſoient le principal ornement de Corfou, alors appellée Corcyre ou Phéacie. Les Chants de l'Odyſſée, conſacrés à peindre les mœurs des Phéaciens, atteſtent l'antiquité de leur Iſle, qui joua preſque toujours un rôle important dans la mer Ionienne. Les premiers hommes qui l'habitèrent furent, dit-on, des géans. Nous remarquerons à ce ſujet que l'Hiſtoire reſſemble à un verre d'optique; les objets qu'elle fait paſſer ſous nos yeux grandiſſent à meſure qu'ils s'éloignent, & finiſſent par devenir un brouillard où tout ſe confond. Corinthe mettoit Corcyre au nombre de ſes Colonies. Du temps que la Perſe armoit contre les Grecs, cette Iſle étoit une République capable d'entretenir une bonne flotte. Elle prit parti dans la guerre du Péloponèſe. Les Romains trouvèrent en elle une fidelle alliée, lors de la conquête de Carthage. La Capitale de toute l'Iſle ſe vante d'avoir eu Enée pour Fondateur. Dans les premiers ſiècles de l'hiſtoire moderne, Corfou, à peine connue, n'en étoit que plus heureuſe. Mais en 1081

elle ne put échapper aux armes de Guiscard, & subit le joug des Rois de Naples: elle ne se rendit libre dans la suite que pour passer sous l'obéissance de la République de Venise, qui la délivra des prétentions du Prince de Tarente, moyennant une assez forte somme. Le traité fut passé en 1327, ou, selon d'autres, en 1386. Venise n'en fut véritablement propriétaire qu'en 1401; & il lui en coûta 30000 ducats qu'exigea d'elle Ladislas, Roi de Naples. Dans la suite, elle n'épargna rien non plus pour rendre formidable une place si importante par sa position à l'entrée du golfe Adriatique; elle fut obligée, en 1537, de pourvoir seule à la défense de cette Isle, assiégée par le trop fameux Barberousse, à la tête de vingt-cinq mille Turcs. Les Africains y ont fait aussi quelques ravages. Le château S. Ange fut élevé sur le promontoire *Palacrum*, par l'Empereur Michel Comnène. Les contours de cette Isle lui donnent la configuration d'une faulx; il n'en fallut pas davantage aux Anciens pour se livrer à leur imagination; ils dirent en conséquence que Corfou renfermoit la faulx de Saturne, ou celle de Cérès; sans doute pour indiquer à la fois, sous un seul & même emblême, la haute antiquité & la grande fécondité du sol. Et en effet, ce point est l'un des plus fertiles de la terre, & dut être un des premiers habités par les hommes. Cassiope, jadis la Capitale, a cédé cet honneur à la ville de Corfou, sise à-peu-près au milieu du territoire. Elle est commerçante, & la navigation y est en grande considération. Mais les Corfiotes se livrent à la piraterie par goût. Leur paresse ne

tient pas contre l'attrait qu'ils attachent à la profeſſion de corſaire. Quelquefois ils ne ſe permettent ce genre de vie que par eſprit de vengeance ou de révolte. Ils n'ont pas encore oublié qu'ils étoient Républicains, & qu'Athènes & Rome traitoient avec Corfou d'égale à égale. Auſſi ne peuvent-ils être contenus que par la préſence d'un corps de troupes conſidérable & bien diſcipliné, qu'ils ſont obligés de ſouffrir toute l'année en garniſon dans leur ville. Ils s'acquittent avec d'autant plus de ſcrupule des devoirs extérieurs de la religion, qu'ils ſe croient quittes par-là d'y conformer leurs mœurs privées. Ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres en ce qui regarde les plaiſirs de la table; & on pourroit encore aujourd'hui ſe ſervir de leur nom, comme autrefois, pour déſigner un grand mangeur, un bon convive. Les gens de la campagne ſur-tout ſe réſolvent volontiers pendant pluſieurs mois au ſacrifice de leur bien-être, pour ſatisfaire leur appétit gourmand pendant quelques jours. La bonne chère eſt le principal amuſement des noces; on prolonge la fête nuptiale le plus qu'on peut; & pour y faire honneur, on conſent à ſe gêner tout le reſte de ſa vie. C'eſt pendant cette ſolemnité qu'on prodigue les coups de fuſil; & le ſon du tambour y rallie les convives & les anime. Quant à la parure, c'eſt une paſſion à Corfou; il règne à ce ſujet entre les différens villages de chaque diſtrict, une émulation tout-à-fait ruineuſe. La coquetterie eſt ſœur de la galanterie; & la liberté dont les femmes Corfiotes jouiſſent à

cet égard, ne leur laiſſe rien à deſirer. Les mœurs Vénitiennes donnent le ton dans l'Iſle. Le cœur du ſexe le plus foible n'y tient pas contre les attaques des ſoldats de S. Marc. Un nouvel Ulyſſe ne rencontreroit pas ſur le rivage de Corfou une ſeconde Naſicaa. Depuis long-temps les filles diſtinguées de Corfou n'imitent plus la fille d'Areté (1). A l'exemple de cette Princeſſe aimable & pudique, on ne les voit plus préférer les plus vils (2) détails domeſtiques aux ſoins recherchés de la toilette. Cependant Naſicaa avoit moins beſoin qu'elles de laver ſa robe & ſa ceinture de vierge qu'elle conſerva toujours intacte. L'Iſle offre encore des jardins comparables ſans doute à ceux d'Alcinoüs; la terre mieux cultivée y produit peut-être de plus belles fleurs & de meilleurs fruits. Mais depuis long-temps les principaux de l'Iſle de Corfou exercent plus l'hoſpitalité avec cette ſimplicité touchante du Roi de Corcyre.

A Corfou, il eſt un uſage moderne qu'on rencontre chez quelques Sauvages, mais qu'on ne trouve pas chez les anciens. Un mari croiroit déroger, s'il permettoit à ſa moitié de s'aſſeoir à ſa table. S'il y admet un étran-

(1) Areté, femme d'Alcinoüs, & mère de Naſicaa.

(2) Voyez les VI Chant & ſuivans de l'Odyſſée. Naſicaa (le plus beau caractère qu'Homère ait tracé, après celui de Pénélope), faiſoit elle-même la leſſive avec ſes femmes. Cette épiſode du ſéjour d'Ulyſſe chez Alcinoüs, eſt peut-être comparable pour l'innocence des mœurs au livre touchant de Booz & Ruth, dans la Bible.

ger, il accorde à ſon épouſe l'honneur de le ſervir. Les femmes Corſiotes ſont malheureuſes aux champs; il faut qu'elles travaillent à la terre comme les hommes: ſi du moins elles n'en étoient pas mépriſées! Au reſte, les habitantes des Villes vengent bien leur ſexe outragé à la campagne.

Le coſtume d'un Corſiote eſt leſte & léger. Il conſiſte en un gillet qui ſe met ſur la chemiſe. Une ceinture eſt au bas. Pardeſſus, une veſte courte à longues manches qui tombent au poignet; au bras, elles ont des revers en pointes: des culottes à la françoiſe, c'eſt-à-dire en poires. La garniture de la culotte d'une couleur différente de l'étoffe: des bas à coins & des ſouliers élégans & fins, comme les nôtres. Au haut de la cuiſſe, eſt ſuſpendue pardevant une eſpèce de grand couteau, ou dague. Le Corſiote qui aime à fumer du tabac, fait uſage de longues pipes. Il porte des manchettes & des cravattes. Il ſe coëffe ordinairement d'un bonnet qui a quelque reſſemblance avec un turban qu'on auroit roulé en forme de pyramide. Dans l'un des plis du bonnet, il attache la natte de ſes cheveux, dont il laiſſe pendre l'extrêmité.

L'habillement des femmes a une ſorte d'élégance. La coëffure en eſt toute particulière. Qu'on imagine une eſpèce de coëffe blanche aſſujettie ſur le front comme un bandeau, & dont les bouts ſe rabattent derrière la tête ſur le col: elle ne laiſſe preſque point voir la chevelure. Une aigrette eſt fichée ſur le côté. La

chemiſe a un tour de gorge qu'on laiſſe voir pardeſſus le corſet ou juſte lacé pardevant. Les manches ont des revers comme celles des hommes. Elles portent ordinairement un tablier, plus court & plus étroit que le jupon. L'inſpection de la figure ſuppléera à notre deſcription.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Inſulaires de Corfou.

Cephalonienne

Cephalonien

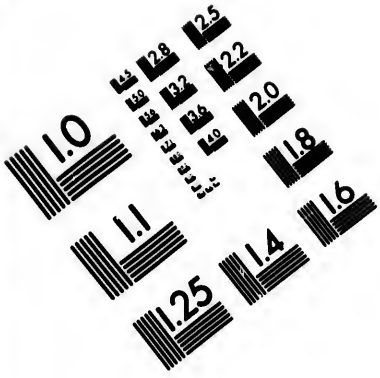
NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE CEPHALONIE.

CEPHALONIE eſt la principale des Iſles de la Mer Ionienne. Des Grecs qui lui donnèrent ſon nom, elle paſſa aux Romains. Véniſe la reçut en don au commencement du treiziéme ſiécle; & vers la fin du quinzième, la reprit ſur les Turcs, après un ſiége aſſez opiniâtre. On l'appelloit *Tetrapolis*, non pas à cauſe de ſa forme qui eſt triangulaire, mais parce qu'autrefois elle étoit aſſez floriſſante pour entretenir quatre Villes dans ſon ſein. Aujourd'hui diviſée en ſept quartiers, elle n'offre plus que des Villages; mais ils ſont bien fournis des choſes néceſſaires à l'exiſtence. Sa température eſt ſi douce, le territoire eſt ſi bon, qu'on y cueille des roſes même en hiver, qu'on y récolte des fruits dès le mois d'Avril juſqu'en Novembre.

L'influence du climat ſur les Hommes, n'eſt pas bien prouvée à Cephalonie. Le caractère des Inſulaires contraſte parfaitement avec l'aſpect du ſol qui les nourrit. Les Cephaloniens ont l'air ſauvage; ils ſont preſque tous armés d'un fuſil; ils portent à la ceinture un poignard & une paire de piſtolets. Une cape groſſière de laine blanche ou brune, compoſe leur Coſtume. Leurs



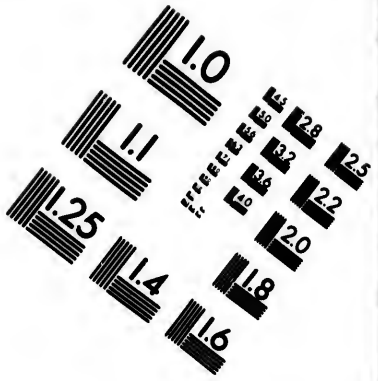
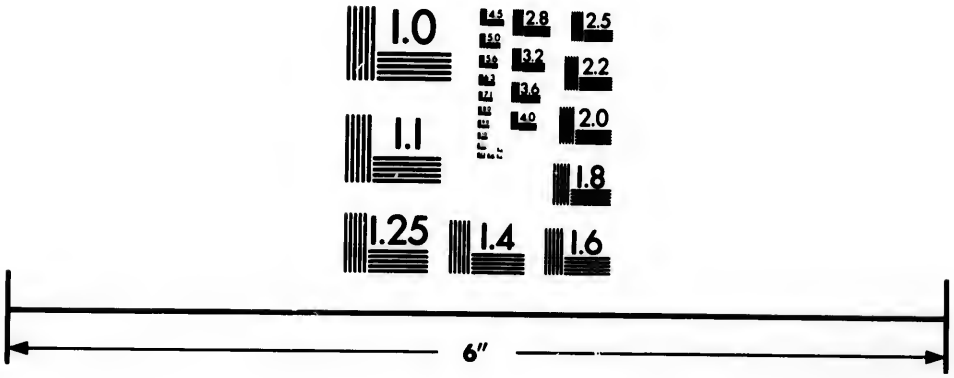


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

larges hauts-de-chauſſes prennent depuis l'eſtomach juſqu'aux pieds, & ſont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la mouſtache.

Les Femmes marchent tête nue, leurs cheveux flottans ſur les épaules, ou treſſés en rond ſur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains exercées, dès l'enfance, au travail, ne dédaignent pas les plus rudes fonctions : on les voit ramer ſeules dans des barques, comme les Hommes.

La vue des deux ſexes journellement ſous les armes, indique aſſez que Cephalonie n'eſt pas le ſéjour de la paix & de la concorde domeſtique. Et en effet, les Habitans ſont pour ainſi dire, querelleurs-nés. Envieux les uns des autres, le Provediteur Vénitien qui les gouverne, eſt ſouvent obligé de leur en impoſer par la manœuvre des troupes que la République entretient, pour maintenir le bon ordre dans l'Iſle. Il eſt triſte que le plus ſordide intérêt ſoit le ſeul motif de ces mouvemens inteſtins. Mais l'amour du gain & l'eſprit mercantile les rendent courageux juſqu'à la férocité.

L'huile, le vin & les raiſins de Corinthe ſont les principaux objets de leur Commerce. Ils ont beaucoup de bled & de beaux fruits. Eh ! comment, pouvant vivre indépendans des autres Nations, ſans avoir rien à démêler avec elles, ſur une terre qui ſuffit à leurs beſoins ; comment les Cephaloniens n'ont-ils pas encore trouvé le ſecret d'être heureux & bons ? Que pouvoit faire la

Nature de plus pour leur bonheur ? Hélas ! cette réflexion eſt appliquable à preſque toutes les contrées de la Terre.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur l'Iſle de Cephalonie.

femme Zantiote.

Desvaux del. *Mixelle sculp.*

Homme Zantiote.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE ZANTE.

CETTE Iſle de la Grèce, dans la mer d'Ionie, d'une étendue très-bornée, mais dont l'hiſtoire remonte à la plus haute antiquité, eut pour premiers habitans une colonie d'Achéens, & pour maîtres Ulyſſe & un fils (1) du Fondateur de Troye, qui lui donna ſon nom. Du temps de Pline, elle jouiſſoit de ſa liberté. Elle fut, dit-on, appellée pendant quelque temps Jéruſalem, pour ſe conformer à une viſion de Robert Guiſcard. Ce Duc de la Pouille, digne contemporain & compatriote de Guillaume-le-Conquérant, qui, à ſon exemple, de Gentilhomme Normand ſe rendit Souverain, étoit pieux, ou du moins faiſoit ſervir la religion à ſa politique. Méditant de nouvelles victoires en Orient, il feignit un pélerinage à la Terre-ſainte. Mais une fièvre violente l'arrêta à Zante. Dans ſon délire, le Ciel lui révéla qu'il devoit mourir dans la Cité-ſainte, célèbre à jamais par la mort du Fils de Dieu. Ceux qui aſſiſtoient ce Prince à ſes derniers momens, voulurent lui

(1) Zacynthus avoit pour père Dardanus. Selon d'autres, Zante doit ſon nom à la fleur d'hyacinthe, originaire, dit-on, de cette Iſle.

épargner un chagrin de plus, en lui apprenant qu'en effet la Ville (1) où il expiroit étoit préciſément Jéruſalem. Les Souverains ont donc des flatteurs juſques ſur le bord de leur tombe. Il en eſt même qui en ont eu au-delà. C'eſt auſſi à Zante que Veſale, Médecin de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. Roi d'Eſpagne, Anatomiſte, qui fit plus d'honneur & rendit plus de ſervice à l'eſpèce humaine que Robert Guiſcard, échoua miſérablement, & ſuccomba le 15 Octobre 1564, après avoir lutté pendant quarante jours dans ſon vaiſſeau contre la tempête & la mort. Il revenoit de la Terre-ſainte, & s'en alloit à Veniſe pour ſuccéder au célèbre Fallope.

En 1350 Robert, Prince de Tarente, fit pluſieurs acquiſitions conſidérables, du nombre deſquelles étoit Zante.

Les Turcs, ſous la conduite d'Uluzzali, Bacha, deſcendirent dans cette Iſle en 1571, & y ſignalèrent leur ſéjour par d'affreux ravages.

Les Inſulaires, en ſe ſoumettant à la République de Venoſe, ont perdu leur liberté. Mais ils s'en croient ſuffi-

(1) D'autres veulent que Robert Guiſcard mourut à Caſopoli, Promontoire de l'Iſle de Corfou, en allant rejoindre ſon fils Bohemond à Céphalonie qu'il aſſiégeoit. Il termina ſa trop brillante carrière en 1084, âgé de 80 ans. Son corps fut inhumé à Venoſe, Ville du Royaume de Naples, & lieu de la ſépulture des Princes Normands.

Les Hiſtoriens varient beaucoup ſur l'époque & ſur les circonſtances de la mort de Guiſcard.

ſamment dédommagés par la tranquillité dont ils jouiſſent. Sous le deſpotiſme des Turcs, ils n'auroient pu conſerver le libre exercice de la Religion grecque, à laquelle ils ſont fort attachés encore aujourd'hui. Cependant ils ont adopté beaucoup de choſes de l'Egliſe latine. Ne ſeroit-il pas temps que les hommes qui n'ont qu'un Soleil pour les éclairer, n'euſſent auſſi qu'un ſeu flambeau de la foi? Il n'y a pas deux morales; pourquoi exiſte-t-il plus d'une Religion?

Il y a à Zante pluſieurs Couvens catholiques & pluſieurs Maiſons de Caloyers. Mais les enfans de S. Dominique & ceux de S. Baſile ſe portent une haine ſecrète qui éclateroit à la première occaſion & au grand ſcandale des gens du monde, s'ils n'étoient retenus par la préſence impoſante du Provéditeur Vénitien. Le mot de Frères qu'ils ont toujours à la bouche, n'auroit-il aucun ſens pour leur cœur? Scrupuleux obſervateurs de quatre (1) Carêmes, croient-ils donc que le jeûne diſpenſe de la charité? Les Caloyeres, dont il y a auſſi quelques Egliſes dans l'Iſle, ſont des Religieuſes qui

(1) La Règle de S. Baſile offre un article bien plus raiſonnable, & qui devroit être obſervé par d'autres encore que par les Caloyers : il enjoint à ces Religieux de ne porter à leur bouche qu'un pain humecté de la ſueur de leur front; le droit de manger n'eſt accordé qu'au travail des mains. C'eſt peut-être à ce beau réglement que les Moines grecs doivent le maintien de leur diſcipline, qui n'a pas encore eu beſoin de réforme, & la conſidération publique dont ils jouiſſent encore aujourd'hui, ſur-tout à Zante.

n'en portent que l'habit; elles franchiſſent la grille ſous le plus léger prétexte. Sous le plus léger prétexte auſſi, on a droit de les viſiter; & jadis il n'étoit pas rare de voir à la porte de leur cellule des Turcs qui leur achetoient différens petits ouvrages travaillés à l'aiguille.

Les Zantiotes ſouffrent parmi eux pour l'avantage du commerce, un aſſez bon nombre de Juifs, & leur permettent même d'avoir des Synagogues. Pourquoi ne point faire par eſprit de bienveillance ce qu'on fait par intérêt? Hélas! les uſages louables qui ont lieu parmi les hommes, ont preſque tous un motif qui ne l'eſt pas. Le Père Coronelli a obſervé que de ſon temps il y avoit à Zante beaucoup d'incrédules & d'athées. Mais l'Auteur de cette remarque étoit de l'Ordre des *Minimes*, & en devint le Général.

Jadis, à Zante, l'entrée des Egliſes grecques étoit interdite aux femmes & aux hommes ſuſpectés de quelques vices. Mais depuis quelque temps on s'eſt beaucoup relâché de cette rigueur, dans la crainte de réaliſer trop ſouvent ce paſſage ſi connu de Saint-Jean: *Vox clamantis in deſerto.*

Les Zantiotes ne vivent pas bien unis entr'eux, & ſont amis des procès. Les habitans de la Ville ne ſympathiſent pas avec les gens de la campagne; & chaque jour voit éclorre plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces mœurs ont donné beaucoup d'importance à la profeſſion d'Avocat, qui y eſt exercée avec diſtinction par le plus grand nombre. On retrouve par fois dans leurs plaidoyers quelques traces

de l'éloquence de Cicéron, dont on prétend posséder la tombe près de la Ville de Zante. Il paroît que le Zantiote auroit plus de succès dans les lettres ou le commerce, que dans le métier de la guerre. Cependant les fréquens tremblemens de terre l'a tellement aguerri, qu'il y est comme accoutumé. On reproche à ce Peuple un caractère aussi remuant que le sol qu'il habite. L'Evêque de Zante a eu jadis beaucoup de peine à contenir ses diocésains; & il n'avoit pas trop de ses six mille ducats de revenu, pour donner du poids à ses paroles de paix, en y ajoutant la ressource des armes.

La Nature avoit fait assez en faveur des Zantiotes, pour les porter à vivre en bonne intelligence entr'eux. Le terrein de leur Isle, inégal, mais fécond presque par-tout, répond toujours à terme à tous leurs vœux. Ils n'ont pas besoin de se disputer le nécessaire, puisqu'il leur reste encore du superflu. Mais telle est apparemment la Nature de l'homme. Dans la misère ou dans l'abondance, également mécontent de ce qu'il est, quand il n'a pas au-dedans de lui des sujets de peine, il en cherche au-dehors; & il a plutôt trouvé des prétextes pour faire le mal, que des motifs pour faire le bien.

C'est sur-tout depuis le riche commerce de ses raisins de Corinthe, que Zante mérite d'être nommée l'*Isle d'or*, comme l'ont désigné quelques Géographes anciens. On y trafique aussi d'excellens vins Grecs. Nous y avons un Consul (1).

(1) Le Consul actuel est M. *Grasset de S. Sauveur*, le père. Honoré de la considération & de la confiance du Ministère

† La pièce principale du coſtume des femmes & des filles de Zante, eſt un maſque noir dont elles ſe couvrent le viſage preſqu'en tout temps. L'étranger, qui n'eſt pas encore au fait de cet uſage ſingulier, regarde ce maſque comme un rempart de la Beauté : mais c'eſt préciſément cet extérieur ſi peu galant, qui favoriſe la galanterie. Munies de leur maſque, il eſt permis aux femmes Zantiotes de ſortir de chez elles & d'aller partout où bon leur ſemble, ſans en rendre compte à leurs maris ou à leurs parens. Ce maſque leur ſert comme de paſſe-port. A l'abri ſous cette égide, elles s'expoſent en public avec une aſſurance qu'on trouveroit peut-être ſuſpecte ailleurs. C'eſt à l'âge de dix ans que les filles prennent le maſque pour ne plus le quitter. Les femmes & les filles de la campagne, qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le maſque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête, de manière à n'être point vues. Seroient-ce les hommes qui, par une politique mal-entendue, ont

---

de France, & digne repréſentant de ſa Nation, nous ſaiſiſſons cette occaſion de lui rendre un témoignage public de notre reconnoiſſance. Les deux deſſeins du coſtume de cet article ont été envoyés par lui, ainſi que pluſieurs autres, accompagnés de quelques Notes manuſcrites, que le Rédacteur a fondues dans ſon texte. Nous nous ferons un devoir de citer ainſi le nom des perſonnes qui voudront bien concourir à la perfection & s'intéreſſer au ſuccès de cet Ouvrage, en nous communiquant des Notices ou des Croquis. Nous garderons le ſilence, toutes les fois qu'on l'exigera.

ordonné le masque aux femmes? L'expérience, au reste, a trompé leur attente. Probablement on doit se permettre tout, toutes les fois qu'on a la ressource de l'incognito. Outre cela, un masque noir est d'autant plus commode, qu'il dispense de rougir.

La pluplart des femmes Zantiotes emploient à leur toilette du fard rouge & blanc; elles s'en peignent le visage, la gorge & les bras, & souvent le luxe est poussé plus loin encore. Leur habillement consiste en un corset, un juste avec le juppon, ordinairement de la même étoffe & de la même couleur. Le bas de la juppe est communément aussi orné d'un double cercle de frange ou autres agrémens. Ce juste a des manches qui tombent jusqu'au poignet. Elles passent une espèce de mantille qui a une capotte pardessus laquelle elles se coëffent d'un chapeau d'homme à trois cornes; le dedans des bords est garni de fleurs artificielles. Leurs chaussures ne diffèrent des hommes qu'en ce qu'elles sont plus petites & plus délicatement travaillées.

Un Zantiot se couvre la tête d'un bonnet rouge, dont la pointe retombe sur l'oreille. Le reste de son costume consiste en une cravatte, un gillet & au bas une ceinture; pardessus, une veste ouverte bordée de poils, & dont le bout des manches a un revers qui se termine en pointe; il porte aussi une espèce de manteau doublé & garni de poches, de grandes culottes à la hollandoise, &c.

Fin de la Notice historique sur l'Isle de Zante.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE MILO.

LA prétention que les femmes de l'Argentiere mettent à ſe groſſir les jambes à l'envi les unes des autres, n'eſt pas dans la Nature, & doit avoir pour motif quelques infirmités à cacher. Du moins c'eſt le cas où ſe trouvent malheureuſement leurs voiſins, les habitans de Milo, qui obſervent le même coſtume. Cette Iſle joua un rôle dans l'antiquité ſous le nom de Melos. Les Phéniciens la peuplèrent les premiers, en y envoyant une Colonie. Son port ſervit long-temps aux Grecs dans leurs guerres & pour leur commerce. Aujourd'hui tout eſt changé : & cette funeſte révolution, on ne peut cette fois la mettre tout-à-fait ſur le compte d'une politique deſtructrice. Un Volcan qui s'eſt déclaré tout-à-coup, a vicié le climat & le ſol au point que les Inſulaires, réduits à 200 perſonnes, traînent une exiſtence

languiſſante, & s'éteignent de jour en jour. Jaunes & bouffis, ils ont un ventre énorme, & leurs jambes horriblement enflées peuvent à peine les ſoutenir. Ils reſpirent continuellement des miaſmes putrides que la terre exhale, crevaſſée de toutes parts, depuis la ſecouſſe qu'elle a reſſentie lors de l'exploſion ſubite d'un foyer ardent qui ſe déclara au milieu de la mer près de Santorin. Tout porte l'empreinte d'une deſtruction phyſique; tout y eſt dans une fermentation active, peu compatible avec un air ſalubre : & il ſemble que l'Iſle n'attende que le moment de l'entière diſparution du reſte de ſes habitans, pour s'engloutir & rentrer ſous les eaux, d'où peut-être on l'a vue jadis ſortir. Preſque tout le globe eſt menacé d'une cataſtrophe pareille; & nous jouons ſur ſa ſurface, comme des enfans. C'eſt peut-être ce que nous pouvons faire de mieux, dans l'attente de ce grand événement plus ou moins éloigné, mais inévitable à quelqu'époque qu'il arrive.

Depuis long - temps Milo recele dans ſon ſein le germe de ſa deſtruction; car dès le ſiècle où floriſſoit Hippocrate, les Médecins ſes contemporains ordonnoient à leurs malades les eaux chaudes de Melos : la tradition qui nous en a tranſmis l'efficacité plus ou moins conſtatée, exiſte encore, & y amène journellement la plupart des Inſulaires voiſins.

Il eſt venu juſqu'à nous une Médaille repréſentant

d'un côté une Pallas couverte de la tête aux pieds, par ſon égide, ſymbole de la Ville d'Athènes, qui enleva Melos à Lacédémone. L'autre face offre la configuration d'une eſpèce de melon; Melos dut peut-être en effet ſon nom à ce fruit, que le ſol produiſoit en abondance & de la meilleure qualité.

Une autre production ne fit pas honneur à Melos dans l'eſprit de certaines gens. Diagoras, l'Athée, y naquit, au ſein de l'eſclavage. Il eut pour père un nommé Teleclide. Démocrite le racheta de la ſervitude au prix de dix mille drachmes (environ 5000 liv. de notre monnoie.) Le Philoſophe d'Abdere avoit remarqué en lui beaucoup de diſpoſitions à l'étude. Diagoras devint un Sage bel-eſprit; car il s'adonna à la Poëſie lyrique. On lui vola une Ode; & le Plagiaire, loin d'être puni, fut couronné. Il n'en fallut pas davantage à l'Elève du Sectateur des Atomes pour nier tout haut une Providence; laquelle, ſelon lui, devoit ſe manifeſter dans les plus petites choſes, comme dans les grandes. L'Aréopage qui l'avoit pouſſé à cette extrêmité par un déni de juſtice, mit ſa tête à prix, & propoſa un Talent à qui la lui apporteroit: ſa liberté en avoit coûté près de deux à Démocrite. Diagoras eut le temps de fuir, & on ne ſait où il termina ſes jours. Il avoit mal profité des leçons de ſon Maître. Démocrite ne prenoit point ainſi les choſes au grave; prudemment

il avoit embraſſé le parti de rire de tout ; & par ce moyen il ſut eſquiver la perſécution, faiſant ſervir la folie de paſſe-port à la ſageſſe.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Milo.

Femme de l'Isle de Siphanto.

Femme de l'Isle de Siphanto.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE SIPHANTO.

LES mœurs d'un Peuple ſe conſervent plus ou moins long-temps, ſelon la topographie du pays qu'il habite. La Nation de l'Europe qui a le moins perdu de ſon caractère primordial, c'eſt la Suiſſe : graces aux montagnes qui l'iſolent au milieu de ſes voiſins dégénérés, l'heureuſe Helvétie eſt encore aujourd'hui, à quelques exceptions près, ce qu'elle étoit lors de la conquête des Gaules par Céſar. Les Inſulaires de Siphanto rappellent auſſi ſous des traits plus reſſemblans encore, la phyſionomie des anciens Grecs, leurs premiers ancêtres : & ils en ſont redevables à l'abord difficile de leur ſol, tellement gardé par les eaux de la mer, qu'on ne peut en approcher la plus petite flotte. L'Iſle n'eſt acceſſible qu'aux étrangers peu nombreux qui tentent d'y relâcher avec des intentions paiſibles.

La Nature ſemble même les aimer comme des enfans

de prédilection ; elle les comble de ſes dons ; tranquilles pour le dehors, ſi elle a permis que l'intérieur de leur patrie éprouvât quelques cataſtrophes phyſiques, elle n'a voulu que les corriger en mère tendre. Et en effet, depuis l'inondation que la Fable raconte être arrivée à Siphnos, & que l'Hiſtoire Naturelle confirme, les Syphantes ſe ſont beaucoup amendés, & n'ont gardé de leurs prédéceſſeurs que les coutumes innocentes & louables. Jadis les Syphniens étoient avares, & avoient tous les vices d'un Peuple riche en mines d'or & d'argent. On les montroit au doigt pour la licence de leur conduite ; & leur nom étoit une injure grave. Comme tous les gens nés dans l'opulence, les beſoins d'autrui les touchoient peu ; & ils ne venoient jamais au ſecours de leurs voiſins manquant de finances, & incapables par conſéquent de ſoutenir la guerre & de ſe défendre. Cet égoïſme inhumain indigna les Samiens, qui réſolurent de prendre à main armée ce qu'ils avoient inutilement demandé à emprunter ; enſorte qu'au lieu de prêter dix Talens, les Syphniens furent contraints d'en donner cent. Les Siphantes ſont devenus meilleurs & plus heureux, depuis qu'ils ont, pour ainſi dire, fermé leurs mines pour s'attacher à des tréſors plus réels. Leur ſol eſt l'un des points de la terre les plus abondans en productions de toute eſpèce & de première qualité. Ceux qui le cultivent devroient s'en contenter, & ne point aller demander hors de chez eux le ſuperflu dont ils peuvent ſi bien ſe paſſer, pourvus, comme ils le ſont,

d'un néceſſaire qui ne leur laiſſe rien à deſirer. Soumis à une taxe trop ſouvent arbitraire que leur impoſe le Croiſſant, & libres d'ailleurs, ils ont l'avantage inappréciable de vivre ſelon leur génie, & ils en profitent. Le Voyageur pénétré de reſpect pour tout ce qui porte le cachet antique, n'eſt pas peu ſatisfait en abordant à Siphanto, d'y voir réaliſé en partie ce que l'Hiſtoire lui a tranſmis ſur les habitans de la Grèce, & ce qu'il étoit tenté de mettre au rang des fables, quand il s'aviſoit de le confronter avec le tableau de nos Gouvernemens actuels. Encore à préſent, à Siphante, le Peuple ſe rend tous les jours à la place publique; attentif aux événemens qui ſe paſſent autour de lui, il balance les intérêts reſpectifs de chaque état. Le dernier des Citoyens eſt initié aux myſtères de la politique, & ſe regarde comme partie intéreſſée, dans le ſyſtême général des choſes. L'étranger qui les viſite eſt auſſi-tôt interrogé par eux. Une curioſité indiſcrète & vaine ſur le perſonnel du Voyageur, ne fait pas le ſujet de leurs demandes; ils reſpectent trop les droits de l'homme & les devoirs de l'hoſpitalité. Mais leurs queſtions ne tariſſent pas ſur les nouvelles importantes, ſur les révolutions qui modifient les différentes maſſes d'hommes jettés ſur le globe. Les jeunes gens ne ſe permettent aucunes réflexions, qu'après avoir médité celles des vieillards. Une mode récente dans les ajuſtemens, l'Empyrique ou l'Acteur nouveau, ou le Virtuoſe du jour, ne les occupent point & ne leur feroient pas prendre le change, ſi

quelqu'ambitieux s'élevoit au milieu d'eux pour aggraver le poids de leurs chaînes.

Leur premier desir satisfait, ils sont tout-entiers à l'étranger qui les visite. Ils l'accueillent, & le fêtent à l'envi. Ils se disputent l'honneur de le recevoir dans leurs foyers paisibles. Pour peu qu'il montre de goût pour les monumens, ils s'empressent de les lui indiquer & de lui servir de guide. Ils ont conservé peu de vestiges de leur ancien éclat. On rencontre encore quelques tombeaux qu'ils laissent dégrader par le temps: ces objets touchans leur rappelleroient trop vivement ce qu'ils furent, & leur feroient sentir d'une manière trop cruelle ce qu'ils sont. On cherche en vain aussi les restes d'un Temple que leurs pères avoient consacré au Dieu Pan, divinité des Bergers innocens & des Philosophes matérialistes; les premiers ne savoient trop marquer leur reconnoissance au gardien de leurs troupeaux; les seconds, par condescendance pour les usages reçus, croyoient pouvoir fléchir le genou, sans rougir, devant une statue, l'emblême de la Nature déifiée, digne en effet des hommages & sur-tout des études du Sage.

Les mœurs des habitans de Siphanto ne sont point décriées comme l'étoient celles des Insulaires de Siphnos. Les femmes mettent plus de pudeur dans leur costume; les Dames même, quand elles sont à la campagne, pour n'être pas connues, se couvrent le visage avec des bandes de linges qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit

que

que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement ce masque ne leur donne pas un air coquet; elles ressemblent plutôt à des momies ambulantes. Aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers que celles de Milo & de l'Argentiere n'ont d'empressement à les accueillir.

L'habillement des femmes de Siphanto (dit un Voyageur moderne que nous nous faisons un devoir de consulter, & de qui nous voudrions toujours pouvoir emprunter la plume élégante & facile) est moins désagréable que celui des femmes de l'Argentiere & de Milo. Il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Les cheveux sont ordinairement nattés avec des bandes de laine, & forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête. Les Siphantines sont en général grandes, jolies & d'une taille légère.

Les hamacs sont fort en usage pour les enfans à Siphanto, ainsi que dans plusieurs Isles de l'Archipel. Mais les lits ne sont nulle part aussi élevés, aussi vastes & aussi incommodes.

Fin de la Notice historique sur Siphanto.

femme des Isles d'Argentiere et de Milo.

femme des Isles d'Argentière et de Milo.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE
L'ARGENTIERE.

..... Cretoſaque rura Cimoli.
OVIDIUS. Metam. 7.

L'ISLE de l'Argentiere, ainſi nommée par les modernes à cauſe des mines (1) qu'elle renferme dans ſes entrailles, étoit connue chez les anciens ſous le nom de Cimolis, & célèbre parmi eux pour une eſpèce de craie

(1) En France, au Pays du Vivarais, la petite Ville d'Argentiere porte le même nom, par la même raiſon. Voyez ſon Hiſtoire Naturelle, écrite avec intérêt par l'Abbé Giraud-Soulavie. 1784. 8°. Fig.

blanche qui, du temps de Pline, (comme encore aujourd'hui) ſervoit aux habitans à blanchir leur linge & leurs étoffes. On ſuppoſoit auſſi à cet argile quelques vertus médicinales que le temps n'a pas confirmées.

Le ſite & le ſol de l'Argentiere ſont des plus triſtes & des plus ingrats : & la domination Muſulmane eſt loin d'en dédommager les Inſulaires. La terre & les habitans offrent le ſpectacle le plus miſérable. Cependant ſi l'œil n'y eſt récréé par la vue d'aucunes fleurs, on y rencontre parfois quelques jolies femmes. C'eſt ſans doute ce qui motivoit jadis le choix que les Corſaires de l'Archipel faiſoient de cette Iſle pour leur quartier d'hyver. Ils y rançonnoient les hommes, & conſacroient le prix de leurs brigandages à l'entretien des plus belles filles de l'Iſle, qu'ils épouſoient même pour le temps de leur ſéjour. Ce mariage dans les formes étoit du moins un hommage qu'ils rendoient à la vertu de leurs compagnes, & concilioient avec leurs plaiſirs les devoirs de Chrétiens dont ils affichoient le titre.

Il eſt avec le Ciel des accommodemens,
MOLIERE, Tartuffe.

Enſorte que mariée de nouveau tous les hyvers, & veuve à chaque printemps, une femme de l'Argentiere avoit trouvé le moyen aſſez commode de changer d'état ſelon la ſaiſon & en toute ſûreté de conſcience. On dit que l'amour n'a jamais été ſi bien d'accord avec

ſon frère, que pendant cet arrangement tout-à-fait de ſon goût; & on ajoute que plus d'une jeune Inſulaire regrette tout bas cet uſage antique. Seroit-ce parce qu'il n'a plus lieu, que la population de l'Iſle ſe monte à peine à deux cents individus?

L'habillement des femmes de l'Argentiere peut à peine ſe concevoir par l'excès de ſon ridicule (dit un Voyageur très-moderne & Juge compétent en fait de goût). C'eſt une maſſe énorme de linge toujours fort ſale; leur jupon, qui n'eſt qu'une chemiſe très-courte & bordée de rouge, laiſſe voir toutes leurs jambes, dont l'extrême groſſeur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la Nature a refuſé cet agrément, tâchent d'y ſuppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais; & comme il faut qu'une jambe ſoit également groſſe dans toute ſa longueur, pour qu'il ne manque rien à ſa perfection, elles pouſſent la coquetterie juſqu'à mettre des demi-bas ou brodequins de velours piqués, ſouvent brodés & garnis de petits boutons d'argent.

Comment veut-on que les hommes s'accordent ſur leurs intérêts les plus chers, puiſque les femmes mêmes ont des idées ſi bizarres & ſi diſparates en fait de modes & de parure. Une Dame de Pékin & une femme de l'Argentiere riroient ſans doute au nez l'une de l'autre, ſi elles ſe rencontroient, & ſe ſurprenoient s'anatomiſant de la tête aux pieds. Cependant il ne ſeroit peut-être pas tout-à-fait déraiſonnable de dire qu'un

ſeul Code ſera reçu de tous les hommes, du moment qu'un Coſtume unique ſera adopté par toutes les femmes : car tant que le Beau eſt conventionnel, le Vrai doit être arbitraire.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Argentiere.

fille de l'Isle de Santorin.

femme de l'Isle de Santorin.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE THERA,
OU
SANTORIN.

CES deux noms que porte la même Iſle pourroient ſervir à déſigner les deux époques de ſon Hiſtoire, & la révolution phyſique qui l'a rendue ſi diſſemblable à elle-même. *Santorin* n'eſt plus cette *Thera* que Lacédémone envioit & enleva à la Phénicie ; & Sainte Irene, ſa Patrone, ne lui a pas rendu le ſurnom de *Calliſthe* (très-belle), qu'on lui donnoit du temps que Minerve étoit ſa principale Divinité.

Si cette Iſle n'eſt pas le produit d'un volcan, elle en eſt du moins le foyer. Depuis des milliers d'ans peut-être, couvé dans le fond de ſes entrailles, il ne permit à la terre qui le receloit d'être fertile & riante, que juſqu'au moment de ſon exploſion qui eut lieu à plu-

sieurs repriſes, & qui y changea totalement la face des choſes. Avant cette terrible cataſtrophe, ſon port avoit un fonds, & offroit un aſyle ſûr au commerce maritime. Le ſol favoriſoit tellement la population, que les Inſulaires, dès la treizième génération, depuis l'arrivée de Theras leur ſecond Fondateur (1), furent en état de fonder à leur tour la Colonie de Cyrêne en Lybie. La Capitale, qui avoit le nom de l'Iſle, étoit une des plus belles Villes de l'Archipel & même du continent voiſin, comme l'atteſtent encore les reſtes déplorables du Temple d'Apollon; leſquels ſervent aujourd'hui à la conſtruction d'une Chapelle de Saint-Etienne; enſorte que c'eſt ſurtout ici le cas de dire que le Chriſtianiſme a été élevé ſur les ruines de l'idolâtre antiquité. Le Paganiſme paroît du moins excuſable, en cela que les Autels étoient un moyen qu'avoient trouvé les Peuples pour conſacrer leur reconnoiſſance envers leurs Bienfaiteurs; & c'eſt ainſi que les Théréens diviniſèrent Theras.

Telle qu'elle eſt, c'eſt-à-dire menacée au premier moment d'un renverſement total, l'Iſle de Santorin eſt encore peuplée de huit mille individus. L'abîme de feu qu'ils ont ſous leurs pas les occupe moins que la diverſité de Religion qui les met aux priſes les uns avec les autres; tant l'opinion a d'empire ſur l'eſprit de l'homme. Huit cents Catholiques mêlés à ſept mille Schiſmatiques forment un enſemble incohérent, qui n'eſt retenu que

(1) Cadmus avoit été le premier.

par le Juge Muſulman ; lequel n'interpoſe jamais impunément ſon autorité. Les mœurs, du moins à l'extérieur, gagnent à cette lutte ſourde & continuelle. Les deux Sectes, ſur-tout le parti le moins nombreux, s'obſervent réciproquement & affichent à l'envi des vertus auxquelles on deſireroit un motif plus noble que le reſpect humain & la jalouſie. C'eſt ainſi qu'en France, les Proteſtans qui n'y ſont pas les plus forts, s'y montrent beaucoup plus réguliers dans leur conduite morale & civile. Le Clergé grec eſt très-peu inſtruit, & par conſéquent le Peuple qu'il dirige. Des jeûnes obſervés en toute rigueur, & ſur-tout une haine bien cordiale contre les Latins, lui attirent & conſervent la conſidération. L'Evêque n'eſt pas riche, & il n'en remplit que mieux ſes fonctions. Il vit abſolument en Apôtre ; & il ne manque à la gloire de ce Prélat, que d'avoir embraſſé ce régime édifiant par goût & non par néceſſité. Hélas ! oſons le dire, la plupart de nos vertus ſont rarement à nous toutes entières ; ſi on en ôtoit ce qui appartient aux circonſtances de lieu & de temps, la part qui nous en reſteroit ſeroit trop peu de choſe pour nous en glorifier. C'eſt ſans doute ces conſidérations que le ſage légiſlateur des Chrétiens avoit en vue, en recommandant l'humilité à ſes Diſciples.

Les Inſulaires jouiſſent de peu d'aiſance, mais les Santorines ſauvent les apparences le plus qu'elles peuvent ; leur pauvreté diſparoît ſous le faſte & la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques ; elles ſem-

blent vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels; ou plutôt elles n'en ont pas de plus grand que celui de la parure. Les maîtresses de maison apprêtent elles-mêmes le repas, & font ce qu'on appelle tout le ménage; & dans ces momens, elles mettent bas leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vîte, pour n'être point surprises.

Tout le côté de l'Isle opposé à celui du volcan est assez fertile; & la terre, quoique couverte de pierres ponces, produit pourtant une grande quantité de vignes qui donnent d'excellent vin. On y recueille aussi beaucoup d'orge & de coton; mais peu de froment. La construction des maisons ne coûte pas beaucoup de soins. Ce sont plutôt des abris légers, la plupart sans couverture. En quelques endroits les Insulaires ont creusé les rochers, pour s'y former des logemens, sans doute espérant y être mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

Les Théréens, dit-on, ne pleuroient point ceux d'entr'eux qui mouroient avant sept ans ou après cinquante. L'existence des premiers n'étoit comptée pour rien, les seconds avoient assez vécu. Les Santorins, en se rappellant cet usage de leurs ancêtres, devroient le modifier, & pourroient, à l'imitation des Thraces, prendre le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, & se réjouir à leur trépas. Tout, hélas! leur en fait une loi, en ce moment; les préjugés où ils sont plongés, & les

dangers dont ils ſont inveſtis; ils n'auroient que trop ſujet de s'appliquer ce paſſage du Poëte courtiſan :

Et incedis per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.
HORATIUS, lib. II. Od. I.

La cendre où vous marchez couvre un feu ſouterrain.

L'Iſle de Thera étoit encore dans toute ſa ſplendeur ſous le règne des premiers Empereurs Romains. Car elle leur conſacra pluſieurs beaux monumens, dont il reſte à peine les Inſcriptions. Les Théréens érigèrent une ſtatue à Marc-Aurele, ainſi qu'à Antonin.

Pour donner une idée du ſtyle lapidaire des Anciens, dont les Modernes n'ont point fait une étude aſſez réfléchie, citons deux Inſcriptions courtes, mais touchantes par la ſimplicité du ſujet & de l'expreſſion.

I.

Aurelius Tychaſius
Pour ſon père,
Et Elpizouſa
Pour ſon cher mari Tychaſius,
Conſacrent
Les témoignages de leur tendreſſe.

II.

Carpus
A conſacré par ce monument
Son amour
Pour ſa chère femme
Soeide,
Qui n'avoit point eu d'autre mari.

Cette dernière circonſtance n'étoit pas indifférente aux Anciens. Dans les liens du cœur, ils mettoient au moins autant de délicateſſe & plus de dignité que les Modernes.

L'Iſle de Thera revendiquoit Ariſtippe. Il en étoit du moins originaire, ce Philoſophe des gens du monde, qui, à peine ſorti de l'école de Socrate, s'introduiſit à la Cour de Denys-le-Tyran, y troqua le manteau du Sage contre la pourpre du Courtiſan, & dont la morale commode ſavoit ſe plier aux circonſtances & s'humaniſer à propos. Tel fut Ariſtippe le Cyrenaïque. C'étoit à lui, plutôt qu'à Epicure, qu'il falloit reprocher l'abus de la Philoſophie, dont il ne ſe ſervoit que pour aiguiſer les paſſions qu'elle doit émouſſer. Il ne manqua pas de ſucceſſeurs : mais l'Elève qui lui fit le plus d'honneur, & qui doit lui concilier ceux auxquels ſes mœurs l'ont rendu ſuſpect, c'eſt ſa propre fille. Aretée avoit autant de vertu que de beauté, & ſon ſavoir égaloit l'une & l'autre. Elle rendit ſon fils capable de ſoutenir la gloire de l'école de ſon pére. C'eſt à ce même Ariſtippe que nous ſommes redevables de cette belle idée dont nos Juriſconſultes criminaliſtes devroient faire leur profit :

« Le méchant eſt un mauvais calculateur qu'il eſt » moins à propos de punir que d'éclairer ſur ſes vrais » intérêts. »

Thera réclame encore Callimaque, le Santeuil des Anciens, dont les Hymnes, modèle de délicateſſe & d'élégance, juſtifient preſque le culte conſacré aux perſonnages

ſonnages menſongers de la profane Mythologie. Ce Poëte (dit-on) dédia une lampe à Pallas, & l'offrande plut tellement à la Déeſſe, qu'elle en rendit l'huile inconſumable.

Santorin n'eſt pas en reſte avec Thera pour les événemens merveilleux arrivés dans cette Iſle. Le martyre d'Irène eſt bien capable de l'illuſtrer. Avant d'être condamnée au feu, on fit ſubir à cette ſainte femme une épreuve bien délicate pour ſon ſexe. Si le Dieu de la Pureté ne la ſauva pas du bûcher, il manifeſta bien mieux ſa providence, en faiſant ſortir Irène du lieu de débauche qu'on lui avoit aſſigné pour priſon, auſſi intacte qu'au moment qu'elle y entra. Irène y fut expoſée ſans voile; mais ſon Dieu en mit un ſur les yeux profanes qui oſèrent ſe lever ſur elle.

L'inſpection détaillée de la Figure ci-jointe ſuffira pour en bien ſaiſir le coſtume, qui a quelque choſe de galant & de noble tout à la fois. Malgré les révolutions du temps & la métamorphoſe des lieux, les Grecs modernes ont ſu conſerver dans le fond du caractère & dans les manières extérieures, un certain air de famille qui n'échappe point à l'Obſervateur exercé.

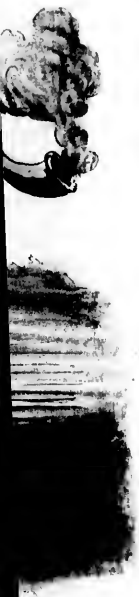
Fin de la Notice hiſtorique ſur Thera.

Desrais del. Mixelle sculp.

Femme de l'Isle de Naxia.

Desrais del. *Mixelle sculp*

Homme de l'Isle de Naxia.



sculp

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE
DE NAXIA.

LES Femmes ont retenu le nom de cette Isle; & l'exemple d'Ariane abandonnée à Naxos par Thésée, & consolée par Bacchus, frappe encore plus ou moins nos Beautés modernes, selon les circonstances où elles se trouvent. Ce trait de la Fable, qui n'est que trop vraisemblable, n'a pas seul rendu célèbre l'Isle de Naxos. Elle dut sa prééminence sur les autres Cyclades, à l'excellence de son vignoble : ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuses fêtes bacchiques; ce qui autorisa aussi les habitans à se vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Bacchatamque jugis Naxum.
Virgilius.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher

au huitième mois de leur groſſeſſe, époque de ſa naiſſance. Il y a long-temps que les Naxiotes reſſemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que, dans l'origine, pluſieurs habitans de la Carie, ſous la conduite d'un Chef nommé Naxos, fils d'Endimion, quittèrent Lamia pour venir prendre poſſeſſion de cette Iſle. Cette petite Colonie grecque devint floriſſante au point de pouvoir ſe défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perſes qui la ravagèrent, ne pouvant la ſoumettre. Elle ſuivit les deſtins de ſa Métropole, quand celle-ci ſe courba ſous le joug des Romains, & fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Veniſe, qui, après trois ſiècles, s'en laiſſa dépouiller par le Sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicſia a perdu la plûpart de ſes monumens antiques, elle a conſervé toute ſa fécondité. Le Temple de Bacchus a diſparu; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le ſol, loin d'être épuiſé, fournit au-delà des beſoins les objets de première néceſſité. Sa poſition, qui la rend inacceſſible à tout vaiſſeau de guerre, devroit inſpirer aux Inſulaires le deſir de ſe rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de ſa gloire, la première puiſſance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos ſous ſon trident; cette Iſle ne pourroit-elle ſe ſouſtraire au tribut pécuniaire auquel elle s'eſt obligée envers le Croiſſant? Mais

pour cela, il ne faudroit pas que dans un espace de soixante milles de circonférence, peuplé de six mille habitans, il y eut plus d'un culte, deux Archevêques, plusieurs Couvens de Filles, des Capucins, & naguère des Jésuites.

Le costume des Naxiotes est peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes se forment une carrure factice garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus sévères, se défendent par un plastron de velours recouvert de broderie & de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur leurs reins une espèce de panier dont le dessin seul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes Dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, se noirciſſent les sourcils & les paupières, & se couvrent le visage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir & brillant qui se trouve dans l'Isle; mais on ne les assujetit pas à la forme constante que nous leur voyons dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées: tantôt c'est un triangle; tantôt une étoile. Un Croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant. Il est douteux qu'Ariane, sous cet accoutrement gothique, eût pu trouver grace aux yeux du vainqueur de l'Inde: & il est

vraiſemblable qu'on eſt redevable de ce coſtume bizarre à la décadence totale du goût qui eut lieu lors du Bas-Empire, lequel donna des loix à Naxos pendant long-temps.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Naxiotes.

Desrais del. *Mixelle sculp*

Femme de l'Isle de Pathmos.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE PATINO,

OU

PATHMOS.

PATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite Isle presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut là que S. Jean son Auteur & le plus jeune des Apôtres de J. C. fut relégué à l'âge de quatre-vingts-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil . . . . . l'Evangéliste composa les XXII Chapitres du Livre canonique connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, & rempli de traits sublimes . . . . . .

Ego sum alpha & omega, qui est, qui erat & qui venturus est... primus & novissimus... & habeo claves mortis... Hæc dicit

Une tradition ſacrée nous a conſervé un mot de Jean l'Evangéliſte encore plus beau que le Livre entier de ſes révélations. A la mort du tyran, ſon perſécuteur, il quitta Pathmos & revint à Ephèſe : pendant les dernières années de ſa vie, il ſe faiſoit tranſporter dans l'aſſemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies, il leur répétoit ſans ceſſe d'une voix caſſée, mais qui venoit du cœur : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous, mes enfans.* Quelques-uns de ſes Diſciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit ſi ſouvent les mêmes paroles. « Mes enfans! (leur répondit le » reſpectable nonagénaire) je ne puis plus vous dire & » je n'ai beſoin de vous dire que ces deux mots : *Aimez-* » *vous!* C'eſt le ſeul commandement. *Aimez-vous ;* il » ſuffit. » — Il acheva de vivre à cent ans; & ſes dernières paroles furent : *Aimez-vous, mes enfans.*

Les Caloyers qui le remplacent dans l'Iſle de Pathmos ont effacé depuis long-temps de leur mémoire l'avis

---

ſanctus & verus... qui aperit & nemo claudit, claudit & nemo aperit.

La fin en eſt :

Si quis appoſuerit ad hæc, apponet Deus ſuper illum..., &c.

Jurieu & Newton auſſi, ont oſé braver cette menace, & ne s'en ſont pas tiré à leur honneur.

charitable de leur Fondateur. Ils ne répètent plus entre eux *aimons-nous!* L'abrutiſſement dans lequel ils végètent leur permettroit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuſcrits de leur bibliothèque, qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'Iſle, moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croiſſant, les habitans peu nombreux, que l'induſtrie ſeule fait vivre, ſont raſſemblés autour de leur Couvent & inveſtis de Pirates avec leſquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les Inſulaires pour exiſter ſont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guerris de la ſuperſtition; le revenu le plus certain de leurs maîtres eſt établi ſur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces Chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils ſoient adroits. Le nombre des Egliſes ſchiſmatiques-grecques, à Pathmos, ſe monte à trois cents; & il ne faut pas s'en étonner; chaque Papas a ſa chapelle, & ſe feroit un ſcrupule d'en deſſervir une autre. La femme chargée de pêtrir le pain deſtiné à leur conſécration s'abſtient de ce travail, ſi la nuit précédente elle a ſacrifié à l'hymen.

Le Patron de l'Iſle ne pouvoit être autre que S. Jean. Le jour de ſa fête eſt ordinairement très-gai & fort bruyant. Toute la mouſqueterie de l'endroit eſt miſe en jeu. La belle jeuneſſe ſe raſſemble; & l'on ſacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les Officiers Turcs, pour avoir le droit de ſe divertir. Le Turban de Mahomet & le bonnet des Papas ſe mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chair; puis

l'on danſe. Le ſaint objet de cette orgie n'eſt pas tout-à-fait oublié; on lui chante des Cantiques dont voici quelques fragmens tranſlatés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un ſimple Pêcheur; il n'avoit pour » bien qu'une barque & des filets.

» Il quitta tout pour ſuivre un maître plus pauvre » encore que lui. Mais le Verbe divin le retira de l'huile » bouillante à Rome pour lui donner le don de chaſſer à » Pathmos l'eſprit malin.

« Beniſſons Jean, & ſi nous ne pouvons, comme lui, » mourir vierge à cent ans; du moins, aimons-nous; » aimons-nous; car il nous a recommandé, en mourant, » de nous aimer tous bien. »

La veille de S. Jean, on obſerve un jeûne bien plus ſévère que parmi nous. On s'abſtient même de la chair de poiſſon, & on ne vit abſolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on ſe dédommage, en faiſant chère entière; on tient table long-temps. Pour un mariage, les feſtins durent deux mois. On ſe donne des repas pendant neuf jours, à l'occaſion d'un mort. C'eſt ſur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes & à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, & pour chanter en vers élégiaques les louanges de la perſonne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un ſavant amateur a retenu en viſitant l'Iſle de Pathmos.

CHANSON FUNEBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle moiſſonne donc » ſur ſon paſſage tout ce qu'il rencontre, la roſe ainſi » que le chardon, le chardon comme la roſe. Sa faulx » ne laiſſe rien à glaner après elle.

» O toi que nous pleurons; tu étois née pour devenir » à ton tour épouſe & mère : & voilà que tu ſors de la » vie, ainſi qu'on t'a vue y entrer, ne laiſſant de traces » de ta brève exiſtence que dans nos cœurs briſés par » le déſeſpoir.

» Du moins que tes mânes légères ſoient témoins » de nos vifs regrets. Nous ne t'oublierons jamais; » de ton côté, penſe aux amies que tu laiſſes ſur » la terre, & rappelles-nous à ceux qui t'ont pré- » cédé dans l'aſyle des morts. Vas porter à nos parens » défunts ce baiſer de paix que nous dépoſons (1) ſur » tes lèvres pures encore; c'eſt la dernière de nos careſſes. » Hélas! ſouviens-t'en. »

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, & qu'on ne voit en uſage dans aucune Ville de luxe, c'eſt l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos & dans pluſieurs Iſles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux

(1) C'eſt un devoir indiſpenſable de baiſer à la bouche la perſonne morte.

pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort conſommoit dans ſa journée, quand il vivoit.

Les maris vont au convoi de leurs femmes, & réciproquement. Les parens & les parentes ſe rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, ſi froide par-tout ailleurs, eſt encore dans toute ſa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais il faut en convenir; la vanité y joue ſouvent le premier rôle. Une bonne amie, une voiſine ſaiſit cette occaſion d'étaler la richeſſe de ſa garde-robe. Car on n'eſt point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en eſt quitte pour accompagner l'élégance du coſtume par des larmes abondantes, mais qui, ſans doute, ne ſont pas toutes ſincères; ce qui forme un contraſte fort étrange. C'eſt dans ces circonſtances, ainſi qu'aux jours de fête, qu'une Dame du bel air à Pathmos ſe couvre le viſage d'une couche épaiſſe de fard; enſorte qu'avec une phyſionomie pour l'ordinaire aſſez agréable, on trouve le ſecret de ſe rendre ridicule & repouſſant.

D'après la relation de ſes prédéceſſeurs, un Voyageur très-moderne, peu accoutumé à un froid accueil, s'attendoit à une réception tout-à-fait ſatisfaiſante de la part des femmes de Pathmos. Mais il faut que leur caractère ſoit bien changé; car elles parurent à la vue du Chevalier François, de l'abord le plus difficile & le plus farouche.

Il eut à peine le temps de faire deſſiner leur coſtume. Leur habillement, ample & long, a plus de nobleſſe que d'élégance; & s'il dérobe aux yeux les formes heu-

reuſes de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure eſt tout-à-fait pittoreſque, ſans laiſſer beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'eſt un long turban qui leur ſert tout à la fois de cravate & de voile par derrière.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Pathmos.

Femme Grecque.

Homme Grecque

Dame de l'Isle de Tinne.

NOTICE

HISTORIQUE

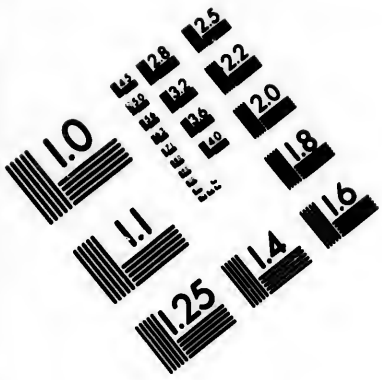
SUR L'ISLE DE TINE,

DANS L'ARCHIPEL.

L'AMI des hommes, qui ne voyage que pour les étudier, n'a pas ſouvent à ſe louer de la tâche qu'il s'impoſe. Parmi les Peuples qu'il paſſe en revue, il en eſt peu au milieu deſquels il aimeroit à ſe fixer, s'il en avoit le choix. *Tine* peut-être mériteroit d'avoir part à ſa prédilection.

Cette Iſle, connue des anciens Grecs ſous le nom de *Tenos*, & qui n'a qu'une étendue de douze lieues, nourrit dans l'aiſance vingt mille habitans tous heureux & dignes de l'être. Les Tiniotes (1) ont un maître qui les gêne peu ; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du moment qu'ils ont ſatisfait au tribut impoſé par le Croiſſant qui les a enlevé naguère au Lion de Saint-Marc. Acquittés de leur dette, on leur abandonne le ſoin de

(1) Ou Teniens.



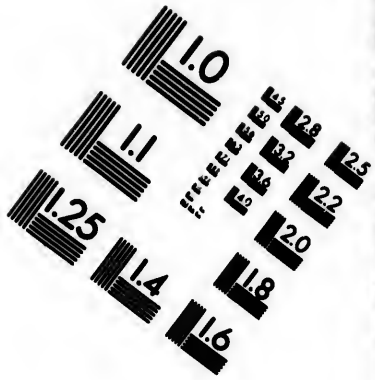
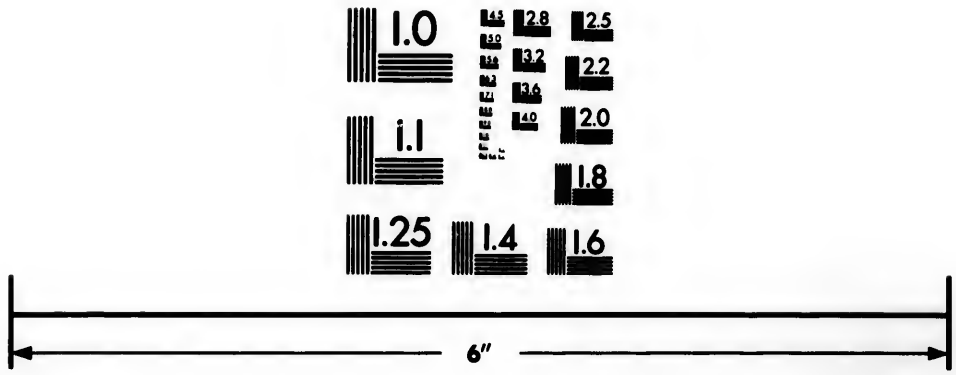


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ſe gouverner eux-mêmes ; & doit-on regretter les ſacrifices pécuniaires qu'il peut en coûter pour exercer un droit auſſi précieux & devenu ſi rare ? Les Tiniotes n'obéiſſent donc qu'à des Magiſtrats élus par eux & parmi eux. Ils ne confèrent cette dignité qu'à ceux dont la prudence devançant les années, s'accorde parfaitement avec le titre de *Vieillards*, qu'on donne aux Juges dans ce pays, depuis un temps immémorial. S'il eſt une autorité que les hommes puiſſent reconnoître ſans rougir, c'eſt ſans doute celle des pères ſur leurs enfans, ou des vieillards ſur leurs inférieurs en âge. Cette ſouveraineté ſi légitime eſt indiquée par la nature. C'eſt la première de toutes ; c'eſt elle qui avoit lieu, lors du ſiècle d'or, jours d'innocence ! qui ne fûtes pas tout-à-fait une chimère, puiſque l'autorité paternelle exiſte encore. C'eſt elle qui, dans les temps primitifs, conſervoit les hommes tels qu'ils étoient nés, c'eſt-à-dire, ſages & bons. C'eſt elle que les différentes peuplades qui végètent ſur la terre devroient du moins prendre pour modèles dans leurs inſtitutions politiques. C'eſt elle qui fait le bonheur des Tiniotes & de tous ceux qui, à leur exemple, ne s'écartent pas trop de cette loi ſuprême à laquelle il eſt ſi doux d'obéir, & pour laquelle notre cœur ſe ſent porté comme par inſtinct.

La forme du Gouvernement, jointe à la richeſſe du ſol & à la beauté du climat, attachent à ſa patrie l'habitant de Tine, de telle ſorte que rien au monde ne ſauroit l'en dédommager. S'il en ſort, c'eſt dans l'eſpoir

d'y rentrer le plutôt poſſible pour y conſumer en paix les fruits de ſon labeur. C'eſt un enfant qui n'eſt bien que ſur le ſein ou ſous les yeux de ſa nourrice. Les femmes partagent avec les hommes ce ſentiment, dont la reconnoiſſance leur fait un devoir & leur bien être un beſoin : celles qui s'expatrient (en trop grand nombre) pour ſervir dans tout le Levant, fidelles à leur caractère, ſe diſtinguent par leur intelligence autant que par leur coſtume, & ne perdent jamais de vue leur terre natale, après laquelle elles ſoupirent ſans ceſſe.

Les femmes Tiniotes qui ne ſortent point de leur Iſle ne paroiſſent exiſter que pour ſe conſacrer entièrement aux devoirs domeſtiques que leur ſexe leur impoſe. Elles en font leurs plus chères occupations. Les plus riches comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage. Les habits des maris & des enfans ſont preſque toujours l'ouvrage de leurs femmes & de leurs mères. Les membres d'une même famille vivent toujours entr'eux, & ne ſe trouvent bien qu'enſemble. Les vieilles femmes le diſputent aux jeunes filles pour la gaieté; enſorte que les jours de travail reſſemblent à des fêtes. Soixante hameaux épars ſur toute la ſurface de l'Iſle, offrent par-tout le même ſpectacle, les mêmes ſcènes patriarchales. L'induſtrie qui y règne également par-tout y répartit l'abondance dans la même proporrion preſqu'en tous lieux. L'intérieur des maiſons reſpire cet air de propriété & d'aiſance qui

plaît tant aux yeux, & qui fait tant de plaiſir à l'homme ſenſible, heureux du bonheur de ſes ſemblables autant que du ſien propre. Preſque tous les Tiniotes s'occupent de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à ſoie, & de l'exportation de cette précieuſe branche de commerce; ce qui fait que l'inégalité de fortunes n'eſt guère plus connue à Tine que celle des conditions. Tant il eſt vrai que les mœurs privées & les vertus domeſtiques ſuffiſent à la félicité d'une Nation. Il eſt ſans doute plus facile à une peuplade de vingt mille individus de ſe conſerver intacte, qu'à une maſſe de pluſieurs millions d'hommes. Mais eſt-ce la faute de la Nature ſi ſes enfans ont la manie de ſe preſſer les uns contre les autres ſur quelques points du globe, & s'ils ſe corrompent par le contact?

Les femmes de l'Iſle de Tine (dit un Voyageur moderne, dans ſon ſtyle toujours élégant) ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, & une phyſionomie piquante qui ſupplée ſouvent à la beauté & y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes ſans les cacher.

Les Dames portent de longues robes bordées de poil. Pardeſſus eſt un corſet ordinairement boutonné à moitié. Immédiatement au-deſſous, on place une ceinture chargée d'ornement, & qui s'agraffe ſur le devant; les agraffes ſont marquées par deux ovales qui ſe touchent. La chauſſure eſt une eſpèce de mule à talon plat. Une étroite

étroite & longue draperie leur ſert de coëffure ; roulée autour de leur tête en forme de turban, les bouts ſont quelquefois noués au haut du front, ou ſervent comme de cravatte. La forme & les ornemens du mobilier ſont du même ſtyle ; c'eſt-à-dire ſimples, mais élégans, nobles & propres extrêmement.

Les hommes obſervent le coſtume des Grecs modernes.

Fin de la Notice hiſtorique ſur l'Iſle de Tine, dans l'Archipel.

Desrais del. Mavelle sculp

femme de l'Isle de Scio.

Tuvelle sculp

Desrais del. *Mixelle sculp.*

Habitant de l'Isle de Scio.

xelle sculp.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR L'ISLE DE SCIO.

L'*Hiſtoire comparée* eſt une étude toujours piquante; mais qui ſouvent afflige & cauſe des regrets. Le temps amène des changemens aux choſes anciennes qui ne ſont pas ſouventesfois à l'avantage & à la gloire des modernes. Les *Sciotes* du rit grec, qui ſe chamaillent ſans ceſſe avec ceux du rit latin, ne reſſemblent guère à ces Inſulaires de la *Libre-Chio*, qui faiſoient ſortir de leur Port cent vaiſſeaux armés contre Darius; & ſur leſquels Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles Perſes, ne put obtenir la Victoire que par trahiſon. Cette Iſle, dont le ſecours fut néceſſaire même aux Romains, & qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a ſubi dans la ſuite une deſtinée bien autre. Priſe par les Vénitiens ſur les Empereurs Grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle ſe laiſſa donner en préſent aux Génois, qui la cédèrent par un contrat de vente à l'une des maiſons nobles de leur République. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des Sultans; & c'eſt ce qui lui arriva en 1566. Enſorte que la Patrie prétendue d'Homère n'eſt plus aujourd'hui que l'*Iſle au maſtic*, & ne

ſert qu'à fournir aux femmes du Serrail une drogue propre à parfumer leur haleine, & à gâter leurs dents.

La diſette abſolue de grains a fait négliger la conquête de cette Iſle par les puiſſances de l'Europe; mais il eſt probable que ſi les Inſulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuſeroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels vouluſſent fortifier leur Patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'induſtrie ſupplée à la fécondité. L'amour du travail change les pierres en pain; & comme dit le proverbe, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. L'Iſle eſt riche & peuplée, parce qu'elle n'eſt pas habitée ſeulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité de familles Génoiſes & Turques. La langue grecque ne s'eſt conſervée que dans les campagnes; on parle Italien à la Ville. On compte deux Evêques, trois Couvens de Filles & huit d'Hommes. Les Religieuſes ne ſont pas cloîtrées, & n'en vivent pas plus mal. Les diſſenſions journalières qui règnent entre les Schiſmatiques & les Catholiques, ſont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le Clergé grec eſt auſſi à ſon aiſe que l'eſt peu le Clergé latin; & les riches ſont en bien plus grand nombre que les pauvres. Il n'en faut pas tant pour détruire à jamais la paix entre les hommes. La Porte nomme un Cadi tous les ſept à huit mois, lequel eſt chargé de lever les impôts, & de juger en dernier reſſort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inſpection ſur des *Vicardi*, eſpèce de Baillis qui ne reſtent en place qu'un an, & qui ſont quelquefois les

Curés même des Villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation & d'une petite taille ſur les terres. Le Gouverneur retire quatre cents bourſes (quarante mille livres ſterling), & n'en paie que trois cents au Cadi. Malheur au Peuple quand ces deux Chefs s'entendent & ſe ſoutiennent. Le Cadi eſt toujours de l'avis du Gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes ſont d'une âpreté pour le gain proportionnée au faſte qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail ſuffit à peine à la dépenſe d'un ſeul jour de fête. Ils connoiſſent ſi bien toutes les rubriques du commerce, qu'ils mettent en défaut l'aſtuce Juive. Auſſi les Hébraïſans ſont-ils rares parmi eux.

Les gens les moins aiſés ont des jardins hors de la Ville, d'autant moins coûteux, d'autant plus pittoreſques, que l'art y laiſſe tout faire à la nature. Les ciſeaux de la ſymmétrie monotone n'en approchent jamais. Les arbres y croiſſent en liberté, ſans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers & des citronniers; le grenadier y eſt dans toute ſa beauté. Les légumes y ont un ſuc qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquiſe. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puiſſent atteſter la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres; mais l'ami de la ſimplicité champêtre eſt plus ſatisfait en parcourant les jardins Sciots, qu'il ne

l'eût été à la vue de ces fameux jardins que Sémiramis, dit-on, entretenoit à grands frais ſur le comble de ſes Palais orgueilleux & des épaiſſes murailles de Babylone. Mais doit-on tout-à-fait ſavoir gré aux Inſulaires de Scio de leur goût pour les beautés de la nature ſans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de ſoins qu'ils leur donnent, n'eſt peut-être que le réſultat de leur eſprit mercantile, qui entièrement livré aux ſpéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domeſtique. A quelque diſtance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, & ſur ſon eſplanade offre aux Voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux Inſulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs Compatriotes. Ils diſent en conſéquence aux étrangers bénévoles que ſur ce rocher Homère prenoit des leçons de la Nature & en donnoit à ſes Contemporains. Hélas! rien de moins vraiſemblable que l'*école d'Homère*, dans tous les ſens dont cette expreſſion eſt ſuſceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la Peinture & la Statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoiſſeurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de diſciples qui ait porté à ſon égard l'illuſion à ce point. Homère n'a confié ſon cachet à perſonne. A Scio on montre auſſi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un ſiècle & demi, il exiſtoit une famille appellée *Homériде*, qui ſe faiſoit deſcendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la reſſemblance

du

du nom, quoiqu'à ſon exemple tous les parens de cette maiſon ſe fiſſent un devoir de cultiver les Muſes : aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du Père de la Poéſie épique ; car ils n'ont rien pu ſauver de l'oubli.

R. Pockocke va nous aider à deſſiner le coſtume & les mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes eſt le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air portent à la campagne des braies, des bas & des ſouliers ; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux genoux ; elles ſont toutes habillées de blanc, ſans excepter leurs chauſſures ; hormis pourtant le corſet qui eſt de damas, ou de quelqu'autre étoffe de couleur, mais ſans manche. Leur coëffure conſiſte en un mouchoir de mouſſeline empeſée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, & qui avance plus du côté droit que du gauche.

Scio (dit un autre Voyageur plus ancien) eſt la ſeule Iſle du Levant où l'on ne s'habille point *à la longue*. Les habitans ont conſervé la mode Franque, depuis qu'ils ſe donnèrent aux Turcs, & ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, ſans être retrouſſés & ayant un peu la forme d'un pain de ſucre. Leurs pourpoints ſont à manches ouvertes & larges, mais ſerrées ſur le poignet. Leurs chauſſes, ouvertes par en - bas, laiſſent voir le caleçon de deſſous. Dans les campagnes on fait encore uſage de ſouliers pointus par le bout, & ayant de grandes oreilles ouvertes.

Les femmes portent une petite camiſole lacée par-

devant, & une autre pardeſſus qui ne tombe qu'à la moitié de la cuiſſe. Les manches, peu longues, ſe retrouſſent au-deſſous du pli du bras, & aſſez haut pour qu'elles puiſſent porter des gants de ſoie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe; étant extrêmement pliſſée tout autour, excepté ſur le devant; ces plis ſont rangés & couſus avec une aiguille, de ſorte que l'un ne paſſe pas l'autre. Elle eſt ſi peu longue, qu'on leur voit aiſément toute la moitié de la jambe; auſſi ont-elles ſoin d'avoir toujours de beaux bas bien tirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon eſprit d'alonger un peu leurs jupes; mais elles n'ont pas renoncé à une mode que Thevenot leur reproche avec quelque raiſon. Ce Voyageur remarque d'abord que les Sciotes ſont généralement parlant auſſi jolies que les Sciots ſont laids: mais il ne ſauroit ſouffrir, aimables comme elles ſont, qu'elles ſe laiſſent hâler la gorge par le peu de ſoin qu'elles en prennent. Elles étalent leur ſein, autant qu'on peut le faire, ſans renoncer entièrement à la pudeur, & cela, depuis le matin juſqu'au ſoir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maiſon. Un paſſage élégant tiré d'un Voyage très-moderne, achevera de deſſiner les femmes de Scio. Elles ſont gaies, vives & piquantes: à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, ſi elles ne ſe défiguroient pas par l'habillement le plus déraiſonnable & en même-temps le plus incommode. On eſt déſolé de voir cet acharnement à perdre tous les avantages que leur a donnés la Nature, tandis que les Grecques de

Smyrne & celles de quelques Iſles de l'Archipel, plus éclairées ſur leurs intérêts, ſavent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio ſont toutes comme ces femmes auxquelles une toilette étudiée ſied moins que leur ſimple négligé. Elles forment un ſpectacle charmant, lorſque aſſiſes en foule ſur les portes de leurs maiſons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle & le deſir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi, comme nos Marchandes du Palais, & qu'elles viennent prendre par la main pour les forcer d'entrer chez elles. On pourroit les ſoupçonner d'abord de pouſſer peut-être un peu trop loin leur affabilité; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne ſont ſi libres & ſi ſages.

A côté de ce portrait aimable des Sciotes, on nous ſaura gré ſans doute de placer celui que nous en a laiſſé le bon Plutarque, & qu'Amiot a rendu plus touchant encore par la ſimplicité de ſes couleurs :

« La coutume étoit des filles de Cio, qu'elles alloient » enſemble ès Temples publiques, là où elles demeu- » roient tout le long du jour, & leurs amoureux qui » les pourſuivoient en mariage, les regardoient jouer & » baller enſemble, & le ſoir elles alloient ès maiſons les » unes des autres par ordre; là où elles ſervoient ès » pères & mères & aux frères les unes des autres, juſ- » qu'à leur laver les pieds. Or advenoit-il que bien ſou- » vent pluſieurs des jeunes hommes aymoient une meſme » fille, mais leur amour étoit ſi bon, ſi honnête & ſi

» modeſte, que ſi-toſt qu'elle eſtoit fiancée à l'un, les » autres ſe déportoient de luy faire l'amour : mais en » ſomme, l'honneſteté de ces femmes ſe peut connoître » en cela qu'en l'eſpace de ſept cents ans, il n'eſt point » de mémoire que jamais il y ait eu femme mariée qui » ait commis adultère, ne fille qui hors mariage ait été » dépucelée. »

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Sciotes.

Femme de la Caricf.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA CARIE,
OU
L'AIDINELLI.

Hîc Lelegas, Caraſque ſagittiferos.....
Finxerat.....

Virgil. Æneid. lib. VIII. v. 725. 26.

LE nom ſeul d'Artemiſe, Reine de Carie, eſt venu juſqu'à nous; le beau monument de ſa piété conjugale n'a pas même laiſſé de veſtiges; & les Voyageurs ſages n'oſent prendre ſur eux d'en marquer la place dans leur itinéraire. La faulx du temps détruit à meſure que la main de l'homme édifie; & le paſſé n'eſt pas davantage en notre pouvoir que l'avenir; cependant nous nous en occupons plus que du préſent. Les Cariens, du temps qu'ils étoient ſoumis au ſceptre inflexible de Minos, ſemblent nous intéreſſer uniquement, & nous permettent à peine de faire attention à leurs ſucceſſeurs, peuplade demi-féroce, qui mord le frein que les Agas lui impoſent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans

de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leleges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, & de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils, pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole & de sa digne compagne? Alors Rhodes & Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, ils naissoient parmi eux des Hérodote & des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à l'étranger curieux qui leur demanderoit où se trouvoit jadis Halicarnasse, Capitale de la Carie, & le séjour de ses Rois. Le Méandre, qui depuis tant de siècles observe encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, & négligés si mal-à-propos par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie & de la Lydie, & baigne la plupart des Villes aussi célèbres dans l'Histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'Ephèse, Antioche, & Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres; elle offre encore un séjour enchanteur, parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un Temple de Diane, les Arméniens ont dressé un Autel, & les Juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton, & il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe, l'Asie & l'Egypte.

C'eſt auſſi la réſidence du Pacha. Ce pays qu'arroſe le Méandre donne d'excellens pâturages. Non loin de là, R. Procope a découvert les reſtes de la Ville d'*Alabande*, appellée ainſi du nom de ſon Fondateur qu'elle déifia; car les anciens portoient la reconnoiſſance juſqu'à la ſuperſtition. Cette cité, devenue Province Romaine, conſacra auſſi un Temple à ſa Métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités ſe trouvent aux environs de *Milleſs*, jadis *Mylaſe*; mais pour les obſerver, il faut s'expoſer à la piquure homicide des ſcorpions, & à tous les événemens funeſtes qui mettent continuellement le Voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups, des ours, des ſangliers, du tigre & du jackal. A Melaſſa, on voyoit encore naguère preſqu'en ſon entier un monument recommandable par ſon architecture; c'étoit un Temple dédié à Auguſte, que l'on qualifioit dans l'inſcription de *fils de Dieu*. Il faut convenir que nous ſommes plus ſobres dans les titres d'honneur que nous accordons aux Princes; mais ſi notre étiquette eſt moins exagérée, elle n'en eſt devenue auſſi que plus meſquine. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire & de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicée ſubſiſtent encore quelques colonnes qui appartenoient à un Temple où les Cariens s'aſſembloient pour régler les affaires de leur Gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion & la politique ſe donnoient la main; & l'une ne faiſoit rien ſans l'aſſiſtance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes ſacrés qui n'avoient de

valeur qu'autant qu'ils étoient paſſés pardevant les Dieux & revêtus de leurs ſceaux. On ne donnoit point légérement ſa voix, dans un lieu (1) ſaint où tout devoit prendre un caractère grave & ſolemnel. Auſſi l'homme d'Etat qui, dans ces aſſemblées nationales, avoit fait des ſacrifices à la liberté, partageoit, ſouvent dès ſon vivant, l'encens qu'on offroit à la Divinité du Temple dans lequel ſe tenoit le conſeil, & où il avoit déployé ſon éloquence & ſon ame patriotique. Le Dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon Citoyen.

Les habitans d'Eskihiſſar, jadis Stratonicée, preſque tous Mahométans, ont de l'honnêteté pour les Voyageurs, & s'empreſſent de leur prodiguer les bons offices; mais ce n'eſt qu'à force de préſens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga & du Lieutenant du Gouverneur.

Non loin de là, au Village de *Lakena* (ci-devant peut-être *Lagenæ*), un Turc bienfaiſant autant que riche, a bâti un Hoſpice où le premier venu trouve ſon couvert mis ſur une table abondamment ſervie. Quelquefois les différentes ſectes religieuſes nous iſolent au lieu de nous rapprocher, & nous rendent étrangers les uns aux autres; heureuſement que le cœur de l'homme répare les injuſtes préventions de ſon eſprit ſuperſtitieux; & voilà un bon Muſulman qui devient le père nourri-

(1) A Genève, on tient des Aſſemblées dans le Temple de S. Pierre.

cier de ceux-là qu'il eût fait empaler peut-être sous le plus léger prétexte.

Dans cet endroit existent encore quelques traces d'un Temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales; les villageois complaisans s'empressent de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne Ville, *Alinde*, aujourd'hui *Arabihissar*, connue dans l'Histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce Prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada, Reine de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoient laissé les Perses, plus forts qu'elle. Cette Princesse, habile politique, s'empressa d'aller en faire hommage au Vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeller son fils. Alexandre non-seulement lui remit la seule Ville qui lui restoit, mais encore lui rendit tous ses Etats.

Le Village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne Ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du Temple de Pluton. Le bois sacré du Dieu des morts a fait place au petit Village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, & qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie; il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est-là que le docte Strabon prit des leçons

de Menecrates (1), qui lui-même en avoit reçu d'Ariſtarque. C'étoit un parent de ce Menecrate qui enſeignoit le matin la rhétorique & à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverſe eût été peut-être mieux motivée. Appollonius, Philoſophe ſtoïcien, natif auſſi de Niſſa, y étoit maître d'éloquence & exigeoit des honoraires; mais il congédioit de ſon école ceux de ſes élèves qui lui paroiſſoient nés pour une autre vocation.

La Ville moderne de Naſſali ou Naſli n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'eſt un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens & de Grecs. Le marché ſe tient loin des habitations. Les Orientaux jaloux n'expoſent point leurs familles au milieu d'une troupe de Négocians ſuſpects Ceux qui font le trafic ſéjournent dans les Caravanſerais, eſpèce d'Hoſpices qui rappellent l'hoſpitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appellée *Janichere* ſont les débris d'Antioche ſur le Méandre, Ville de Carie qui n'a conſervé de ſon premier état que la faculté de produire dans ſon

(1) Il ne faut pas confondre Menecrate le Carien avec Menecrate le Syracuſain. Celui-ci étoit un Médecin habile & déſintéreſſé, qui guériſſoit les malades pour le ſeul plaiſir de les ſoulager, n'exigeant d'eux que la complaiſance de le ſaluer du nom de Jupiter, dont il ſe diſoit l'égal. Ses Succeſſeurs ſe rendent trop de juſtice pour ſe permettre ſa manie.

territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traverſé *Carajeſu*, gros bourg où habitent quelques Chrétiens, on arrive au Village de Geyra, jadis Aphrodiſée, Ville conſidérable, dont le principal édifice étoit un Temple de Bacchus & de Vénus (1) Aphrodite, qui ſert aujourd'hui d'Egliſe. L'Hiſtoire comparée offre à chaque page de ſemblables métamorphoſes. Les Turcs qui demeurent dans ce Village font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent ſans beaucoup de ſcrupule, ſur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de là eſt un autre Village qu'on nomme *Chiflic*. *Carura*, petit bourg, ſert de confins à la Carie & à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été ſujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant preſque tous ſoldats volontaires, preſque tous portent ſur eux un équipage militaire, un ſabre, & un piſtolet dans leur ceinture,

(1) *Vénus aphrodite*, c'eſt-à-dire, née de l'écume de la mer : ce trait trop peu gazé de la Mythologie n'eſt pas galant. Les anciens quelquefois peignoient les Grâces ſans leur ceinture. Les fêtes aphrodiſiennes qui avoient lieu en Grèce & dans la Carie, étoient encore plus étranges. Les Prêtreſſes qui repréſentoient Vénus recevoient pour elle le culte & l'offrande du premier amateur bénévole qui ſe préſentoit une pièce d'argent à la main ; lequel s'en retournoit, après avoir reçu en échange un phallus & du ſel. Pour plus grand éclairciſſement, voyez la fin du tome VII in-4°. de nos antiquités d'Herculanum expliquées.

une gibecière & un fusil, & sur-tout une pipe : le reste de l'habillement appartient au costume des Orientaux. Ils ont un turban noir dont la forme & la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples & qui leur tombent jusques sur les pieds ; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait ; l'autre, semblable à un doliman, s'agrafe sur le devant ; elles passent pardessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe ; elles se coëffent d'un turban élevé en forme de pain de sucre tronqué, & orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge ; & leurs cheveux, tels que la nature les entretient, retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché a de la noblesse & même de la grace.

Fin de la Notice historique sur la Carie.

Femme de l'Isle de Lemnos.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LEMNOS.

. . . . . Jam ſummis *Vulcania* ſurgit,
Lemnos aquis.
Valerius Flaccus. Argonaut. Lib. II. v. 78.

Lemnos ou Vulcanie, au ſein des eaux, s'élève.

LA Mythologie des Anciens avoit plus de corps qu'on ne ſeroit tenté de lui en accorder au premier coup-d'œil. Examinée avec quelqu'attention, elle ſuppoſe dans ſes Auteurs une connoiſſance aſſez avancée de la Nature & de ſes principaux phénomènes : & pour n'en citer qu'un exemple, n'étoit-il pas convenable de placer dans l'Iſle de Lemnos, qui n'eſt qu'un produit volcanique, l'attelier de Vulcain (1) & de ſes Cyclopes, les plus anciens Forgerons connus? En effet, la découverte de l'Art métallurgique a dû ſe faire ſans doute dans le voiſinage de quelque volcan. L'Inventeur d'une

(1) Pour ſentir toute la juſteſſe des Fables Mythologiques, il ſuffit de rapprocher ces deux mots, *Vulcain* & *volcan*, qui ſans doute dans l'origine durent ne faire qu'un, & ſignifier la même choſe.

Science auſſi merveilleuſe, & qui dut changer auſſi-tôt la face des choſes, méritoit & obtint de la reconnoiſſance des hommes les honneurs proportionnés à ce bienfait. On fit un Dieu de celui qui avoit trouvé le ſecret de maîtriſer l'action du feu & d'amollir les métaux à ſa flamme graduée. Mais hélas! le genre-humain perdit de ſon innocence en raiſon des lumières qu'il acquéroit. Des gens adonnés au rude métier de la Forge contractèrent bien vîte des mœurs dures & violentes. Auſſi les habitans de Lemnos paſſoient-ils pour une Nation féroce & capable de tous les forfaits. Les femmes qui ne ſacrifioient ni à Vénus ni aux Grâces, prirent tellement les habitudes groſſières de leurs maris, qu'elles finirent par devenir pour eux des objets repouſſans : de-là les excès auxquels ſe porta le ſexe le plus foible, mais jaloux & vindicatif, contre celui qui l'accabloit de mépris.

Bacchus avoit un Temple à Lemnos; le vin en effet eſt la plus grande des jouiſſances pour des Forgerons toujours altérés.

Le terroir eſt encore très-propre à la vigne; il abonde en bled. On y trouve d'excellens pâturages, & on y fait commerce de beurre & de fromages de chèvres. Avec la ſoie & du coton, on y fabrique une eſpèce d'étoffe mêlée de lin & appellée *meles*, dont on fait des chemiſes & une eſpèce de gaze claire & tranſparente. Cette gaze que les femmes appellent branjuke, leur ſert pour les vêtemens de deſſous.

Leur coſtume n'eſt pas maniéré; ſur leurs bas elles portent des eſpèces de chauſſes qui tombent au-deſſus

de la cheville du pied & au-deſſous de leurs jupes aſſez écourtées. Pardeſſus, on paſſe un corſet dans lequel la taille n'eſt rien moins que gênée, & dont les amples manches couvrent le bras juſqu'au poignet. Leur coëffure eſt un très-grand mouchoir garni de frange, lequel enveloppant leur tête & aſſujetti ſous leur menton, retombe juſqu'à la naiſſance des hanches. Le ſein eſt couvert aſſez modeſtement d'un autre mouchoir.

Fin de la Notice hiſtorique ſur Lemnos.

Courtiere Juive.

Marchand Juif à Constantinople.

hle.

Marchand Juif à Constantinople.

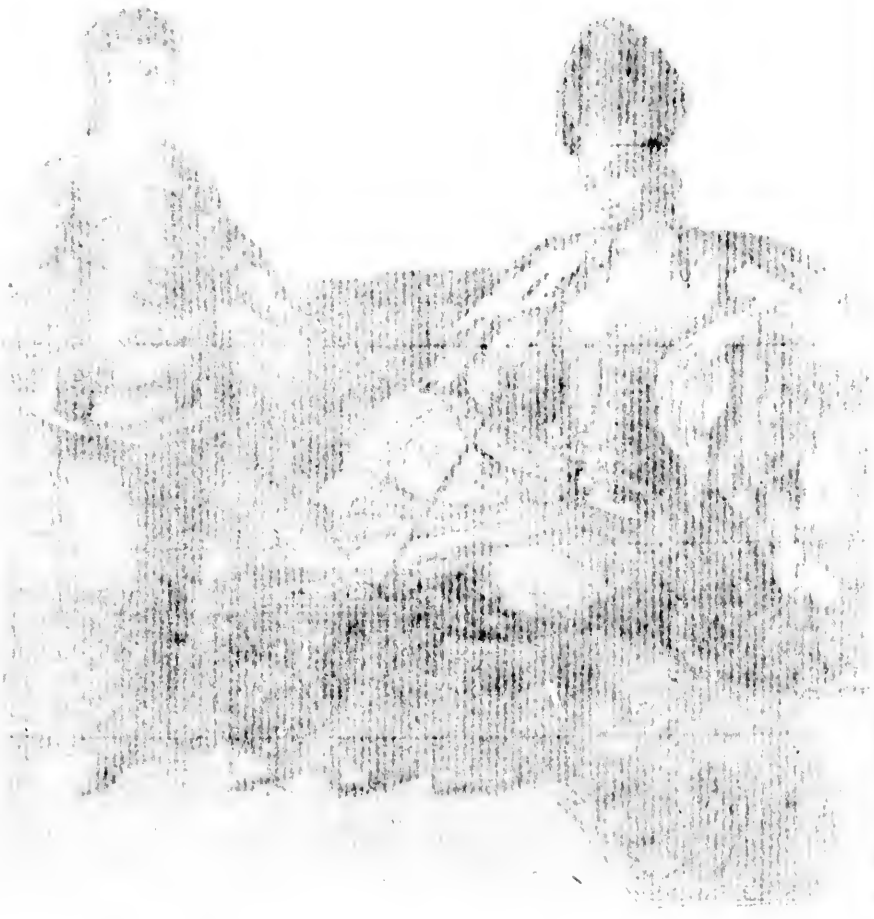
Tchinguise ou Danseuse Turque.

Tchinguii ou Danseur Turc.

Femme Turc allant par les rues .

Turc amoureux .

femme Turque fumant sur le Sopha.



Femme Turque fumant sur le Sofa

Turc en habit d'hiver.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES TURCS.

L'Empire Ottoman eſt l'un des plus vaſtes Etats du Monde connu; pourquoi faut-il ajouter, & l'un des plus deſpotiques. Comment ſe fait-il que plus les aſſociations d'Hommes ſont nombreuſes, moins elles ſe trouvent libres? L'inverſe, ce ſemble, devroit avoir lieu. La ſuperſtition, il eſt vrai, eſt le principal nœud qui lie tant bien que mal, toutes les parties du coloſſe politique ſoumis au Croiſſant. Le Coran a tout fait dans le principe, & maintient tout encore. Mais le fanatiſme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'inſtrument de la ſervitude, n'auroit-il pas pu devenir tout auſſi bien l'inſtrument de la Liberté? Et ſi le Légiſlateur des Arabes en avoit le choix, il eſt digne de toute l'exécration attachée à ſon nom, pour n'avoir pas ſaiſi l'occaſion que lui offroit ſon génie, de rendre aux Hommes leur dignité première.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous preſcrit la nature de cet Ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux iſolés, choiſis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment en effet, décrire avec méthode un édifice immenſe qui n'a point

de plan, & qui se soutient à peine sur ses bases vicieuses ?

On remarquera en premier lieu, que les Turcs paroissent avoir perdu de vue l'étymologie du nom qu'ils portent, *Turcæ*; lequel signifie, au sentiment des anciens Lexicographes, *Agriculteurs par excellence*. En général, les terres de la domination des Ottomans sont naturellement fertiles. Mais le sol est mal cultivé là où le droit de propriété reçoit des atteintes journalières.

Les Langues peignent les Nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit en effet, devoir être exclu d'un idiome parlé par un Peuple qui regarde les Femmes si au-dessous des Hommes.

Et en effet, les Femmes dans ce pays, sont élevées en conséquence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir; & si la société civile consiste en un échange continuel d'égards & de bons procédés entre les deux Sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie sans se voir, on jouit sans s'aimer; les sens sont épuisés déjà, & l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs sont plus heureux, en ce que l'observation de l'Etiquette Orientale, contrariée par la nécessité, les laisse davantage à la Nature. Guidé par les yeux, le véritable amour du moins peut faire un choix; & les frais qu'entraîne l'entretien d'un Harem interdisant ce luxe aux individus d'entre le Peuple, les Femmes de cette classe ne partagent pas avec plusieurs rivales, la tendresse de leurs maris, &

jouiſſent de toutes les douceurs d'un ménage paiſible. D'où l'on pourroit conclure que preſque par-tout, en lui ſuppoſant un peu moins de miſère, un peu plus d'éducation, le ſort du Peuple eſt encore de beaucoup préférable aux deſtins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, & pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie, pluſieurs ſortes de Mariages : ceux que l'on fait à vie, ſauf le droit de répudiation ; & ceux qui n'ont lieu que pour un temps, limité par l'acte civil qu'on en dreſſe. D'où l'on voit que les Hommes, égoïſtes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux ſeuls, & ſe ſont ménagés une porte ouverte, pour quitter la partie auſſi-tôt que l'ennui s'empareroit d'eux. La deſtinée des Femmes y eſt donc abſolument paſſive & précaire : & telles ſont les mœurs que néceſſite le deſpotiſme. De rang en rang, & d'un ſexe à l'autre, on ſe dédommage de la tyrannie qu'on ſouffre d'un côté, en faiſant ſoi-même le tyran d'un autre côté ; c'eſt un cercle vicieux dont le climat provoque encore les révolutions auſſi funeſtes qu'aviliſſantes pour l'eſpèce humaine.

La Guerre vient mettre le comble à ces déſordres, & leur ſert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt ſpécule ſur la débauche ; & la jeuneſſe Circaſſienne ne ceſſe d'être priſonnière des Tartares, que pour ſe voir eſclave chez les Tures. Et comment les droits d'homme à homme, ſeroient-ils reſpectés dans une contrée où le père vend ceux que la Nature

lui a donné pour ſes enfans, dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les Femmes eſclaves & même les autres, reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur deſtine. La muſique, & ſur-tout la danſe, ſont les deux talens qu'elles poſſèdent par excellence. Les Maîtres, à l'uſage deſquels elles ſont conſacrées, ont encore plus beſoin de dèſirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blaſé. Le ſel du plaiſir devient bientôt fade pour qui a le ſentiment émouſſé. Deux amans délicats ſont heureux long-temps avant, long-temps après le moment du bonheur. Un Muſulman dans ſon Harem, n'a peut-être jamais connu l'amour & ſes reſſources. Semblables au Géant Antée, il faut qu'il touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres ſens concourent à lui faire retrouver celui du plaiſir. Les tableaux laſcifs qui font fuir la chaſte volupté, peuvent ſeuls allumer le flambeau du déſir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achéve de dégrader le ſexe en Turquie ; c'eſt l'exiſtence habituelle qu'il mène dans les Harems. Les Femmes réduites à leur ſociété ſeule, ſe corrompent vîte. C'eſt une loi de la Nature ; les deux Sexes ne valent que par leur mélange. Ils ne ſont diſtincts l'un de l'autre que pour ſe rapprocher : malheur à eux, s'ils s'obſtinent à demeurer étrangers l'un à l'autre ; l'ambition, la rivalité, la jalouſie, l'ennui, l'inaction phyſique & toutes ſes ſuites, ſont autant de germes impurs,

qui portent la corruption dans l'enceinte étroite où végète un groupe de jeunes beautés nées sous un climat ardent ; victimes réduites à se consumer lentement au feu des passions qui leur ont été données pour les vivifier.

Le despotisme a lieu de s'applaudir : il a su plier à son joug le plus tyrannique de tous les sentimens du cœur. L'Amour qui se vante de n'avoir point de maître, n'est qu'un vil esclave, en Turquie, sur l'un des points de la terre où il devroit avoir le plus d'ascendant & les plus douces influences.

La Liberté ne voit pas non plus sans soupirer, la position de Constantinople. C'est là, de préférence, qu'elle eût désiré pouvoir déployer son étendard, qui serviroit comme de ralliment à l'Asie & à l'Europe. L'aspect de la Capitale de l'Empire du Croissant, donne une idée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette Ville a quelque chose d'imposant & de noble. Mais quand on vient à parcourir l'intérieur, le retrécissement des rues qui obstruent la lumière du Ciel, indique déjà la demeure de la servitude. La famine, la peste & les incendies ravagent assez souvent Constantinople, mais sans beaucoup décourager les Habitans ; les coups d'autorité arbitraire leur ont appris qu'il est des fléaux plus à redouter & plus difficiles encore à réparer que le feu, les épidémies & la disette.

Une Nation esclave & trop foible pour secouer sa chaîne, doit chercher à s'étourdir sur ses peines, & à se dédom-

mager des maux réels, par des plaiſirs imaginaires. L'Opium procure aux Turcs cette reſſource dernière. La douce ivreſſe qu'il leur cauſe pour le moment, les aveugle ſur les ſuites déplorables de ce poiſon lent, qui leur rendroit un plus grand ſervice, s'il pouvoit abréger leurs jours. Les Moines Muſulmans ont fait à ce ſujet, une ſage réforme, en donnant au vin la préférence ſur l'opium.

S'il eſt vrai qu'on ne puiſſe ſe préſerver d'un excès que par un autre excès, le Voyageur déſireroit que les Santons & les Derviches fuſſent toujours ivres. Du moins alors, ils n'auroient pas la force d'exiger des paſſans ſur une route écartée, des contributions arbitraires, ſous le titre d'aumone, & au nom du Prophête.

Ces inſectes de la ſuperſtition, qui pullulent dans la pouſſière de l'ignorance, diſparoîtroient ſans doute, aux premiers rayons de l'inſtruction publique, dirigée par le Gouvernement. Mais l'aurore de la raiſon préſageroit le déclin & l'extinction du pouvoir abſolu; & ce n'eſt pas pendant la léthargie de la ſervitude, qu'on peut eſpérer une telle révolution.

Il ne faut pas croire pourtant, que la Loi ſerve de texte à la tyrannie. Elle la condamne formellement; & les fauteurs du deſpotiſme, dans certaines occaſions d'éclat, affectent de lui rendre hommage. C'eſt un ſacrifice qu'ils font à l'opinion publique. Mais le Peuple paye cher ce ſacrifice. D'ailleurs, le Coran, par exemple, eſt tout à la fois le Code Religieux, Politique & Civil des Turcs. Quelle vaſte carrière il donne aux

Commentaires des Muphti & des Docteurs qui l'expliquent sous les yeux du Prince. Peut-on s'étonner trop que des Nations entières regardent comme descendues du Ciel, de pareilles rapsodies, telles que celles du Coran ? Que contient en effet, le 114 Chapitre que Mahomet fit écrire pour les Arabes ? Ce Livre qui sert de Code universel à une multitude d'Hommes, n'a ni plan, ni liaison, ni but déterminé. Malgré l'élégance de la traduction (1) moderne, le Coran est très-fatiguant à lire. On n'y trouve pas l'intérêt & la variété de la Bible qu'il copie en tant d'endroits. On y rencontre de temps à autre, quelques grands traits. L'original Arabe peut avoir le mérite du style & de l'expression. Le Coran peut bien être un Livre classique pour les Orientaux. Mais un être raisonnable, qui s'attache plus aux choses qu'aux mots, peut-il avouer sans rougir, un ramas de préceptes incohérens, lieux-communs de morale. L'Histoire de l'Auteur reconcilie un peu avec lui & son Livre. Il ne se montra pas un seul instant au-dessous du rôle qu'il entreprit de jouer. Le cours de sa vie est pleine d'actions vigoureuses, de résolutions, de génie, & la fin y répondit parfaitement. Il vécut & mourut en Héros.

L'un des plus beaux Chapitres du Coran est le 31e. Il semble que l'Auteur ait voulu justifier son titre, & lutter avec le sage Lockman, dont il porte le nom. Mais qu'il lui

(1) Elle est de M. Savary.

lui eſt inférieur ! Cependant Lokman, avec ſes belles paraboles (1), ne fit pas même Secte ; & Mahomet fonda un Culte & un Empire. Quel dommage qu'il n'ait pas réparé ſur la fin de ſa miſſion guerrière, les fourberies & les actes de violence qui en ſoutinrent l'éclat ! une fois maître des eſprits, quel dommage qu'il n'ait pas fait taire en lui l'ambition, pour écouter l'humanité & l'amour de l'ordre ! Quel dommage, qu'il n'ait uſé de ſon aſcendant vainqueur, que pour ſubſtituer le fanatiſme & l'eſclavage à l'idolâtrie ! Il eût pu ramener l'Aſie & l'Afrique à la ſimplicité des Mœurs paſtorales. Il ſe diſoit le repréſentant d'Abraham dans le Temple de la Mecque : que ne faiſoit-il revivre le ſiècle Patriarchal ! Mais l'eſprit de Mahomet n'étoit qu'entreprenant & guerrier. Plus pacifique, il n'eût rien fait. Tout ſon talent étoit dans la force. Que conclure de cette digreſſion ? Le bonheur des Hommes ne dépend pas

(1) On entend parler ici des Apologues ou Contes Indiens de Lokman, que les Grecs s'approprièrent, ſous le titre de *Fables d'Eſope*. Un Molla ou Homme de Loi, traduiſit Lokman, du Perſan en Turc, ſous le règne du Sultan Seuleiman, Prince contemporain de François premier. Il aimoit les Lettres, & il dédommagea le Traducteur du mauvais accueil qu'il avoit reçu à ce ſujet, de la part du Grand-Viſir, ennemi de la vérité. Ce Livre, dit M. Cardonne, depuis environ l'an 1540, eſt regardé par les Sçavans de l'Empire Ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la Langue Turque puiſſe être ſuſceptible.

V. la Vie de Lokman, par M. Prévot d'Exmes.

du génie d'un ſeul d'entr'eux. L'inſtruction publique doit être le moyen lent, mais ſûr, de faire révolution, c'eſt-à dire, de les ramener à la Loi primitive. Périſſent donc tous ces grands Hommes, fléau des autres Hommes qui les admirent. Béni ſoit le ſage ſenſible & pacifique, qui ne profite de la connoiſſance qu'il a du cœur humain & des loix de la Nature, que pour éclairer ſes frères par ſes écrits, & les guider par ſes exemples. Un tel ſage ne marche point à pas de Géant, dans le chemin du crime & de la Renommée; il ne brille pas comme un météore ſanglant. C'eſt un génie bienfaiſant, qui attend tout du temps & de l'éducation. Nous nous ſommes un peu appeſantis ſur le Coran, parce que c'eſt, à bien dire, le ſeul Livre des Turcs. Toutes leurs études ſe bornent là. Quand ils ont lu ce Livre, & qu'ils peuvent en réciter à propos quelques verſets, ils ſe croient aſſez ſçavans, & mépriſent toute autre ſcience. La Bibliothèque, fondée n'aguères à Conſtantinople, reſte par conſéquent déſerte, & l'Imprimerie, oiſive. En effet, ces deux Etabliſſemens ſeront parfaitement inutiles chez cette Nation, tant qu'elle s'obſtinera à ne lire que dans un ſeul Livre. Une copie de ce Livre ſuffit à toute une famille. D'ailleurs, l'Imprimerie qui ſubſiſte encore, eſt dans le Palais du Souverain, & entretenue à ſes frais; & cette circonſtance raſſure le Gouvernement ſur les ſuites bonnes ou mauvaiſes, de la liberté de la preſſe.

Les Ecoles publiques, qui ſervent d'acceſſoires aux Moſquées, que chaque Sultan ſe fait un devoir de

bâtir, pourroient répandre l'instruction, si on y apprenoit autre chose que les prières d'usage.

Les bons Musulmans devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniment de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins, des Fontaines publiques, consacrées par une légende tirée du Coran. Le Voyageur sensible, s'y désaltère à regret; l'eau qu'il boit a peut-être coûté du sang.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers, qui ne prouvent rien. Il se trouve ailleurs aussi de vieux fols des deux sexes, qui prodiguent à des chiens & à des chats, les soins les plus assidus, les vivres les plus abondans, refusés à l'indigent infirme, doublement malheureux à la vue de cette odieuse prédilection. Dans les hautes classes de la société, le singe qui amuse, la perruche babillarde, l'épagneul capricieux, l'angola au long poil sont choyés par une Maîtresse de maison, & s'emparent tellement de toute sa sensibilité, qu'il ne lui en reste plus pour l'humanité souffrante. Les Turcs sont à-peu-près de même. Le Ramazan ou leur Carême, les excite cependant à être charitables; mais ce temps de jeûne & d'expiation, quand il est expié, semble leur donner le droit de ne se rien refuser, & d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence & de dévotion motive chez eux & justifie un excès d'ivresse & d'intempérance en tout genre.

Pour terminer cette esquisse rapide, & sans doute trop incomplette, nous rapporterons quelques Proverbes Turcs, bien propres à caractériser cette Nation.

Avec la patience, le verjus devient confiture. Un despote a beau jeu sur un Peuple qui pense ainsi. Si l'on demandoit comment il peut se faire qu'un seul homme soit le maître absolu de plusieurs millions de ses semblables; si la tyrannie étoit une énigme; ce Proverbe en donneroit le mot : en effet, le despotisme d'un Prince a pour base & pour mesure, la patience de ses Sujets.

Mais voici le revers de la Médaille dans cet autre Proverbe.

Les tyrans ne font pas longue vie.

Il n'y a point de feu en enfer.

Dit-on encore populairement en Turquie :

Chacun porte son feu avec soi dès ce monde.

Un Proverbe Turc, qui mériteroit d'être retenu & mis en pratique chez toutes les Nations, est celui-ci :

Donne plutôt la tête que ton secret.

Copions le Costume Turc, d'après plusieurs dessins pris sur les lieux :

Les Femmes en Turquie sont vêtues presque comme les Hommes, à la réserve de la tête, sur laquelle elles portent diverses coeffures, suivant la diversité des pays soumis au Croissant. Mais les Hommes ont par-tout le Turban; ou bien le *Callac*, bonnet fourré de peau, rebordé tout-au-tour, & fendu par devant.

Le juste-au-corps des Femmes est le même que celui

des Hommes, ainſi que la veſte de deſſous, fendue de haut en bas, comme une ſoutane; ainſi qu'une chemiſe par-deſſus le caleçon qui deſcend juſque ſur les talons. Les deux Sexes portent auſſi la même eſpèce de chauſſure; enſorte qu'il n'y a que la tête qui les diſtingue, ſans parler des colliers & de bracelets.

Il n'y a preſque point de différence non plus, entre l'habit des riches & celui des gens du commun. Les premiers ne ſe diſtinguent que par leurs bagues & autres bijoux.

Le même habit peut aller à toutes tailles : auſſi ne prend-on pas ordinairement la meſure. Si le haut-de-chauſſe eſt trop long & qu'il aille juſqu'à terre, on le relève par en bas, en redoublant l'extrêmité d'autant qu'il eſt néceſſaire. S'il eſt trop large, on le reſſerre avec une aiguillette qui paſſe dans la ceinture de ce haut-de-chauſſes, & on le fait ainſi refroncer tout au tour & autant que l'on veut, comme on feroit une bourſe. S'il eſt trop étroit, on y pratique des fentes par derrière & aux côtés qui, à meſure qu'elles s'ouvrent, forment la figue d'une *S*. Il en va de même du juſte-au-corps. Il n'y a que la robe ou ſoutane qui doit être plus ou moins courte, ſelon la grandeur ou la petiteſſe du corps. Si bien que le métier de Tailleur, en Turquie, pourroit s'apprendre dans l'eſpace de deux mois.

Les Turcs ne portent ſous leur grande ſoutane, que de la toile, c'eſt-à-dire, une camiſole, un caleçon, & la chemiſe, qui ſouvent ſert de veſte & de chemiſe

tout enſemble, tant aux Hommes qu'aux Femmes, puiſqu'ils la paſſent par-deſſus les caleçons. Les Femmes élégantes, & qui donnent le ton, brodent ſur cette chemiſe, quantité de jolis deſſins ou des fleurs d'or & de ſoie.

Les Femmes vont nuds pieds dans les maiſons; ce qui ne leur eſt pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que ſur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Quand elles ſortent de leurs appartemens, elles chauſſent des ſocques de bois, plus hautes que celles de nos Religieux Franciſcains, fideles à leur Règle. Ce n'eſt que quand elles vont dehors, en viſites ou pour affaires, qu'elles ſe revêtent de bas ou chauſſes, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, & mettent à leurs pieds, des ſandales jaunes, montées ſur deux traverſes de bois, élevées de 5 à 6 pouces. Les pantoufles des Hommes ſont de maroquin jaune.

Le Coſtume, en Turquie, n'eſt point ſujet aux caprices des modes; ſi l'on s'y permet quelques variations, elles ſont ſi peu conſidérables, qu'à peine s'en apperçoit-on. Point de plumes, point de rubans. Aucun de ces petits acceſſoires, de ces agrémens légers qu'imagine le goût, & que le luxe paye ſi cher.

Ils ne font point uſage de gants. Ils ſe ſervent néanmoins quelquefois dans les Caravannes, durant les froids, de mitaines de peau d'agneau, fort groſſièrement travaillées, ou bien de laine tiſſue à l'aiguille.

Les Femmes ne font point paroître leurs habits dans les rues, d'autant qu'elles ſe paſſent par-deſſus, une

grande juppe de toile blanche, comme une ſoutane, qui les couvre de la tête aux pieds. Les Femmes Juives & Chrétiennes, ont un grand voile qui leur deſcend un peu plus bas que les genoux; enſorte que leurs beaux habits de couleur & de brocard, ſe laiſſent voir par le bas; ce qui ne cauſe pas peu de jalouſie & de dépit aux Muſulmanes entièrement couvertes.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens & aux Juifs, de porter le Turban blanc; & ceux-ci n'oſeroient le faire, ſans expoſer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte, livrée caractériſtique qui diſtingue les Muſulmans des autres Nations.

Le *Chal* eſt une étoffe de laine fine, fabriquée en Perſe & aux Indes. Les Turcs s'en ſervent pour s'envelopper la tête, lorſqu'ils ſortent, ſoit pour ſe préſerver du froid (1), ou pour n'être point reconnus; ils ont auſſi des manteaux qui les en garantiſſent. Leurs habits de deſſous ſont toujours croiſés & fixés par une ceinture qui retient tout ce qu'ils placent ſous ces revers, entre la doublure deſquels il y a des poches ménagées pour les montres, l'argent & autres effets qu'ils ſoignent plus particulièrement.

Les Turcs ne connoiſſent point les habits de deuil.

Les Femmes *comme il faut*, ſe ſervent à leur toilette de deux drogues dont elles font grand cas, & connues ſous les noms de *ſurmé* & *ſulimé*.

(1) Voyez la Figure.

Le Surmé, connu dans toute l'Asie, est une poudre noire impalpable, & tellement volatile, qu'elle s'attache, en forme de *velouté*, sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarniroit de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrêmité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser en dedans des cils, deux raies noires; ce qui, aux regards des Turcs, embellit deux beaux yeux.

Qui le croiroit; les Hommes & même les vieillards, disputent aux Femmes cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est moins commun parmi le peuple que dans la classe opulente; mais le peuple porte aussi sa livrée, & se distingue par un genre de parure tout particulier. Il se couvre les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de signes dessinés par des piqûres, lesquels frottés avant d'être cicatrisés avec quelque couleur, retiennent celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui resulte de la poudre à canon, est la plus ordinaire. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de parure. Les Turcs amoureux, après s'être déchiqueté la peau du (1) bras en présence de leurs Maîtresses, soit pour les attendrir, soit pour leur prouver

(1) Voyez la Figure.

la violence de leur amour, finiſſent par s'imprimer ſur pluſieurs parties de leur corps, le chiffre de leurs Amantes, enlacé avec le leur.

Le *ſulimé* eſt une eſpèce de fard, qui blanchit la peau, & la rend luiſante. On s'en ſert beaucoup dans le bain. Les Femmes Turques n'y ſont jamais exactement nues. La pudeur s'y eſt réſervée un morceau d'étoffe ſoie & coton, connu ſous le nom de *peſtemal.*

Les Turcs ont pluſieurs ſortes d'aulnes, qu'ils appellent du nom générique *pic.* Notre aune marchande équivaut à un pic trois quarts de pic, d'uſage pour les draps. L'*indaſé* eſt une autre ſorte de pic qui meſure d'autres étoffes.

L'étendard de Mahomet, bannière ſainte qui ſert d'oriflame aux Turcs, eſt un drapeau d'étoffe de ſoie verte.

Les jeunes gens portent la mouſtache, & ne laiſſent croître leur barbe que pour prendre un état.

Muſtapha III, ſucceſſeur du Sultan Oſman, à ſon avènement au Trône du Croiſſant, voulant réformer les abus dans les dépenſes de ſon Harem, y fixa l'entretien de ſes Femmes. L'article de l'habillement fut porté dans le tarif, à la ſomme d'environ 250 liv. de notre monnoie, par an. On s'attendroit à un plus grand luxe.

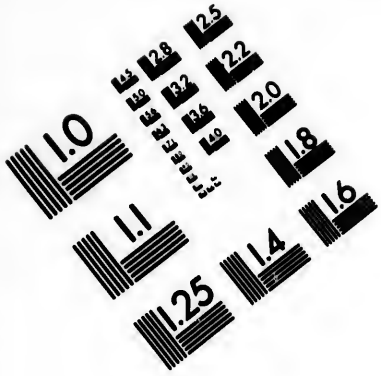
On remarquera que les lits à la Turque, les robes & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom, ne ſont pas plus connus en Turquie que la race des chiens que nous nommons chiens Turcs.

Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman. Ils y ſont ce qu'ils ſont par-tout ailleurs ; patiens & à l'épreuve de tout, l'amour du gain eſt leur ſeule paſſion. Leurs Compagnes ſont le métier de Courtière. (1) Elles portent aux jeunes Femmes enfermées dans les Harems, des marchandiſes en pierreries, étoffes, coſmetiques, &c. ; mais elles ſont bien & duement viſitées par les Eunuques, qui ne leur font aucune grace. Il faut qu'elles ſoient bien connues, pour être admiſes en la préſence des Princeſſes du ſang Ottoman. En un mot, ces Femmes Juives reſſemblent aſſez à nos Revendeuſes à la Toilette ; elles en connnoiſſent toutes les allures, &c.

(1) Voyez la Figure.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Turcs.

Fille de Bulgarie



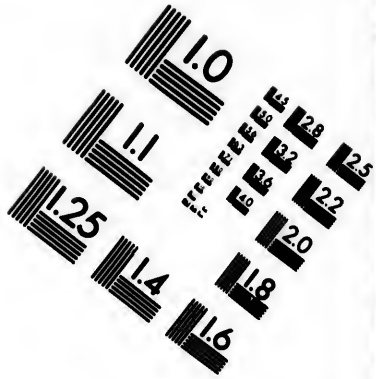
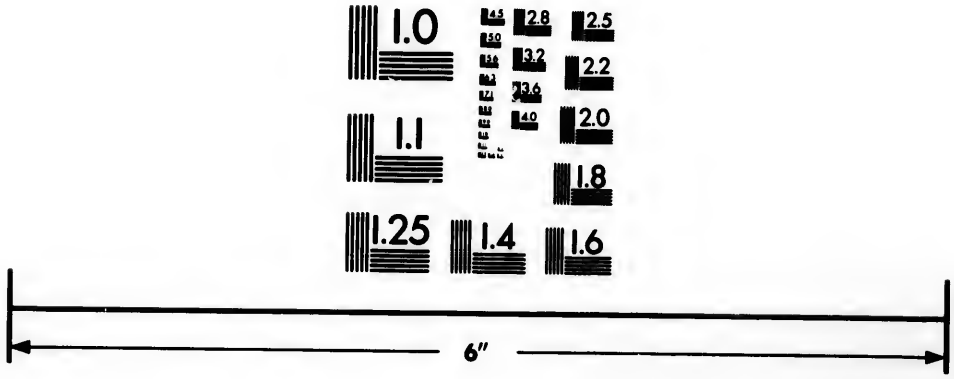
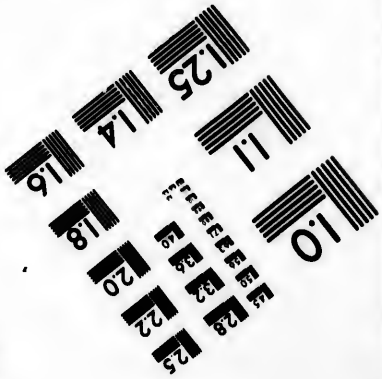


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Bulgare

de purger la Bulgarie de cette Doctrine hétérodoxe & ſcandaleuſe : ſi bien qu'aujourd'hui les Habitans de

Bulgare

MŒURS
ET COUTUMES
DES BULGARES.

Le nom de *Bulgare*, altéré par l'uſage & l'eſprit de parti, ſervit pendant quelque temps d'injure groſſière, pour déſigner une Secte Religieuſe qui eut la Bulgarie pour berceau. Pourquoi ne s'en eſt-on pas tenu là ? Pourquoi brûler des gens qu'il ne falloit qu'éclairer ?

Leurs erreurs, il eſt vrai, étoient capitales. Ils ne pouvoient concilier à la fois le bien & le mal, ſous un ſeul Dieu. Les SS. Canons de l'Egliſe ne leur ſembloient que de ſçavans hors-d'œuvres ; ils trouvoient toute la Religion dans le texte nud de l'Evangile. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à croire aux effets de la conſécration faite par un Prêtre ſans Mœurs. Ils oſoient refuſer leurs reſpects aux Evêques, qui ne reſpectoient pas eux-mêmes les premiers la Diſcipline Apoſtolique. Ils doutoient de la néceſſité du Baptême adminiſtré aux nouveaux nés, ſans connoiſſance de cauſe. Selon eux, un honnête Homme ne devoit jamais s'abaiſſer juſqu'au ſerment : ſon témoignage ſeul ou ſa ſimple promeſſe, ſuffiſoit.

L'encre & le fiel, le fer & la flamme vinrent à bout de purger la Bulgarie de cette Doctrine hétérodoxe & ſcandaleuſe : ſi bien qu'aujourd'hui les Habitans de

cette Province Turque, ſont tous bons Chrétiens, mais tous ignorans. Leurs Prêtres ne s'entendent qu'à faire le ſigne de la Croix. Ce geſte ſacré qui ſanctifie le Baptême, le Mariage & la Mort de leurs Ouailles, leur vaut des honoraires qui ſuffiſent à leur entretien. L'Evêque partage avec les Paſteurs, qui, pour éviter les embarras d'une ſolde de compte, s'engagent à une redevance annuelle, prix moyen, proportionné à leur recette journalière. La Liturgie s'y prononce en Langue Grecque.

Les Bulgares parlent un dialecte du Sclavon. Tout annonce la pauvreté dans l'intérieur de leurs maiſons, conſtruites de bois, revêtues de boue. Ils marchent preſque toujours nuds pieds. La plus riche parure des Femmes conſiſte en pièces de monnoie Turque, qu'elles attachent à leur coëffe, dont elles ſe font des colliers, & qu'elles parſement dans leur chevelure flottante ſur les épaules. Les Filles des premières maiſons du pays mettent un peu plus de recherche, & annoncent du goût. Elles multiplient les nœuds de rubans tout le long de leur habillement, qui a beaucoup d'analogie avec le Coſtume Levantin : elles portent ſur-tout une riche ceinture. Leur bonnet a la forme d'une couronne fermée. La plûpart des Femmes vont pêcher dans le Danube, toutes habillées. Cependant elles tiennent leurs ménages aſſez propres.

Les Hommes ont les Mœurs honnêtes & douces. L'Agriculture, le Bétail & le Commerce les occupent & les font vivre. Le ſol de leur ancienne patrie ſur les bords

bords du Volga ne valoit pas celui de la Bulgarie, contrée inégale, mais abondante en pâturages, en bled & en vin. Que faudroit-il de plus pour y jouir d'une exiſtence complette? un peu plus d'inſtruction de la part du Clergé : un peu moins de deſpotiſme de la part du Croiſſant.

Le ſommet des montagnes eſt peuplé d'aigles de la grande eſpèce, dont les plumes garniſſent les flèches du Soldat Ottoman.

Soſſon, jadis Capitale, eſt la Ville principale ou plutôt le Chef-lieu de toute la contrée. C'eſt un aſſemblage non muré d'une grande quantité de maiſons, dont chacune a ſon jardin particuliers; ce qui produit un aſpect très-pittoreſque. Mais la ſalubrité de l'air ne répond pas aux charmes du payſage.

Sur les bords d'un Golphe de la Mer Noire, dans le Sangiacat de Dryſta, eſt une Bourgade, jadis Capitale de la petite Scythie, ſous le nom de Tomos, aujourd'hui Tomiſwar. On y montre au Voyageur crédule, les reſtes de la Maiſon d'exil, où le galant Ovide paſſa peniblement les dernières années de ſa vie, les yeux ſans ceſſe tournés vers Rome : avis aux Poëtes courtiſans!

Vers les bouches du Danube, au nord du Mont-Hemus, habite dans une vaſte plaine, une Peuplade, Turque d'origine, & hoſpitalière de profeſſion. Du plus loin que les Sitaki apperçoivent un étranger, ils vont au-devant de lui, au ſon des inſtrumens. Arrivé à la Bourgade, une foule de perſonnes l'environne, & ſe

diſpute l'avantage de l'emmener chacun de ſon côté. Venez, diſent-ils, chez nous, vous aſſeoir à notre table. Venez y prendre votre part des mets ſimples que la Providence nous envoye. Du miel, des œufs, du pain cuit ſous la cendre, compoſent en effet tout le comeſtible de ces bonnes gens. Mais ce miel eſt ſi doux! ces œufs ſont ſi frais! ce pain eſt ſi blanc! & ceux qui offrent tout cela ont ſi bon cœur, que le palais le plus blaſé ſe retrouve de l'apetit.

On peut ainſi paſſer trois jours, ſans bourſe délier, excepté dans le cas où l'on auroit une ſuite de plus de trois chevaux. Dans chaque habitation, il y a une pièce qui ne ſert que d'hoſpice. Les lits de repos y ſont tout dreſſés. S'il fait froid, le fumier de leur bétail, deſſéché, n'attend plus que la flamme. Car le bois manque abſolument dans ce canton. D'ailleurs, l'*appartement du Voyageur* eſt bien clos. Les pierres entaſſées qui forment le mur des maiſons, n'ont point de ciment qui les lie; mais le chaume qui en remplit tous les vuides, ne laiſſe aucune entrée à l'air extérieur.

Les *Sitaki* ſont Muſulmans; mais ils ne s'informent de la Religion de l'hôte qu'ils hébergent, que quand il leur dit adieu. Quoique fidèles Sectateurs de Mahomet, ils ont adopté un perſonnage du Martyrologe Romain. Pour obtenir une bonne année, ils réclament l'aſſiſtance de St. Phocas; & ce choix peint leur caractère. Rien de plus attendriſſant que l'Hiſtoire de ce Martyr.

Habitant d'un Fauxbourg de Synope, Ville de Pont, il vivoit du produit d'un petit jardin cultivé de ſes

mains. Tout ce qu'il récoltoit au-delà de son néceſſaire le plus ſtrict, il le conſacroit à l'hoſpitalité. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tous les Voyageurs pauvres : ſa Religion étant devenue un crime d'Etat, ſous Diocletien on lui détacha deux Satellites pour le faire mourir. Ils entrent chez lui ſans le connoître, & en reçoivent l'accueil accoutumé. Phocas gagne tellement leur confiance, qu'ils lui font part de l'objet de leurs courſes, & le prient de leur indiquer la demeure de l'Homme qu'ils ont ordre de martyriſer. Phocas le leur promet pour le lendemain. Cependant il les fait repoſer le plus convenablement qu'il peut ; & pendant leur ſommeil, il prépare ſa ſépulture. Puis ſe préſentant à eux dès le lendemain matin, il leur dit : je vous amène ce Phocas que vous cherchez. C'eſt moi-même. . . . Les deux Satellites furent obligés de remplir leur barbare miſſion ; mais Phocas ne fut pas celui des trois qui ſouffrit le plus.

Les Sitaki célèbrent la Fête de leur digne Patron, le 26 de Février, jour apparemment de ſon martyr.

Fin des Mœurs & Coutumes des Bulgares.

Dame Walaque.

Dame Wataque.

Walaque

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES VALAQUES,

La patrie actuelle des Valaques faisoit partie des l'Empire des Daces, de ces Daces dont la défaite mérita un surnom à Trajan, & un monument public dans Rome. Le Vainqueur envoya quelques années après, une Colonie dans l'une des Provinces qu'il avoit conquises, & devint comme le Fondateur des Valaques. Les usages, l'idiome & le *Costume* (1) que cette petite Nation conserve encore, attestent son origine. Quelques restes des vaincus vinrent s'établir auprès de la *Colonie-Trajane;* en sorte que dans la suite, il se fit un mêlange de Mœurs qui tint au caractère des Daces & des Romains. Le Christianisme ne put tellement en effacer les traces, qu'on n'en trouve encore dans quelques-unes de leurs habitudes domestiques. Une tradition Valaque a fait passer même jusqu'à nous, quelques-uns des Hymnes que les Daces adressoient à leurs Dieux. Le Peuple de la Valachie les répète encore de nos jours, à leurs nôces & à leurs funérailles. On remarquera à ce sujet, que les Daces tenoient

(1) Voyez les deux Figures ci-jointes.

leurs Divinités & leurs Cantiques ſacrés des Grecs, dont ils deſcendoient primitivement. Voici un échantillon de ces Cantiques :

CHANT DES NOCES.

REFRAIN.

Amour-Hymen !
Il en eſt temps, uniſſez-vous.
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

Jeunes Filles, qui pourchaſſez l'Amour ; voulez-vous aller auſſi vîte que lui ? attachez-vous les aîles de l'Hymenée.

Pour marcher droit avec l'Amour-aux-yeux-bandés, prenez en main le flambeau de l'Hymenée.

Imitez, imitez l'aimable Epouſée que voici : à ſon exemple, uniſſez l'arc à la flêche ; que feriez-vous de l'un ſans l'autre ?

Et vous, tendres Epoux ! heureux couple ! buvez à longs traits dans la coupe du plaiſir : déſaltérez-vous ; mais ne vous enivrez jamais, & laiſſez quelque choſe à faire au lendemain.

Amour-Hymen !
Il en eſt temps, uniſſez-vous,
Hymen-Amour !
Pour le bonheur de ces Epoux.

La Valaquie eſt une belle contrée qui mériteroit d'autres maîtres que les Turcs ; & ſes Habitans pour-

roient profiter avec d'autres Prêtres que des Eccléſiaſtiques du rit Grec. Ceux-ci ſont auſſi indifférens aux lumières, que les Turcs ſe montrent avides d'impoſitions. Il y a pourtant une eſpèce d'Académie à Buchareſt ; mais le Hoſpadar, qui réſide dans cette Ville, capitale de la Valachie, s'occupe, de préférence à tout, du tribut annuel qu'il doit au Croiſſant, pour être conſervé daus ſa place.

Les Valaques préférent la vie paſtorale à l'Agriculture. Ils ont d'excellens pâturages ; & les troupeaux qui en ſortent, ſont de la plus forte eſpèce. Ils ſe reſſouviennent encore d'avoir été courageux : mais depuis qu'ils obéiſſent à des Maîtres qui ne ſont pas de leur choix, ils ont contracté la plûpart des vices qui caractériſent un Peuple eſclave ; ils ſont trompeurs & inconſtans, jaloux de leurs Femmes, & adonnés à la ſorcellerie : ils charment les ennuis du préſent par l'eſpoir d'un avenir plus heureux, & ils ne ſont pas les ſeuls dans ce cas.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur les Valaques.

Femme de cracovie

Polonnois.

NOTICE
SUR LA POLOGNE.

Il n'eſt peut-être pas de pays ſur la Terre, où l'on ſe ſoit mis plus en garde contre le Deſpotiſme, que la Pologne ; & il n'eſt peut-être pas de pays où il y ait plus de ſerfs. La dixième partie des Polonois eſt libre ; tout le reſte eſt eſclave né. D'après le ſyſtême politique de cette vaſte partie de l'Europe, la Nobleſſe, à proprement parler, forme à elle ſeule, toute la Nation ; le Bourgeois & le Payſan y ſont traités, comme les Ilotes à Sparte.

Qu'un tel Gouvernement ait pu ſe ſoutenir ainſi pendant pluſieurs ſiécles, ce n'eſt pas tant ce qui devroit étonner, que de le voir toujours le même, inacceſſible à une réforme, depuis 15 années, c'eſt-à-dire, depuis les conſeils (1) que le plus éloquent des Philoſophes de

(1) *Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne & ſur ſa réformation projettée par J. J. Fouſſeau, en Avril 1772.* Ouvrage récommendable, appliquable encore à d'autres Etats qu'à la Pologne. On y trouve l'éloquence de la raiſon échauffée par l'amour de la liberté. Les *Loix* & la *République* de Platon n'ont pas plus de ſubſtance ; & il leur manque la clarté & la ſimplicité qu'on trouve ici. On pourroit dire au ſujet de ce Traité : les vrais Légiſlateurs en ſi petit nombre, ne manquent point aux hommes ; ce ſont les hommes quoiqu'en ſi grand nombre, qui manquent aux Légiſlateurs.

notre âge, a rédigé pour cet Empire, avec toute la ſupériorité que donnent le génie & la ſageſſe.

Contentons-nous donc de gémir ſur le ſort de la pauvre eſpèce humaine, & parcourons avec rapidité les principaux endroits d'une région où il ſeroit par trop affligeant de ſéjourner.

Vers l'an 550, un nid d'aigle trouvé à Gneſne, parut déterminer Leck, le premier Légiſlateur des Polonois ou Sarmates, à fixer en ce lieu ſa réſidence & le berceau de ſon nouvel établiſſement. Cracus, à Cracovie, continua l'ébauche de ſon prédéceſſeur. Mais les Loix ſerviles que ces deux grands Hommes ſe crurent obligés de donner à une Peuplade nombreuſe & ſans moralité, ne doivent plus convenir tout-à-fait à une Nation, devenue avec le temps, plus éclairée & ſuſceptible d'un tout autre régime D'ailleurs, les Polonais ont ſubi toutes les révolutions qui précèdent ordinairement un état fixe & raiſonnable. Ils ont eu, comme tous leurs voiſins, parmi quelques bons Rois ou Ducs, une foule de Princes inhabiles ou mal-intentionnés.

D'un autre côté, la Nature ne s'eſt point laſſée de leur fournir en abondance les productions (1) de première néceſſité, qu'elle refuſe quelquefois à d'autres Peuples plus laborieux. Enſorte que ſi les Polonois ne ſont point ce qu'ils devroient être; ils le pourroient.

(1) On prétend que la Pologne peut exporter annuellement, la charge de 4000 Vaiſſeaux.

Ce Royaume a fourni à ſes voiſins juſqu'à 90 mille Bœufs.

du

du moins, & n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne diſcuterons point ici à combien ſe monte la population en Pologne. Ceux qui ont intérêt à ce qu'il y ait beaucoup d'eſclaves, peuvent ſeuls prendre plaiſir à les compter.

Communément on diviſe la Pologne en grande & en petite, ſans oublier la Lithuanie. Cinq Palatinats forment la grande ou baſſe Pologne. Poſen en eſt la Ville principale.

On fait un grand Commerce de laine & de bêtes à cornes, à Sanſtadt, petite Ville du Palatinat de Poſnanie, & Chef-lieu d'une *Staroſtie*, petit ou Gouvernement.

C'eſt à Liſſa qu'eſt né Staniſlas Leczinski, qui fut peut-être plus bienfaiſant & plus heureux dans les Duchés de Lorraine & de Bar, qu'il ne l'eût été ſur le Trône de Pologne. La Nature avoit formé ce Prince plutôt pour être aimé que pour être obéi.

Les Habitans de Ravitz, près de la Siléſie, fabriquent & commercent en draperie.

Kruſwick, dans le Palatinat de Brſeskie, fut en 842, le théâtre d'une ſcène aſſez bizarre, mais qui caractériſe bien l'inconſéquence des Hommes en ſociété. On tenoit la Diète pour l'élection d'un Duc de Pologne & de Siléſie; & l'on étoit loin d'être d'accord, quand quelqu'un dans l'Aſſemblée Nationale, ſe rappelle qu'un certain Fermier de Kruſwick, avoit un jour donné au Prince défunt, un repas excellent. Pour

terminer de plus longs débats, on convint de nommer cet Homme. Et c'eſt ainſi que Piaſt dut une Couronne au talent de donner bien à manger, & mourut avec l'eſpoir bien fondé que ſon Sceptre paſſeroit dans les mains de ſes Enfans.

Varſovie eſt la Capitale du Duché de Maſovie, & la réſidence du Roi. Mais pour lui rappeller ſans ceſſe qu'il n'eſt, pour ainſi dire, que le premier Sénateur de la République; on le loge dans le Palais même où ſe tiennent les Diètes.

Le Collége des Nobles eſt l'un des plus beaux Etabliſſemens de Varſowie. Mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des Religieux. Des gens qui font profeſſion de renoncer au monde, doivent être peu propres à élever des Citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le Monument le plus remarquable de cette Ville, eſt la Statue de Sigiſmond III, repréſenté tenant d'une main, un Sabre, & de l'autre, une Croix, par alluſion ſans doute, au zèle un peu trop vif que ce Prince montra en faveur de la Religion, aſſez forte pour ſe défendre avec ſes propres armes.

C'eſt près de Wola, Hameau diſtant d'une lieue de Varſowie, que la Nobleſſe Polonoiſe s'aſſemble au milieu d'une plaine, pour ſe donner en toute liberté, un Chef, ſur la nomination duquel influent trop ſouvent des Agens étrangers.

Cracovie, dans la petite ou baſſe Pologne, eſt la Capitale de tout le Royaume. C'eſt une Ville conſidé-

rable, mais qui n'eſt pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle, ſe trouvent les fameuſes Mines de Sel, dignes de toute l'attention des Voyageurs.

Wilna, Capitale de tout le Duché de Lithuanie, eſt une Ville conſidérable. Si les Habitans, ainſi que ceux du reſte de cette grande Province, ne jouiſſent point de la liberté civile, ils ont au moins celle de leur conſcience. Tous les Cultes y ſont également bien reçus: ce qui ne nuit pas au Commerce; mais le Commerce y fait beaucoup de tort aux Mœurs.

Dans le Palatinat de Troki, près de la Ville de Kouwno, 300 Payſans ſont les ſerfs, pour ne pas dire les eſclaves, de 24 pauvres Hermites, pour l'établiſſement deſquels leur Fondateur dépenſa, en 1674, huit tonnes d'or. Le jour du repos du Seigneur eſt le ſeul que ces 300 Payſans aient pu obtenir pour travailler pour leur propre compte. Cependant ces malheureux, s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent, préféreroient encore le ſervice des Moines à celui des Nobles. Ils ſont moins expoſés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs, qui ne ſont nulle part ſi bien venus qu'en Pologne, ont leur principale Synagogue à Brſeſtz, dans la Poleſie.

C'eſt à Pinsk, Ville du même Palatinat, qu'on prépare le meilleur cuir de Rouſſi & le plus recherché dans toute la République.

Dans la Samogiſtie, les Mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées

& venues de leurs Filles nubiles, que d'attacher une ſonnette à leur ceinture, & de leur faire porter ſans ceſſe à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces ſages précautions ne réuſſiſſent pas mieux en ce pays, que les verroux, les grilles & les cadenas dans d'autres contrées.

Les Polonois ſont fiers & prodigues ; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies Politiques & Religieuſes. La magnificence des Nobles ſe remarque ſur-tout ſur leurs habits, dans leur ſuite & à leurs feſtins. Leurs vêtemens ſont fort riches d'ordinaire. Ils portent pour la plûpart, des bottines couleur de ſoufre, dont le talon eſt ferré ; un bonnet & des veſtes fourrées de zibelines, qui ne leur vont que juſqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent juſqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge, que des chemiſes & des caleçons. Ils portent leurs cheveux crêpés juſqu'au-deſſus des oreilles. Ils ſe raſent la barbe, à la réſerve des mouſtaches, qu'ils laiſſent croître. Ils marchent gravement, toujours un ſabre au côté, qu'ils ne quittent que pour ſe coucher. Ce ſabre eſt ſoutenu par une courroie de cuir, où ils portent leur mouchoir pendu, avec un couteau dans une gaîne, & une pierre pour l'éguiſer tous les matins.

Les perſonnes qui ne ſont pas de l'ordre de la Nobleſſe, ſont habillées de la même façon que les Nobles, ſi ce n'eſt que leurs veſtes ſont moins magnifiques, & que leurs bottines ſont rouges ou bleues ; car il n'y a que les Gentilshommes qui aient droit d'en

porter de couleur de ſoufre. Ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les Dames ſont ſimples en leurs Mœurs, & pompeuſes en leurs habits. Elles portent une juppe aſſez courte, d'une riche étoffe, avec une eſpèce de juſte-au-corps de même, fourré de zibelines, qui deſcend fort bas, & ſur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes & autres façons. Elles ont auſſi la tête parée de diamans, & un bonnet par-deſſus. Celles qui ſont habillées à la Françoiſe, & c'eſt le plus grand nombre, ne ſont pas moins richement vêtues. Elles ſe ſervent pour porter la queue de leurs robes, de Nains & de Naines.

Dans les repas, on ne fournit point de ſerviettes; pour en tenir lieu, on attache autour de la table, une large & grande bande de toile empeſée. Quand on danſe, on étend ſur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire eſt de velours noir, avec une croix de ſatin rouge au milieu. Le deuil conſiſte, pour les Femmes, en une étoffe noire, fort groſſière. Si le défunt n'a point été marié, les parens accompagnent le corps, vêtus d'étoffes rouges. A la tête du Convoi, marche un Domeſtique, ſous les plus beaux habits de ſon maître: il ſemble qu'on veuille narguer la mort, & lui donner un démenti. Les défunts ne pouvant rien emporter avec eux, veulent du moins avoir la ſatisfaction de ſe faire ſuivre de ce qu'ils ont de plus précieux, & couvrent de leurs riches dépouilles, la tombe dans laquelle ils entrent nuds.

Les Juifs portent de méchans habits noirs, de longs manteaux à manches; & à leur col, une eſpèce de fraiſe toujours fort ſale.

Les Lithuaniens, qui jadis n'étoient vêtus que de toile, portent aujourd'hui des habits de drap gris; & ſur leur tête, des bonnets de peaux blanches. Les Femmes ſont uſage de robes de lin, avec un cercle de cuivre ou de laiton au col.

Ce pays abonde en laine aſſez fine, en lin, en chanvre, cuivre, &c. L'Etranger y apporte des draps de laine, des étoffes de ſoie, des tapis, des peaux de martes, zibelines, &c.

Fin de la Notice ſur la Pologne.

Prussienne de Silésie.

Prussienne de Suesie

Prussien de Silésie.

Hiſtoriens Hébreux.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA SILESIE PRUSSIENNE.

LA Silesie est devenue Province Prussienne par droit de conquête. (1) Ce titre est le premier & le meilleur de tous ; puisqu'il exclut ou annulle tous les autres. On a raison, quand on peut avoir tort impunément. Cet axiome en politique, pourroit bien n'être pas tout-à-fait avoué par la saine morale. . . . . Trop heureux encore, quand il ne perd rien au changement de ses Maîtres : la Silésie s'est trouvée dans ce cas ; & elle en est redevable en grande partie, au système de tolérantisme adopté par son nouveau Souverain, & mis en pratique avec succès dans tous ses Etats. Aujourd'hui, Catholiques & Protestans, Calvinistes & Grecs, Moraves & Juifs, même les Déïstes, tous les individus jouissent en Silesie, de la liberté de leur conscience. S'il peut y avoir des

(1) Consultez à ce sujet, un petit Ouvrage, portant pour titre : *Chronique de Frédéric, Roi de Prusse, touchant la Guerre qu'il a faite contre Thérèse, Reine de Hongrie, aux pays de Silesie. . . . traduit de l'Allemand de Kemuel Saddi, Juif de la Cour de Manheim. A Dusseldorp, 1745*, in-8°. 70 *pag.* Cette Chronique est écrite dans le style des anciens Historiens Hébreux.

lieux qui ſe trouvent mal de cette diverſité de Communions, ce n'eſt pas le pays ſoumis au *Code-Fréderic*. La Population, l'Agriculture, le Commerce & l'abondance ſe ſont accrus d'une manière ſenſible. Les Hommes ne ſont pas aſſez forts pour porter deux jougs à la fois; & ils ſe diſent fortunés, quand, privés du droit de ſe gouverner eux-mêmes, on leur laiſſe du moins le choix de leur culte. Il eſt peut être des exceptions. Mais nous n'entendons parler ici que des Sileſiens.

Leurs premiers ancêtres, connus dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Quadès* & de *Ligiens*, Peuples demi-Barbares, qui ſe nourriſſoient par goût, de la chair de cheval & de renard, furent ſubjugués par les Polonois, & conſéquemment convertis au Chriſtianiſme. Puis ils paſſèrent ſous la dépendance des Rois de Bohême & de Hongrie.

Le ſol y eſt bon par lui-même, & n'attend que des bras pour produire preſque de tout. On y a peut-être trop multiplié les Manufactures. Les plus utiles & les plus étendues ſont celles des fils & des toiles unies ou damaſſées. On y fabrique des toiles peintes à l'eau & à l'huile, des baſins, des futaines, du linon rayé, uni ou à fleurs, des dentelles, & des étoffes de laine, de coton & de fil, des draps durables & aſſez fins, qui portent le nom de la contrée qui s'en occupe, des bas, des chapeaux de laine, des ſerges, raz, droguets, bouracans, panne ſur laine, &c. ce pays entretient auſſi de belles courroyeries.

La Sileſie Pruſſienne ſe diviſe en Haute & Baſſe.

Breslau en est la Capitale. Elle est grande & belle : entr'autres Foires, il s'en tient deux destinées au Commerce de laine ; on y vend beaucoup de toiles fines faites dans le pays.

A Dyhrenfurt, Bourg sur l'Oder, les Juifs ont une belle Imprimerie. Il n'en sort pas des chefs-d'œuvre.

On fabrique de beaux draps fins à *Brieg*, Chef-lieu du cercle de ce nom, & l'une des plus grandes Villes de la Silesie.

L'infortuné Jean Hus qui eut, dit-on, les opinions d'un fou, & qui mourut comme un sage, donna son nom à Hussinetz, Village de la Principauté de Brieg, bâti par de pauvres Hussites Bohemiens, qui en achetèrent le sol des deniers qu'ils avoient ramassés en mendiant. Eux seuls ont le droit d'habiter ce petit Bourg ; ils y vivent tranquilles, & ont des Mœurs, en mémoire de leur Chef, qui en montra beaucoup dans tout le cours de sa vie pratique. Si sa théorie fut irrégulière, que ne se bornoit-on à brûler ses Livres ! Consumé par les flammes, hors des murs de la Ville de Constance, pendant la tenue du Concile, les cendres de Jean furent toutes jettées dans les eaux du Rhin, pour empêcher les Sectateurs de cette victime de l'intolérance religieuse, d'en faire des reliques. Cette précaution fut vaine. Les Hussites se mirent à racler la terre noircie par le feu du bûcher, l'emportèrent à Prague, où ils la vénèrent encore. Les Protestans d'Hussinetz en possèdent quelque peu, & montrent

leur tréſor ſacré d'une manière touchante, aux Voyageurs de confiance.

Près du Mont des Géans, dans la Principauté de Jauer, aux portes de Hirſchberg, les Poëtes de cette petite Ville ont élevé un Parnaſſe qui n'eſt guère plus célèbre que l'Imprimerie Juive de Dyhrenfurt. On parle davantage, & on tire plus de profit des Manufactures en lin, en ſoie & demi-ſoie, établies dans les montagnes voiſines.

Les arcades qui règnent ſous chaque maiſon à Jauer, rendent cette petite Capitale commode pour ceux qui la fréquentent. On y voyage du moins à l'abri. Nos grandes Cités, ſiège du luxe, n'ont pas cet avantage.

A Prinkenau, dans la Principauté de Glogau, on forge du fer, & l'on fabrique du papier, deux matières qui ont rendu bien de bons & de mauvais ſervices à la ſociété civile.

A Neyſſe, Ville forte & la première de la Principauté de ce nom, eſt un Chapitre de Roſe-Croix, dont le Chef a titre de Prince.

Dans la Principauté de Munſterberg, à Henricheu, eſt une Abbaye de Cîteaux, dont l'Abbé porte la Mitre, & prend le titre de Prince: un Secrétaire du Duc Henri le Barbu, a fait cette Fondation en 1222. Il n'y a qu'en Allemagne qu'on trouve de ces ſortes d'établiſſemens. Que fera donc un Souverain, ſi ſes Serviteurs ou Officiers ont le droit de créer des Princes à

Wartha eſt une petite Ville non murée; mais elle eſt ceinte de hautes montagnes, où l'on vient fréquem-

ment en pélerinage. Les lieux élevés ont toujours inſpiré quelques ſentimens religieux.

A Skodny, Village de la Haute Sileſie, ſur la petite riviere de Malpana, ſe fondent beaucoup de bombes; on y fabrique auſſi des ſocs de charrue. Les métaux innocens ſe prêtent à tout ce que la main de l'Homme en veut faire, & deviennent à ſon gré, utiles ou nuiſibles.

Ratibor, petite Ville ſur l'Oder, renferme un Monaſtère de Filles conſacrées au St. Eſprit, & qui font vœu d'humilité. L'Abbeſſe prend le titre de Princeſſe.

A Glatz, Ville principale du Comté de ce nom, ſur la Neyſſe, le Peuple vit dans l'aiſance : ſeroit-ce parce qu'il ne dépend que de ſes Magiſtrats élus par lui ?

Reinerz ne regrette pas le Château de Hummel, qui a donné le nom que porte le diſtrict où ſe trouve cette petite Ville : elle en eſt bien dédommagée par ſes Manufactures où ſe fabriquent de la panne très-eſtimée, & de beaux draps.

Une Image miraculeuſe, motif d'un pélerinage célèbre, diſpenſe du travail les Habitans d'Albendorf, Village ſitué ſur la montagne de Heuſcheum. La ſuperſtition eſt toujours d'un aſſez bon rapport, pour négliger toute autre branche d'induſtrie.

Quant au Coſtume du pays, voyez les deux Planches ci-jointes.

Fin de la Notice Hiſtorique ſur la Siléſie Pruſſienne.

Esthonienne.

MŒURS ET COUTUMES DES LETTONIENS, DES ESTONIENS ET DES LIEVES.

Ces trois Peuplades habitent la Livonie ; mais elles ont diverse origine. Au troisième siècle les Lettoniens, placés à l'embouchure de la Vistule, commencèrent à être comptés pour une Nation. C'est alors que les Finnois, qui n'étoient que leurs Pasteurs, permirent de cultiver des terres parmi eux, & peu-à-peu leur cédèrent la place. Leur industrie & l'amour du travail les rendoient heureux ; ils étoient idolâtres, mais libres. Les Chevaliers de l'Ordre Teutonique parurent, armés de la Croix & du Glaive. Les Lettoniens furent Chrétiens, mais en même-tems serfs. En échange des lumières qu'on leur porta, la propriété de leurs biens leur fut enlevée. Du moment qu'ils purent prétendre à une place dans le Ciel, ils perdirent celle qu'ils avoient sur la terre ; & le salut de leur ame leur coûta le bonheur en cette vie. Il paroît qu'on tient moins à la liberté qu'à la Religion de ses pères. Convertis, ou plutôt conquis au Catholicisme Romain, devenus Luthériens au milieu du seizième siècle, la Tradition de leur culte primitif ne s'est pas encore effacée parmi eux.

Encore aujourd'hui les Lettoniens pratiquent quantité de ſuperſtitions payennes. Ils n'ont pas tout-à-fait oublié *Thor* ou leur Etre ſuprême, ni ſur-tout *Wels*, ou le Diable qu'ils ont retrouvé dans leur nouvelle croyance. Jadis leur ſouverain temporel exerçoit auſſi les fonctions du principal Sacrificateur. Leurs nouveaux maîtres leur offrirent ce double caractère, mais d'une manière plus prononcée; les Lettoniens ne s'en reſſentent que trop. La ſervitude les marque de ſa flétriſſure; ils ſont devenus flegmatiques & pareſſeux. Une apathie univerſelle s'eſt emparée d'eux. Ils s'enivrent pour oublier leurs peines & pour ſe ſouſtraire à eux-mêmes. Dégradés à leurs propres yeux, ils daignent à peine ſe ſoigner. Leur indigence les exempte d'impôts que remplacent des corvées humiliantes & pénibles. Ils n'entreprennent rien pour leur compte; puiſqu'on les a réduits à la condition du bétail, ils ſentent qu'il faut bien qu'on les nourriſſe, ſi on veut les conſerver. Cependant ceux qui appartiennent à quelques Seigneurs plus humains, rappellent l'ancienne capacité de cette peuplade infortunée, & font quelques profits. Mais l'argent qu'ils gagnent eſt perdu pour eux-mêmes; ils le confient à la terre par un eſprit de méfiance. Les Lettoniens, en un mot, ne paroiſſent encore tenir à la vie que par l'amour. Les femmes, moins ſenſibles à la perte de la liberté, ont moins dégénéré que les hommes; elles ſont même, pour la plupart, aſſez belles, mais vaines à proportion. Elles filent & s'occupent de quelques autres ouvrages, qu'elles ſont obligées de porter à la Terre ſeigneuriale.

L'habillement des Lettoniennes eſt très-joli, & approche beaucoup de celui des Eſclavonnes. Elles uſent de bas, de ſouliers ou pantouffles, de chemiſes blanches à manches larges par le haut & ſerrées au poignet. Elles mettent des

robes ordinaires de femmes, des tabliers longs, & une espèce de corset, qui ne descend que jusqu'à la juppe. Le tout est garni, brodé & chamarré de plusieurs couleurs : attachée au-dessus des hanches, leur ceinture est travaillée avec recherche. Un collier de perles de verre à plusieurs cordons leur voile le sein & leur tient lieu de *modeste* ou de fichu. La coëffure seule distingue les filles à marier des femmes mariées. Celles-ci se couvrent la tête d'un petit bonnet, enrichi d'une dentelle d'or ou d'argent, & orné par derrière d'une cocarde de rubans & de cordon, dont les extrémités flottent sur leurs épaules. Les filles portent des bonnets sans calotte, ou plutôt des bandeaux roides qui débordent le front, & couverts de galons ; ils sont élevés par-devant & noués derrière par des cocardes, dont les bouts, longs de six pouces, retombent sur le dos avec leurs cheveux déliés & épars.

Le costume des hommes est le même que celui des paysans Finnois, à l'exception qu'ils ne portent pas tous la barbe.

Les Estonniens ont moins d'affinité avec les Finnois que les Lettonniens. Les Liewes ou Lïes, ainsi que les habitans de l'Isle d'Oesel, sont une branche Finnoise sans aucun mélange.

Ces trois Nations sont ordinairement désignées sous la seule dénomination *Undeutsche*, c'est-à-dire, *non-Allemands*, ou *non-Germains*.

Fin des Mœurs & Coutumes des Lettoniens, des Estonniens & des Liewes.

J. G. de S. Sauveur inv.

Ingrienne.

MŒURS ET COUTUMES *DES HABITANS* DE L'INGRIE.

PIERRE-LE-GRAND, qui ne ſe montra que trop le fidèle élève du Cardinal de Richelieu, dont il embraſſa la ſtatue (1) à Paris, enleva l'Ingrie à la Suede. Ce fut l'une de ſes premières conquêtes; & les Ingriens s'en apperçurent. Il les dépouilla auſſi-tôt de leurs anciens privilèges, & les diſtribua en préſent aux Seigneurs Ruſſes, qui, à ſon exemple, les firent gémir ſous le pouvoir arbitraire. Pour en venir mieux à bout, on les fit paſſer du Luthéranime au Rit Grec. Ils ſe ſeroient rendus Muſulmans avec la même docilité. Des hommes ſerfs n'ont point de volonté, ni de ſentiment à eux; ils ſont tout ce que leurs maîtres veulent qu'ils ſoient, ſur-tout quand on leur montre le bâton; mais la violence ne mène point à la conviction. Chrétiens à l'extérieur, ils ſont encore

(1) On le conduiſit en Sorbonne, & on lui montra le tombeau du Reſtaurateur de cette Maiſon; il s'écria, en ſe penchant ſur le marbre: » Grand Miniſtre, que n'es-tu en vie, je te donnerois la moitié de mon » Empire, pour m'apprendre à gouverner l'autre ».

Payens dans l'âme. Ils ont cru retrouver leurs idoles dans les images des Saints, auxquels ils rendent un culte superstitieux au fond de leurs forêts. Les Eglises ne les ont point fait renoncer aux endroits consacrés où ils se rassemblent pour y passer la nuit à chanter. A la S. Jean, ils y font un grand feu, & immolent dans les flammes un coq blanc. Ce cérémonial est accompagné de gestes & de grimaces analogues.

Rien de plus aisé que de se marier dans ce pays. Il suffit d'acheter sa femme, qu'on mène au Prêtre, quand le marché est conclu, pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Pendant le chemin deux femmes voilées accompagnent la mariée en chantant des Cantiques dont on peut se former une idée d'après les mœurs de la Nation. La nôce finie, le mari traite sa compagne comme une bête de somme, dont il a fait emplette, & dont il a droit de disposer sans ménagement. La pauvre malheureuse l'est encore davantage, quand elle devient mère; car alors elle paye pour les fautes de ses enfans, en même-temps que pour les siennes propres.

Un Prêtre préside bien à l'enterrement des morts; mais les Ingriens ne s'en tiennent pas-là. Ils retournent vîte à la fosse, pendant la nuit, pour enterrer des alimens à côté du nouveau décédé. Ce cérémonial est la suite de leur opinion, que l'on continue de vivre dans le monde souterrain, comme on faisoit à la surface. Aussi redoutent-ils les morts auxquels ils adressent la parole comme s'ils étoient encore vivans. Une veuve de quinze jours s'étoit remariée; pour appaiser son mari défunt, on la vit se rendre à son tombeau, s'y coucher tout de son long, pour s'en faire mieux entendre, & lui dire, au milieu de ses lamentations. « Hélas! » hélas! puisque tu es mort; j'ai cru pouvoir épouser ce » garçon plus jeune que toi. Ne m'en veux pas. Je n'en » aurai pas moins soin de ton fils, de ton petit blondin que

» tu aimois tant ». On remarquera que cette scène se passoit dans un village aux environs de S. Petersbourg, Capitale de l'Ingrie. Ils font ordinairement leurs fosses si peu profondes, & ils les recouvrent de si peu de terre, que les chiens trouvent sans peine la nourriture préparée pour les morts, & la mangent ; ce qui fait honneur à l'appétit des défunts.

Les Ingriens font la nuance entre les Russes & les Finnois ; ils sont Agriculteurs & habitent de petits hameaux, composés de 5 à 10 fermes. Leurs cabanes, petites & mal-propres, annoncent le séjour de la misère ; & ne sont que trop souvent infectées de la débauche la plus grossiere. Ne pouvant rien posséder en propre, ils imitent les Bohémiens, & se répandent sur les grands chemins pour y exercer le pillage. Le gouvernement Russe les a souvent punis de cette conduite illégale, mais inséparable de leur existence précaire. On n'est point difficile, ni délicat sur les moyens de vivre, quand on ne vit pas pour soi. C'est aux maîtres à répondre de leurs serfs. Les hommes libres répondent pour eux-mêmes.

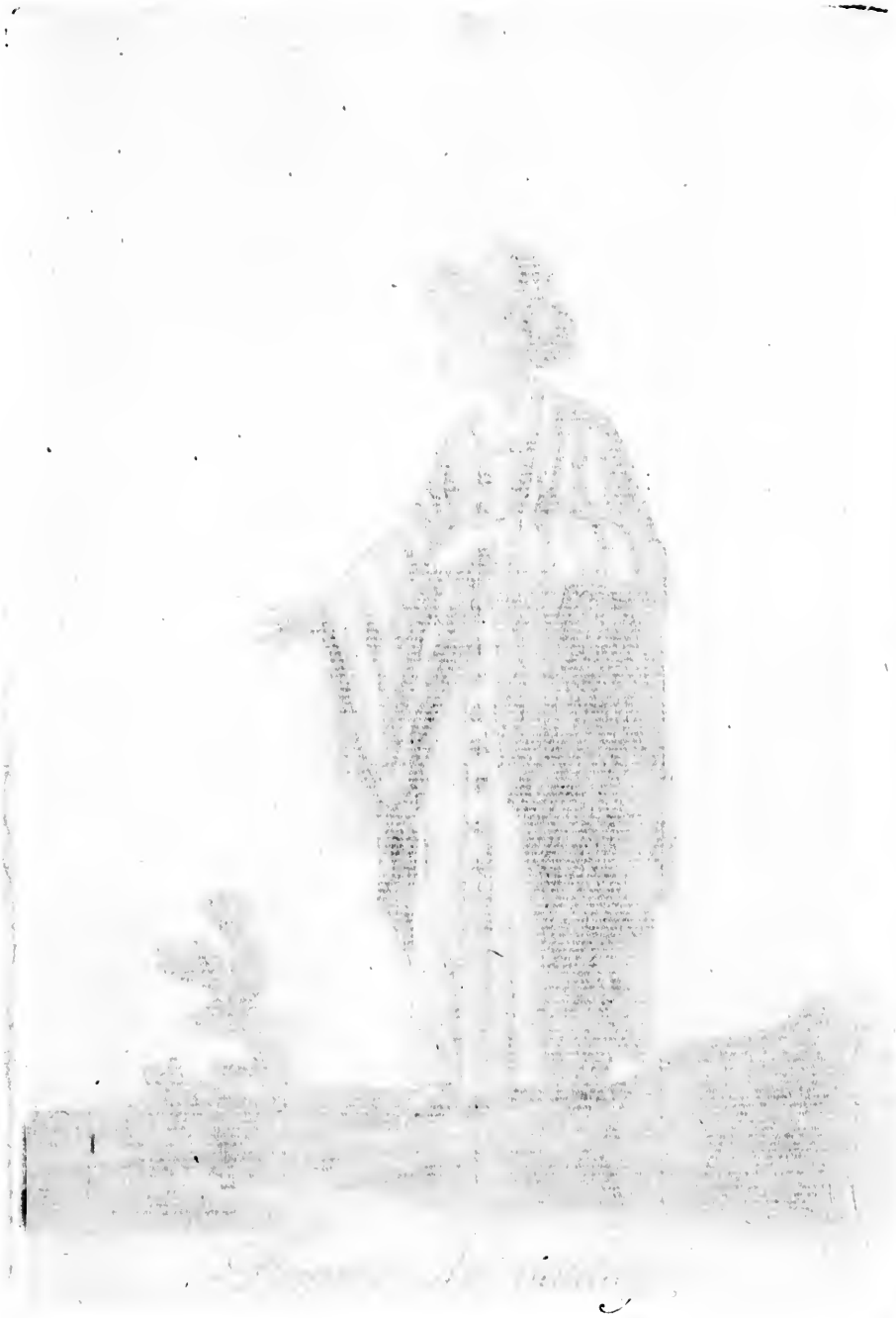
L'habillement des Ingriens est absolument le même que celui des Paysans Finnois.

Les Ingriennes affichent, dans leur Costume, une recherche peu compatible avec leur genre de vie. Leur chemise qui descend jusqu'au dessous des genoux, ont des cols & des poignets justes, mais piqués & brodés, ainsi que les manches qui sont fort larges. Le corps de la chemise est lui-même très-ample & tout bouffi de plis. La façon d'un pareil vêtement exige un mois de travail. En place de jupe, elles attachent de chaque côté un tablier de drap sans plis. Par derrière l'un croise sur l'autre ; mais par-devant, ils laissent une ouverture, que l'on ferme par un autre petit

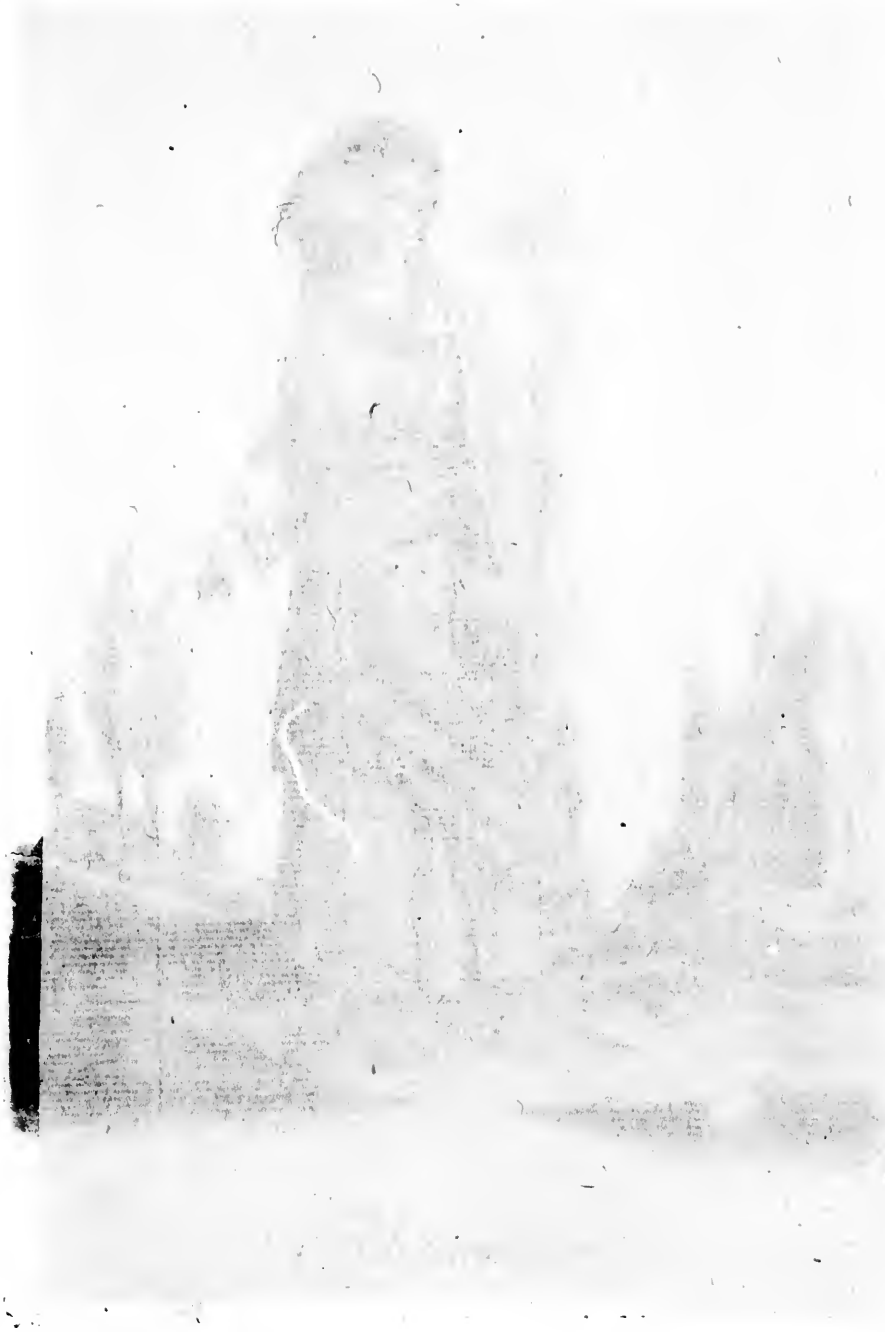
tablier enrichi de coquilles & de perles de verre ; pluſieurs colliers & ces mêmes bijoux leur couvrent la gorge. Elles en portent auſſi de petites chaînes aux oreilles, ainſi qu'une grande quantité d'autres pendeloques dans le même genre. Elles ſe chauſſent à la manière des Payſannes Finnoiſes ; & ſe coëffent auſſi dans le même goût. Les filles treſſent leurs cheveux & ne les couvrent point. Quand une Ingrienne s'habille pour aller en ville, elle met un bonnet à la Ruſſe, nommé *Kakoſchnik*. Fourré en-dedans, & quelquefois galonné, il eſt garni d'une pièce pointue, qui avance au-deſſus du front. Elle porte une eſpèce de mante ou de robe longue (Kaftan) par-deſſus la chemiſe. Cette mante de gros drap ou d'étoffe groſſière s'attache ſur le ſein avec quelques boutons.

Fin des Mœurs & Coutumes des Habitans de l'Ingrie.

Femme de valday



Russienne



Rullien

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA RUSSIE.

La Ruſſie eſt l'Empire le plus vaſte & l'un des moins peuplés du Globe. Rome, au plus haut point de ſa gloire, ne comptoit pas autant de Provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays auſſi immenſe. Un tiers de l'Aſie eſt tributaire du Cabinet de Pétersbourg.

Si la liſte nombreuſe des Peuples inſcrits ſur les Regiſtres de la Chancellerie Ruſſe, eſt impoſante; elle ne ſoutient pas ſon importance, après un examen réfléchi. Plus des trois quarts de ces poſſeſſions ne ſont que des Déſerts, où de chétives Peuplades errent en liberté, & n'entendent parler qu'une fois l'an d'un Maître; à peine en ſçavent-elles le nom; & elles changeroient de Souverain, ſans s'en appercevoir.

Heureuſes de n'être point nées plus près du Trône qui les range parmi ſes Sujets; elles ſubiroient la deſtinée des Payſans Ruſſes, leſquels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé à naître, vivent Serfs d'un Suzerain; la mort ſeule peut les affranchir. Semblables aux troupeaux qu'ils engraiſſent, on les donne en préſent, en échange; on ſe les paſſe de main en main, comme les

fruits du sol : leur existence est toute passive. Et ce n'est pas dans les Forêts voisines de la Chine, qu'un tel régime politique se soutient depuis des siécles ; l'Europe éclairée offre encore aujourd'hui ce spectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute sa partie Septentrionale.

Une telle Constitution n'avoit pas lieu chez les premiers Russes. Scythes d'origine, ils conservèrent assez long-temps le caractère indépendant de cette Race antique. Ils élisoient eux-mêmes leurs Chefs. Quelquefois ils allèrent en chercher un chez leurs voisins. C'est ainsi que Durick, Suédois de Nation, fut élu leur Prince au 9e siécle. Au 11e, notre Roi Henri I prit pour Femme, la Fille d'un Souverain Russe. Au 13e siécle, la Russie fut imposée par un descendant du Tartare Gengis, & paya ce tribut pendant 200 ans. Elle secoua le joug à la fin du 15e siécle, & devint une Puissance formidable sous Iwan IV, dit *le Sévère*, pour ne pas dire l'*Inhumain*. Mais en dégageant l'Empire, des entraves étrangeres, le *Souverain Maître* (1) ou *Conservateur*, réduisit en servitude ses propres Sujets, lesquels ne s'en ressentent encore que trop de nos jours. Enfin, Pierre I ne voulant pas régner sur une Peuplade barbare, métamorphosa les Russes ; il n'en fit pas des hommes ; mais il eut à cœur de polir leurs fers, & de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de consistance à son Trône

(1) Significations du mot *Tzar*, qu'on donne à Iwan IV.

& à ſa Nation, ſi, au lieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaſte, il eût ſçu ſe preſcrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Ruſſie, les Contemporains diſcrets en laiſſeront porter un jugement à leurs Neveux.

Le Dénombrement complet des Habitans de toutes les Ruſſies, ſe monte à peine à vingt millions d'Hommes; & à peine en compteroit-on un million dignes de figurer parmi les Peuples policés de l'Europe. Les autres végètent, comme autrefois nos dévanciers dans les Gaules, du temps des Druides.

Le Catholiciſme Grec eſt la Religion dominante. Ce rit eſt chargé de toutes les pratiques ſuperſtitieuſes, compagnes inſéparables d'une croyance ſur parole, & d'une ignorance native & paſſée en Loi. A travers leurs pieux uſages, plus ou moins éloignés de l'eſprit de l'Evangile, il en eſt un qui porte avec lui ſa récommandation; ils penſent que la voix humaine eſt le ſeul inſtrument digne de glorifier Dieu.

Les Prêtres portent la barbe, les cheveux & les habits longs. Ils ſe couvrent la tête d'un bonnet noir: le haut s'élève en pointe, le bas deſcend ſur le dos. Le Clergé Ruſſe jouit du travail de près d'un million de payſans attachés à ſon ſervice. Ces payſans ne ſe raſent point la barbe.

Jadis, les Ruſſes n'étoient qu'agricoles, chaſſeurs ou pâtres. Aujourd'hui ils ſont devenus d'aſſez habiles Fabricans d'étoffes. Ils ſçavent mettre en œuvre la ſoie & la laine, & la toile de tapiſſeries. Ils font d'aſſez beaux

velours. Ils tirent leurs ſoies, principalement de la Chine, de la Perſe & de l'Italie ; leurs laines, de la Turquie & de quelques Provinces de l'Empire. On y teint la première de ces productions ; une trentaine de Manufactures les emploient, & occupent près de 3000 Ouvriers. La laine ne ſert qu'à des draps groſſiers pour les Domeſtiques & les Soldats.

Les Ruſſes exportent diverſes pelleteries recherchées ; des cuirs rouges & noirs, connus ſous le nom de *rouſſi*, qu'ils apprêtent mieux qu'aucune Nation d'Europe, ſur-tout à Pleskow, à Jaroſlow & à Caſtrom. On leur paſſe en échange des étoffes de laine, de ſoie, des indiennes & toiles de coton, toiles fines, &c. Le Commerce intérieur eſt aſſez conſidérable : on traite avec la Chine, par Caravanes. On lui porte des peaux ; elle donne des peaux de tigres & de panthères, des toiles de coton, des étoffes de ſoie, &c. La Perſe envoie de la ſoie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux friſées, des étoffes de coton du pays, des Indes. Preſque tous les Peuples d'Aſie, tributaires du Sceptre Impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le Commerce des toiles rapporte des ſommes conſidérables.

La Ruſſie eſt diviſée en Gouvernemens, dont le nombre n'eſt pas encore bien déterminé. La Livonie & l'Eſtonie ſont deux principales Provinces de l'Empire. Elles produiſent du lin & du chanvre ; mais le ſol ſeroit ſuſceptible d'un bien plus grand rapport. Le deſpotiſme Seigneurial y rend l'induſtrie ſtagnante. On n'eſt pas

ménager de ſes peines, quand on eſt certain d'en recueillir les fruits. Mais on n'enſemence pas volontiers un champ, qu'un autre a le droit de récolter. La Nobleſſe en ce pays, eſt tout, & ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe ſur les Vaſſaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur perſonne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour ſubvenir à leur exiſtence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce ſeroit toute autre choſe.

Riga, Ville principale de cette contrée, eſt preſque le ſeul endroit où il y ait quelqu'activité & quelqu'aiſance. Reval fait auſſi du Commerce. La Ville de Narwa a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'Empire de Ruſſie, ſi on en jugeoit d'après S. Pétersbourg, ſa Capitale, ſituée dans l'Ingrie. Cette belle Ville doit ſa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civiliſation de pluſieurs ſiécles; & au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de Pêcheurs dans l'Iſle de Bazile. On fabrique à Pétersbourg, des tapiſſeries, des bas de ſoie, des chapeaux, &c. Son Commerce eſt très-étendu. Ses environs ſont ornés de pluſieurs Châteaux. Le Palais de Pétersbourg eſt ſi magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Verſailles.

Nowogorod eſt le Chef-lieu d'une Province de ce nom. Cette Ville, très-ancienne, a joui pendant quatre ſiécles conſécutifs, du privilège, (devroit-ce en en être un?) du privilége ſi naturel, & devenu ſi précieux,

de ſe gouverner elle-même, d'après ſes propres Loix. Les Citoyens aſſemblés ſe nommoient un Magiſtrat Suprême, & ſe réſervoient le droit de revenir ſur leur choix, quand & tant qu'ils le jugeoient à propos. Nowogorod ne fut floriſſante qu'alors qu'elle fut libre. Cette Conſtitution indépendante lui avoit procuré une conſiſtance telle, qu'elle donna lieu à ce proverbe : *Qui pourroit réſiſter à Dieu & à la Ville de Nowogorod* Hélas ! la grande Nowogorod ne réſiſta cependant pas aux armes d'un Souverain Ruſſe, jaloux de ſa ſplendeur, qu'elle ne devoit qu'à elle ſeule. Elle n'a conſervé de ſon état primitif, que ſa vaſte enceinte, devenue déſerte.

Dans cette Province, on ne trouve rien d'un peu remarquable, que la petite Ville de Walday (1), voiſine du Lac Waldaeskoe, & d'une Iſle, où exiſte encore un Couvent bâti par le Patriarche Nicon, Prêtre intolérant, qui fut condamné dans un Synode de Prélats, aſſemblés en 1668. Le Lac de Walday communique avec la Mſta. Le Bourg eſt peuplé de priſonniers Polonois & Finlandois.

La Province de Pleskow a donné ſon nom à ſa Ville principale, qui étoit encore une Republique au commencement du 16e ſiécle. Elle eſt beaucoup déchue, en perdant ſa liberté. On y fait encore un aſſez bon Commerce de cuirs de Ruſſie, de chanvre & de lin. Depuis que Pétersbourg eſt quelque choſe, Archangel

(1) Voyez la Figure ci-jointe.

n'eſt

n'eſt preſque plus rien. On y trouve du moins la tolérance religieuſe, établie & paſſée en Loi, quoique cette Ville doive ſon nom & peut-être ſon exiſtence à un Monaſtère conſacré à l'Ange Michel. Son divin Patron n'a rien fait pour elle.

Wologda eſt plus conſidérable. On y fait un plus grand Commerce. Cette Ville envoie des cuirs de Rouſſi, des toiles de lin teintes ou glacées, à Péterſbourg; des ſoies de cochons, à Archangel. Elle tranſporte aux frontières de la Chine, des toiles, des cuirs du Wadmel, du petit-gris, des galons d'or & d'argent, des peaux de chiens marins, &c. des peaux de caſtors du Canada, du velours, des étoffes de laine, de ſoie, &c. Les Chinois donnent en échange, du damas, des ſatins, de la ſoie torſe, &c.

La Ville de Moſcow l'emporte ſur toutes les autres Places de Commerce de la Ruſſie, peut-être ſans en excepter Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de Capitale.

En 1759, il y avoit dans la Ville dite Jaroſlaw, plus de cinquante Manufactures de cuirs de Rouſſi, trois de ſoyeries, chacune de cent métiers, une de draps de 900 métiers. La grande Fabrique de Zatrapeſnow, établie par Pierre I, eſt dans ſon voiſinage. On y compte 200 métiers & 600 Ouvriers. On y met en œuvre la laine, la ſoie, le chanvre, le lin, le papier, &c. On y teint auſſi les étoffes.

Les François, plus que tout autre Peuple de l'Europe, ont influé ſur la civiliſation rapide de la

Ruſſie. C'eſt la France qui inſpira aux Ruſſes, le goût des Lettres & des Arts. Jamais auſſi nos Ecrivains célèbres n'ont reçu plus d'accueil que de Catherine II. Cette Souveraine a été, pour ainſi dire, audevant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, &c. MM. de Buffon, Marmontel, &c. Qu'on nous permette, à ce ſujet, de terminer cette Notice un peu sèche, par une petite anecdote très-peu connue, & que nous n'avons encore publiée que dans notre Eſſai d'un Eloge hiſtorique de Voltaire, formant la onzième livraiſon de la Galerie (1) Univerſelle des Hommes qui ſe ſont illuſtrés dans les Lettres.

En même temps que Voltaire recevoit l'encens groſſier, mais pur, des Villageois du Mont-Jura, une Impératrice, célèbre par ſon amour pour les Lettres & les Arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de ſon rang. Des fourrures, des pierreries, le Portrait de Catherine IIe, avec une lettre écrite de ſa main, & un vaſe d'ivoire, ouvrage de ſes doigts induſtrieux, ſont envoyés de Pétersbourg au vieillard de Ferney; mais ce qui dut le flatter plus encore, la Légiſlatrice de ſes Peuples nombreux, ſoumettoit le Code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du Philoſophe..... La boëte d'ivoire, tournée par l'Impératrice elle-même, & qui ſe trouva parmi les

(1) Cet Ouvrage *in*-4°., avec approbation & privilége du Roi, & orné de Portraits, a pour *Editeur* le ſieur la Platiere.

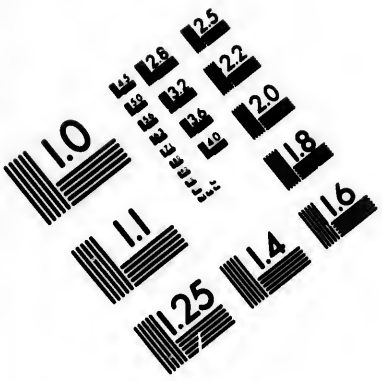
magnifiques préſens qu'elle fit paſſer à Ferney, donna à Voltaire l'idée d'une plaiſanterie. Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de la raconter avec toute la naïveté du ſujet. Après avoir pris quelques leçons de Madame Denis ſa nièce, Voltaire envoya à Catherine, en retour de ſon cadeau, le commencement d'une paire de bas de ſoie blancs, tricotés de ſa main, & accompagnés d'une agréable Epitre, en vers galans, dans laquelle le Poëte mandoit à l'Impératrice, qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'Homme, travaillé par une Femme, il prioit S. M. d'accepter un ouvrage de Femme, ſorti des mains d'un Homme.

Nous tenons ce menu-fait d'un Artiſte qui, ſéjournant dans le Château de Ferney, à cette époque, eut le plaiſir de contempler *Voltaire tricotant*.

Fin de la Notice hiſtorique ſur la Ruſſie.

J. G. de S. Sauveur inv. Mixelle sculp.

femme de Kaluga.



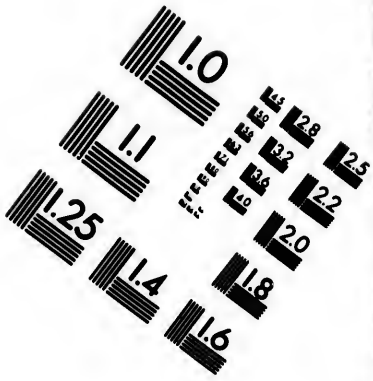
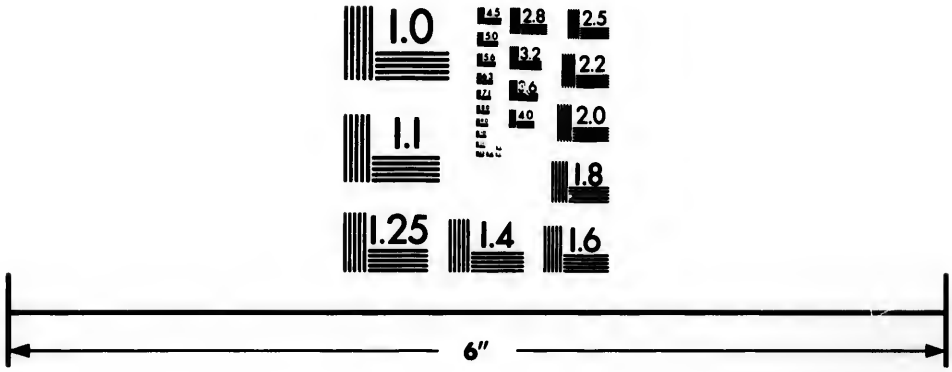
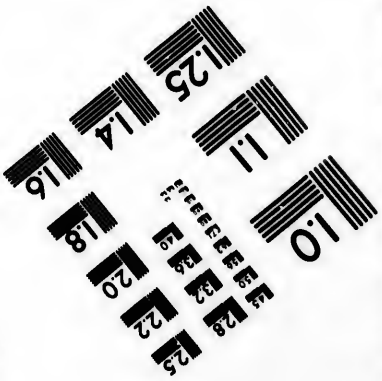


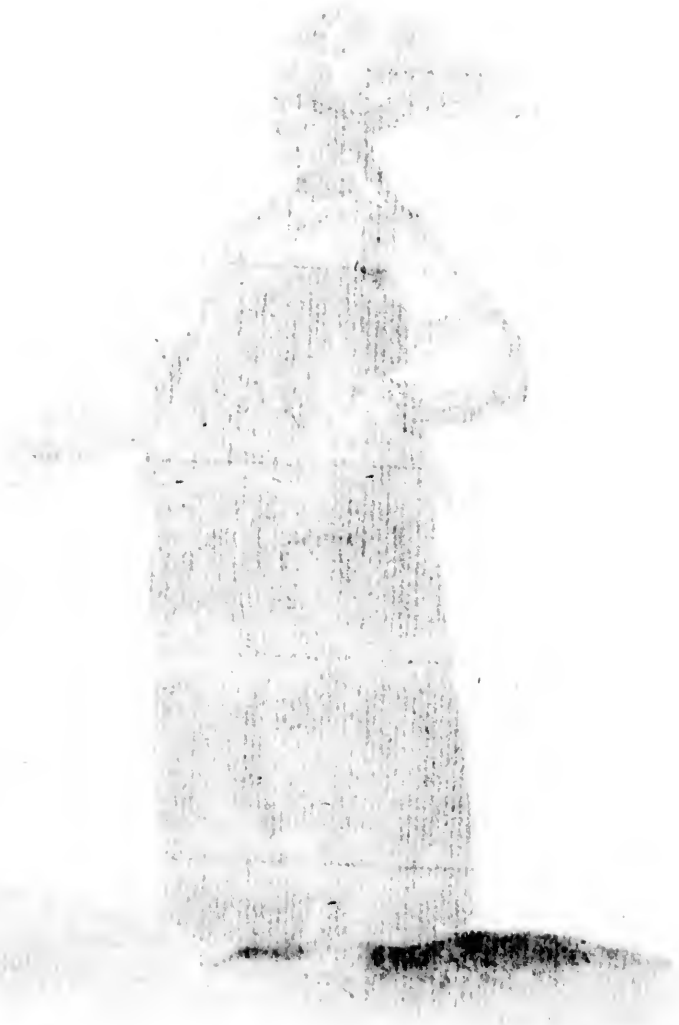
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



J. B. de S. Sauveur inv. Mirelle sculp.

Habitant de Kaluga.

DESCRIPTION

DU COSTUME

DES HABITANS

DE KALUGA.

KALUGA eſt éloigné de Moſcou de trente-ſix mille. Nous nous abſtiendrons de traiter ici des mœurs & coutumes de ce canton de la Ruſſie, pour ne point faire un double emploi; devant en parler plus au long, quand nous en ſerons à l'ancienne Capitale de l'Empire Ruſſe. Pour le préſent, nous nous bornerons à la deſcription du coſtume.

Celui des hommes eſt fort ſimple. Un Marchand de Kaluga eſt coëffé d'un bonnet qui a la forme des anciens bonnets de velours dont on fait encore uſage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il eſt compoſé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre; les rebords ſont ordinairement de la fourrure. S'ils ne ſe terminoient pas en pointe ſur le devant & derrière la tête, ils reſſembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens On porte la barbe & les cheveux tels que la nature ſemble l'exiger.

Sur la chemiſe, on endoſſe une veſte boutonnée à l'ordinaire ; & par deſſus un habit fort large dont les manches retombent juſque ſur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une eſpèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une couleur différente de celle du deſſus. Des hauts-de-chauſſes qui ne ſont rien moins que juſtes ſe renferment dans des botines noires.

Le coſtume des femmes a quelque choſe de pompeux & d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés ſous un bonet fort étrange. Ce bonnet eſt compoſé par le bas d'un bandeau de pluſieurs rangs de perles ajuſtés ſur le front. Le reſte de la coëffure reſſemble aſſez à un éventail déployé & récourbé, garni de broderies & de fleurs deſſinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrêmité d'un collier de perles qui fait pluſieurs fois le tour du col. La chemiſe eſt fermée ſur le devant & aſſez haut, par un nœud de perles de diverſes couleurs. Les manches bouffantes ſont liées ſur le poignet. Une longue robe qui laiſſe à peine voir le bout des pantoufles, eſt recouverte d'une eſpèce de corſet qui ne ſerre point la taille, & qu'on laiſſe entrouvert ſur le devant par le bas. Ce corſet eſt plus ou moins riche, & bordé d'une broderie plus ou moins large ; échancré quarrément, il laiſſe voir le haut de la chemiſe, & fait ſentir les formes heureuſes qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laiſſe pendre avec grace ſes extrémités garnies d'un gland paſſé dans un petit anneau. Une

fille de Kaluga, ainſi coſtumée, a un maintien qui doit en impoſer. Avec quelques modifications, ſur-tout dans la coëffure, cette manière de ſe mettre, entre les mains d'une femme de goût, pourroit mériter de faire mode.

Fin du Coſtume des Habitans de Kaluga.

Femme Tartare.

Tartare de Crimée.

MŒURS

ET COUTUMES

DES TARTARES DE LA CRIMÉE.

Leurs [illegible], [illegible] Provinces de Croissant ; n'ont pas [illegible] perdu dans [illegible] révolution [illegible]. [illegible] Grèce [illegible] plus [illegible] de ce qu'elle étoit, les Tartares de la Crimée [illegible] assûrement davantage le nom d'Hommes [illegible] sauvages [illegible] de la (1) Tauride. Les Mosquées de Mahomet [illegible] placent, il est vrai, dans [illegible] presqu'île [illegible] Temple de Diane. Mais les Voyageurs échoués sur ces côtes, [illegible] au plus à être pillés, [illegible] pas aujourd'hui, [illegible] tombés en [illegible] mains d'un (2) [illegible] (3) n'y lève point le bras [illegible] d'un [illegible] pour immoler des victimes [illegible] à [illegible] [illegible].

(1) [illegible] la Chersonèse Taurique, [illegible] l'hui la [illegible] Consulter [illegible] l'histoire [illegible] de cette [illegible] dissertation très-érudite du [illegible] Jésuite [illegible], [illegible] logie des [illegible] Bosphore [illegible], [illegible] Paris, 1736, 40 pages [illegible].

(2) [illegible] de la [illegible].

(3) Voyez [illegible] de la Tourbe, [illegible] celle de [illegible].

Tartare de Crimée.

MŒURS
ET COUTUMES
DES TARTARES DE LA CRIMÉE.

Les contrées, devenues Provinces du Croiſſant, n'ont pas toutes perdu dans cette révolution politique. Si la Grèce n'eſt plus rien de ce qu'elle étoit, les Tartares de la Crimée méritent aſſûrément davantage le nom d'Hommes que les ſauvages habitans de la (1) Tauride. Les Moſquées de Mahomet remplacent, il eſt vrai, dans cette preſqu'île le Temple de Diane. Mais les Voyageurs échoués ſur ces côtes, expoſés tout au plus à être pillés, n'appréhendent pas aujourd'hui, comme autrefois, de tomber entre les mains d'un (2) Thoas; une Iphigénie (3) n'y lève point le bras armé d'un couteau ſacré pour immoler des victimes humaines à ſa Divinité jalouſe.

(1) Ou la Cherſonèſe Taurique, aujourd'hui la Krimée. Conſultez pour l'Hiſtoire ancienne de cette région, une Diſſertation très-érudite du Jéſuite Souciet, ſur la Chronologie des Rois du Boſphore Cimmerien, in-4°. Paris, 1736, 40 pages d'impreſſion.

(2) Roi de la Tauride.

(3) Voyez l'Iphigénie en Tauride, Tragédie de Guimond de la Touche, & ſur-tout celle de Gluck.

Le ſol de la Crimée ſembleroit devoir inſpirer de plus douces habitudes à ceux qui le foulent : à l'abri des grands fléaux qui déchirent le ſein de la terre preſque par-tout ailleurs, il jouit d'une température ſalubre & d'une forte végétation. L'abondance ne s'y trouve pas en proportion du travail ; la nature déſintéreſſée n'y exige preſque point d'avances. La multiplicité & la beauté des fleurs le diſputent à la quantité & à la qualité des fruits. Mais les Tartares ne ſçavent pas encore tirer parti de toutes ces richeſſes, & ſemblent les dédaigner. Il faut avouer que juſqu'à préſent les circonſtances n'ont pas été favorables à l'agriculture. Le peuplier, qui s'eſt naturaliſé ſi bien en Crimée, rappelle le joug que Gênes leur a impoſé trop long-temps. Une Peuplade entière inſtruite à combattre ſous Gengis-Kan (1), devint l'eſclave d'une poignée de Marchands d'Italie. Tant il eſt vrai que les lumières de l'eſprit viennent aiſément à bout des forces du corps, & même de la valeur. Les Gênois, à leur tour, ſe virent enlever cette belle Province, par les Turcs, ſous Mahoment II. Cette autre révolution porte auſſi avec elle ſa moralité. La tyrannie d'un vainqueur n'eſt pas le plus ſûr moyen de conſerver ſa conquête. L'eſpoir d'être mieux, conſeille aux vaincus de changer de maître. Et les Tartares y gagnèrent en effet quelque choſe d'abord. Mais le défaut d'inſtruction & l'excès du pouvoir ſont deux.

(1) L'Alexandre de l'Hiſtoire moderne, plus Héros peut-être que le Fils de Philippe.

obſtacles à la félicité d'une Nation. Peut-être devroit-on déſirer de voir la Crimée paſſer ſous le Sceptre de quelque Puiſſance civiliſée.

Dans le courant des années 1687, 88 & 89, la Ruſſie tenta deux expéditions en Crimée ; mais la ſuperſtition & les intrigues de Cour les firent échouer. L'Armée conſentit à perdre 15 jours dans l'attente d'une Image de la Vierge, ſans laquelle les Soldats ne vouloient pas marcher. Puis la mauvaiſe nourriture, ſeule permiſe pendant le Carême, acheva de conſumer leurs forces, & de rendre vains leurs efforts déjà aſſez mal concertés d'ailleurs : enſorte que les Troupes Moſcovites furent licenciées même avant d'avoir pu ſe meſurer avec l'ennemi.

Depuis cette époque, la Crimée n'a point été vue d'un œil indifférent par ſes voiſins, & a ſervi de théâtre à quantité d'évènemens plus ou moins (1) importans, que nous ne nous ſommes pas propoſé de détailler ici. Mais l'état de cette Péninſule, toujours précaire, dépend encore de la ſituation de l'Empire Ottoman, dont elle relève.

Les Miſſionnaires à leur tour, y ont eſſayé des conquêtes plus pacifiques ; elles n'en ont pas été plus fructueuſes aux uns & aux autres. La Religion, trop

(1) Sahim Gueray, Kan de la Crimée en 1781, ayant déſiré un titre au ſervice de l'Empereur, Joſeph II le nomma le 12 Octobre, même année, au grade de Capitaine de la Garde Probrazienne.

ſouvent obligée de ſuivre le train des choſes humaines, y eſt à la merci de la politique, comme dans beaucoup d'autres endroits. Les Jéſuites, en 1712, y ébauchèrent quelques établiſſemens, qui eurent peu de ſuite. Dans une contrée ſoumiſe encore au Gouvernement féodal, les ſerfs s'en tiennent ordinairement au culte de leurs Seigneurs ſuſerains. La morale du Coran y aura long-temps encore la préférence ſur celle de l'Evangile. Le Chriſtianiſme eſt par trop auſtère pour des gens accoutumés à la licence, depuis qu'ils ne ſont plus indépendans; il leur faut des promeſſes analogues à leurs ſens groſſiers; & la métaphyſique la plus ſublime, ne ſçauroit les perſuader auſſi vîte qu'un matérialiſme ſacré qui flate leurs paſſions.

Deux circonſtances favoriſent la Population dans la Crimée : 1°. l'éloignement de la Capitale de l'Empire du Croiſſant, & par ſuite, l'affoibliſſement du pouvoir abſolu; 2°. les Mœurs ruſtiques qui règnent encore dans cette preſqu'île, moins cependant que parmi les Noguais voiſins. La Cour du Kan, qui ſe croit obligé de repréſenter le Grand-Seigneur qui l'a nommé, répand au loin les influences du luxe & de tous les excès dont il eſt la cauſe. La claſſe des Mirzas, c'eſt-à-dire, des Nobles & des Ennoblis, donne auſſi de mauvais exemples, & hâtent la corruption. Qui croiroit que le Chef d'un Peuple Paſteur, entretient dans le lieu de ſa réſidence, un Théâtre & un Orcheſtre, des Virtuoſes & des Danſeuſes? Qui croiroit que le *Tartuffe* de Moliére, traduit dans l'idiome Tartaro-Turc, penſa

être joué à Kaoucham, devant les Seigneurs du Pays, qui ſçavent à peine écrire leur langue.

Si le ſuperflu abonde à la Cour du Sultan ou du Kan, & chez les principaux Mirzas, le néceſſaire manque ſouvent au reſte de la Nation : entourés de mers, les Tartares n'ont pas toujours du poiſſon pour ſuppléer à la diſette des autres denrées, faute d'induſtrie & de prévoyance. Le ſol offre de beaux pâturages ; & il ſeroit difficile de trouver du beurre. Les légumes y ſont rares auſſi. On ſe contente d'un pain très-médiocre, pour ne pas dire mauvais ; ou bien le riz en tient lieu. La chair du mouton y eſt d'une grande reſſource. On ne ſçait ce que c'eſt que d'engraiſſer de la volaille.

Il peut y avoir eu en Crimée, des Villes conſidérables, ſur-tout bien fortifiées, puiſqu'on rencontre quelques reſtes d'édifices impoſans ; mais les endroits qu'on honore aujourd'hui de ce nom, ſont à peine des Bourgs fort ordinaires. Les Tartares ſont diſperſés dans quantité de petits Villages ; ils logent dans des maiſons de bois, conſtruites avec économie, mais ſolides & commodes. Que n'en ſont-ils encore aux tentes des Noguais leurs voiſins, & que n'ont-ils conſervé leur liberté ? La dépendance dans laquelle ils végètent, éteint en eux toute émulation, & leur a fait contracter la triſte habitude d'une vie dure & groſſière.

Ils ſont amis de la guerre ou plutôt du butin qu'elle procure. « Ce que l'on comprendroit à peine, en le » voyant, ce ſont les ſoins, la patience & l'extrême » agilité que les Tartares mettent à conſerver ce qu'ils

» ont pris. Cinq à six esclaves de tout âge, 60 moutons, » & 20 bœufs, la capture d'un seul homme, ne » l'embarrassent pas. Les Enfans, la tête hors d'un sac » suspendu au pommeau de la selle; une jeune Fille » assise sur le devant, soutenue par le bras gauche; » la Mère en croupe; le Père sur un des chevaux de » main; le Fils sur un autre; moutons & bœufs en avant, » & rien ne s'égare sous l'œil vigilant du Berger de ce » troupeau. Le rassembler, le conduire, pourvoir à sa » subsistance, aller à pied lui-même pour soulager ses » esclaves; rien ne lui coute (1).....

On appelloit Tartares-Précops les Habitans de l'intérieur de la Crimée, pour les distinguer des Circasses & Noguais, Peuples errans dans les déserts immenses des Tartaries Européenne & Asiatique; la Péninsule a 80 lieues de longueur au plus, sur 50 de large. L'Isthme n'a guère qu'un bon quart de lieue en largeur. Cette presqu'île doit son nom à une ancienne Ville de Krim, dont il reste à peine quelques ruines. Elle étoit située à 8 mille de *Kaffa*, jadis Théodosie, qui appartint jusqu'en 1475, aux Gênois, qui l'avoient prise sur les Grecs sous leurs derniers Empereurs.

Les Tartares de Crimée, devenus plus sociables depuis leurs démêlés avec les étrangers, ont la taille médiocre, mais assez bien prise: d'ailleurs, ils ont conservé une constitution robuste, due à leur sobriété.

(1) Voyez le fond de l'une des deux Estampes jointes à cet Article.

Il eſt étonnant qu'avec de la ſanté & peu de beſoins, ils n'ayent pas encore recouvré leur liberté. Le Pays qu'ils habitent convient parfaitement, ce ſemble, à des hommes indépendans. Les eaux de la Mer leur ſervent de boulevards naturels. Il eſt petit, par conſéquent plus aiſé à défendre. Il eſt fertile aſſez pour nourrir ſes cultivateurs. Les propriétaires de cette contrée n'ont rien à demander au reſte de la terre ; & ſans ſortir de chez eux, trouvent le néceſſaire, l'utile & même le ſuperflu. Une telle poſition ſeroit bien précieuſe aux yeux d'une Peuplade éclairée & jalouſe des droits de l'Homme. Des ruiſſeaux, des montagnes, point de Volcans, la Mer & un beau Ciel, que faut-il de plus pour vivre heureux, c'eſt-à-dire, libre ? Que pourroit contre la Crimée jouiſſant de ſes avantages, l'aſtuce Italienne & le deſpotiſme Ottoman ? Puiſqu'ils n'ont rien à craindre du dehors, la paix & le bien-être de l'intérieur dépend d'eux. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au bonheur. Qu'ils ne reconnoiſſent pour *Mirzas* ou pour Seigneurs ſuzerains, que l'ancien de chaque famille ; & les voilà parvenus tout-à-fait à ces Mœurs primitives, dont il reſte encore quelques traces parmi eux, dans le goût qu'ils ont conſervé pour la vie agricole & paſtorale.

Quant à leur Coſtume, l'examen détaillé des deux Figures ci-jointes, nous diſpenſe d'une explication. Nous dirons ſeulement que le luxe des habits n'étant pas à la portée du gros de la Nation, qui eſt tout-à-la-fois ſerve, pauvre & intéreſſé, il n'y a que les gens

en dignité qui étalent ſur leurs vêtemens quelque choſe de la pompe Aſiatique. Le Kam, les Breis & les Mirzas, ſe revêtent d'une belle peliſſe de gorge de loup blanc de Laponie, doublée de petit-gris. Leur chemiſe de nuit eſt ordinairement magnifiquement brodée. Et chez eux, ils ſe mettent à l'aiſe, dans un deshabillé magnifique, &c. &c. &c.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tartares de la Crimée.

J. G. de St. Sauveur inv.

femme Tattare d'Astragan.

MŒURS
ET COUTUMES
DES TATARS NOGAIS D'ASTRAGHAN.

PARMI les différentes Hordes Tatares, celle des Nogaïs s'eſt maintenue le plus long-tems libre, ſous pluſieurs noms, & répandue ſur une aſſez vaſte étendue de pays. Depuis cinq à ſix ſiècles, elle fréquente les *Steppes* ou déſerts qui bordent la mer Caſpienne & la mer noire; elle faiſoit auſſi des courſes au nord du Mont-Caucaſe, & juſques ſur les rives inférieures du Wolga. Ayouk & Pierre le Grand, en reſſerrant les Nogaïs, les ſoumirent aux Kalmouks. Partagés entre la Ruſſie & la Porte, ces Nomades ſont diſperſés aux environs de la mer d'Azow, entre le Tanaïs & le Kouban. On évalue leur population à 70000 arcs. C'eſt ainſi qu'ils ſe déſignent.

Ceux d'entr'eux qui paroiſſent plus attachés à la couronne Ruſſe ſont les Tatars d'Aſtraghan; ils habitent la ville de ce nom & les villages circonvoiſins. Nous nous arrêterons à ceuxci, dont le nombre ne paſſe pas deux mille *marmites;* ils appellent ainſi les familles qui les compoſent, & que nous déſignons ſous le nom de *feux*. Au reſte, il eſt difficile de compter les individus d'une peuplade inconſtante & toujours en courſe.

Les Tatars-Citoyens-d'Aſtraghan reſſemblent beau-

coup, pour les mœurs, aux Tatars Citoyens-de-Kasan ; & ne diffèrent pas moins de ceux de leur Horde qui ne se sont point assujettis aux usages de la vie civile. Néanmoins, les Nogaïs d'Astraghan ont conservé plus de traces, qu'aucune autre peuplade, de la constitution Tatare primitive. Ils reconnoissent parmi eux une Noblesse très-nombreuse. Leurs Princes, qu'ils appellent *Mourses*, jadis très-puissans, ont perdu beaucoup de leur autorité, pour s'être montrés trop durs, & se sont vus abandonnés de leurs sujets, pour avoir oublié qu'ils n'étoient que *primi inter pares*. Les Nogaïs d'Astraghan, qui vivent sous des tentes aux environs de cette ville, & qu'on désigne sous le nom de Tatars-campés, n'ont que de misérables écoles, & sont moins policés que les autres; mais soumis à la seule protection de l'Empire Russe, ils se gouvernent selon leurs loix propres; & jouissent d'une liberté complette; ils en sont quittes pour donner quelques *Amati* ou Otages, précaution qu'on a cru devoir prendre contre leur caractère turbulent. Quelques corvées est le seul tribut qu'ils paient. Qu'exiger de plus d'une peuplade qui n'a pour toute propriété que des marmites, des vases de bois, des outres de peau, des flacons de courges, quelques nattes de jonc, & des charrettes à deux roues pour transporter eux & leur leger bagage? Leurs bestiaux font leur seule opulence; & ils seroient plus heureux que les plus riches Hollandois, s'ils vivoient en paix les uns avec les autres; & s'ils fournissoient des contributions moins fortes à leur noblesse dont ils pourroient si bien se passer. Nous ferons remarquer à ce sujet que la

manie des distinctions est connue des peuples sauvages & ignorans, ainsi que des Nations polies & éclairées. Les Nogaïs des Hordes ambulantes sont ordinairement sérieux, & on ne sauroit être plus hospitalier. Tout est commun entre le voyageur & son hôte; la table, les habits, les ustensiles de ménage, le lit & jusqu'aux femmes.

Il est reçu parmi eux qu'un père achète des petites filles de cinq à six ans pour les faire un jour épouser à ses enfans. La nôce dure plusieurs jours, pendant lesquels, excepté le premier, les jeunes mariés ne quittent point la cabane où on leur porte de quoi vivre. Ils provoquent l'accouchement en secouant la femme enceinte suspendue par une ceinture passée sous les aisselles.

Par une suite de leurs préjugés religieux, ils bouchent hermétiquement, avec du coton, toutes les ouvertures du cadavre, aussi-tôt après qu'on a rendu le dernier soupir; pour ne point se souiller des écoulemens du mort, qui les rendroient impurs.

Les Tatares qui résident à Astraghan font le commerce; ils ont des manufactures de maroquin, de toile de coton, de camelot, même d'étoffes de soie qu'ils trafiquent avec les Arméniens, les Persans, les Boughares. Les femmes filent du coton avec beaucoup de soin. L'agriculture des Tartares villageois se borne presque au jardinage.

Les Nogaïs d'Astraghan sont Mahométans; ils ont quinze mosquées; un Grand-Prêtre préside à leur Clergé. Ils se vantent de posséder parmi eux un descen-

dant du Prophête, lequel se distingue par un Turban verd ; il affiche aussi plus de dévotion qu'aucun autre.

L'habillement des Tatars d'Astraghan, à peu de chose près, est le même que celui des Kasaniens.

Le costume des femmes approche de celui des Arméniennes. Elles se serrent la taille avec une ceinture enrichie de différens dessins d'argent, de cuivre, &c. en relief. Elles portent les cheveux en tresses, auxquelles les filles attachent de longs rubans & des houppes, espèce de glands. Quand elles le peuvent, on les voit coëffées de bonnets applatis & garnis de marthe-zibeline. Hors de chez elles, elles se couvrent d'un voile. Un ornement chargé de perles de verre leur descend sur le dos, à la manière des Tscheremisses & des Kasaniennes. Elles ne se contentent pas de porter des bagues & des boucles d'oreilles ; plusieurs d'entr'elles se passent dans le cartilage du nez un anneau d'or si grand qu'il touche les levres ; cet usage, assez bizarre, est de mode même dans la ville. Quelquefois elles portent cet anneau à l'une des narines. Les femmes du commun sont, comme par-tout ailleurs, assez négligées dans leur habillement ; outre que dans ce pays, elles sont traitées assez durement par leurs maris. Presque par-tout, la misère fait les mauvais ménages du peuple.

Fin des mœurs & coutumes des Nogais.

Cosaque.

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES COSAQUES.

Au Nord de l'Europe, coule un grand fleuve, connu des Anciens, ſous le nom de Boryſthène, & que nous appellons le Dnieper. L'embouchure de ſes eaux, qui ſe précipitent dans la Mer noire, après avoir donné le ſpectacle impoſant de treize cataractes, forme un Lac immenſe, au ſein duquel s'élèvent 70 Iſles. C'eſt ſur cet Archipel que ſe refugièrent quantité de familles Ruſſes, pour y défendre leur indépendance contre les attaques des Tartares & des Polonois, vainqueurs deſpotes en Kiovie. Ces généreux émigrans, ayant recouvré leur liberté parmi les roches du Dnieper, toujours ſur la défenſive, s'y donnèrent des Loix analogues à leur ſituation précaire, & devinrent bientôt un corps de Nation redoutable à leurs anciens Maîtres, ſous le nom de *Coſaque*.

Cette révolution politique eut lieu vers la fin du 14e ſiècle & au commencement du 15e.

Les Coſaques ne tardèrent pas à ſe voir recherchés par leurs voiſins, pour ſervir de remparts contre d'autres voiſins. On leur céda de grandes étendues de terrein, comme à des amis utiles. On s'attira l'attachement de

leurs Chefs en leur propoſant des marques d'honneur. Enfin, ils vinrent à un tel dégré de conſidération, qu'ils donnèrent de l'ombrage à quelques autres Souverains, mauvais politiques.

On voulut les dépouiller de leurs privilèges, & attenter à leurs droits. Harcelés ſans ceſſe, & mal menés par Pierre-le-Grand, ils conſentirent à s'incorporer de nouveau à la Nation Moſcovite dont ils étoient originaires.

Devenus Province de l'Empire, ils ont perdu leur caractère républicain & national, & ne conſervent plus que le nom de Coſaques. Jadis ils pouvoient compter entr'eux cent cinquante mille Cavaliers.

A peine pourroit-on en paſſer aujourd'hui en revue 24 mille; & leur ſervice ſe borne maintenant à charroyer des vivres & à garder les bagages.

Cependant on croit devoir prendre les précautions les plus étroites à leur égard. Leur Koſchowoy ou Général, aux gages de la Cour Ruſſe, ne peut avoir qu'un ſecrétaire; lequel eſt chargé de la correſpondance de toute la Nation. Aucun individu n'a le droit de recevoir des Lettres particulières. Toutes les miſſives ſont lues en public; en ſorte que l'épée & la plume ſont deux armes dont ils ne ſe ſervent plus que ſous le bon plaiſir du Gouvernement. On ne leur a permis que ceux de leurs uſages, qui ne peuvent tirer à conſéquence.

On retrouve encore chez eux des reſtes de leurs anciennes Mœurs. Dans leur Société, le Mariage eſt

un

un titre d'exclusion ; si l'on y souffre des Epoux, ce n'est que sous la condition que leurs Femmes feront résidence hors des limites du territoire national. Les plaisirs de l'hymen sont de contrebande. On ne peut s'y livrer que furtivement. On refuse même l'entrée à l'épouse d'un étranger, qui ne séjourne parmi eux qu'en passant. Une telle Loi, motivée dans les premiers temps par la nécessité des choses, n'étoit pourtant pas contraire à la population. La cohabitation journalière au sein d'une compagne, eût amolli des Républicains Guerriers, dont l'existence & la liberté entourées d'Ennemis puissans, demandoient une resistance à toute épreuve ; les visites à la dérobée, qu'ils rendoient à leurs Femmes conquises à la pointe de l'épée, donnoient du ressort à leurs passions, & tournoient au profit de l'hymenée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Cosaques ne doivent plus être aussi jaloux qu'autrefois, d'une postérité nombreuse ; ils n'ont plus de franchises à transmettre à leurs Enfans, pour héritage.

Ils se sont divisés en petites Associations, où ils mangent en commun, & auxquelles on peut renoncer, quand on veut. Mais une fois engagé, il faut en observer strictement les Statuts. Jadis la Nation élisoit un Chef qu'on nommoit Hottmann. Ils choisissent encore aujourd'hui leur Général parmi eux ; mais il n'a de pouvoir sur eux, que du moment qu'il se voit confirmé par la Régence Impériale. La Cour de Russie lui fait un présent en espèces monnoyées ; & outre cela, lui paye une pension en temps de Guerre. Les Cosaques

en ſont venus au point de dépoſer ſouvent eux-mêmes, par la violence, ce Chef, uniquement pour partager de nouveau avec le ſucceſſeur, les ſept mille roubles attachées à chaque mutation de cette Charge.

Il eſt vrai que les Coſaques ont ſi peu d'aiſance, qu'ils ſont obligés de ſe procurer par le brigandage, ce qui manque à leur ſubſiſtance, faute d'induſtrie. Mais le vol, qu'ils regardent comme une eſpèce de repréſailles envers l'étranger plus riche, qu'ils dépouillent ſur les grands chemins, paſſe pour un crime capital, quand quelqu'un d'entr'eux ſe permet cette odieuſe reſſource ſur ſes compatriotes. La ſévérité de la punition qu'ils infligent en pareil cas, fait l'éloge de leurs principes en fait d'économie politique. Le voleur eſt attaché à une poteau dans le lieu le plus fréquenté de leurs habitations. Il y demeure pluſieurs jours & pluſieurs nuits de ſuite, expoſé à recevoir autant de coups que le jugent à propos, les paſſans, armés de gros bâtons placés aux pieds du patient. Un pain & un flacon de brandevin dépoſés à ſes côtés, ſervent à lui donner des forces pour ſoutenir ſon ſupplice; car après l'avoir maltraité ſelon leur juſtice diſtributive, les mêmes paſſans ne le quittent pas ſans lui offrir quelques morceaux de nourriture & quelques gouttes de boiſſon. S'il ſupporte cette rude exécution, il peut rentrer dans ſa Tribu, qui alors lui rend tous ſes droits à l'aſſociation.

Les Coſaques qui cultivent les bords du Don, mènent une vie mieux ordonnée. Amis du travail qui les

nourrit, ils offrent une Peuplade intéreſſante & heureuſe. Ci-devant Serfs ſous des Seigneurs Ruſſiens, ils en ont ſecoué le joug trop peſant. Leur émigration ne fut point traitée de révolte ; le Gouvernement paroît les conſidérer beaucoup, & les laiſſe jouir tranquillement d'une ſorte d'indépendance.

Les bords du Boryſthène ne ſont pas plus ſtériles que les rivages du grand & du petit Tanaïs. Les plaines de l'Ukraine fourniroient plus que le néceſſaire à leurs Habitans, plus laborieux, s'ils perdoient la mémoire de ce qu'ils ont été ; ſi à leurs corporations d'Hommes, ils ſubſtituoient les devoirs du ménage ; s'ils rappelloient leurs Femmes éparſes dans les Iſles, pour former des familles ſédentaires. Car c'eſt toujours là qu'il faut en venir. La Liberté même eſt un fruit amer, s'il n'eſt point aſſaiſonné des plaiſirs domeſtiques.....

Kiow eſt la principale Ville de l'Ukraine, & pourroit paſſer pour la Capitale de tous les Coſaques. Cette ancienne Cité, bâtie par des Empereurs de Conſtantinople, a ſervi long-temps de réſidence aux Souverains Moſcovites. Elle n'eſt plus ce qu'elle pourroit être encore. Il eſt difficile qu'un Gouvernement auſſi vaſte que celui de toutes les Ruſſies, puiſſe porter ſes regards avec une attention égale & ſoutenue, ſur toutes les parties qui le compoſent. Les diſtricts éloignés doivent ſouffrir, en raiſon de leur diſtance au centre des opérations Miniſtérielles. Il eſt des points ſur le Globe, inacceſſibles aux rayons du Soleil lui-même.

L'œil du Maître de quantité d'Etats, peut encore moins ſans doute, ſe flatter de tout voir, de tout embraſſer à-la-fois. L'eſprit humain ne ſçauroit comporter une adminiſtration étendue & compliquée. Les Hommes ne ſeront jamais auſſi heureux, auſſi ſages qu'ils doivent & peuvent l'être, tant qu'ils ſe raſſembleront en trop grand nombre ſous un même Sceptre. Un ſeul Berger, ſi longue qu'on ſuppoſe ſa houlette, eſt inſuffiſant pour ſurveiller tous les individus d'un troupeau de pluſieurs milliers de têtes.

Il eſt difficile de voir des habits plus ſimples que ceux des Coſaques actuels, en temps de paix. Ainſi que ceux des payſans de Ruſſie, ils ſont faits de groſſe toile ; ils avoiſinent un peu le Coſtume des anciens Grecs.

Leurs chemiſes ſont larges & courtes, ſans plis vers le collet, & doublées d'une pièce de toile triangulaire, depuis les épaules juſqu'aux reins. Les hauts-de-chauſſe ſont larges & pliſſés vers la ceinture ; de ſorte qu'on peut les élargir ou les ſerrer, comme on fait les caleçons. Ils ont pour chauſſure dans leurs voyages, des bottines pointues vers le bout du pied. Elles ſont de cuir de Ruſſie. Chez eux, ils portent des ſouliers d'écorce d'arbre, qu'ils ſçavent nouer & entrelacer avec adreſſe.

Ils ſont aſſez généralement d'une taille haute & robuſte. Ils ont le regard fier. Les Femmes qu'ils fréquentent ne ſont point dépourvues de beauté. Elles ſont aſſez bien faites ; mais elles ont peu de graces.

L'habillement de celles-ci a quelque choſe d'appro-

chant de celui des Hommes. Elles se couvrent d'une espèce de hongreline, qu'elles ont le soin de fermer avec de gros boutons. Les manches de leurs chemises ont deux ou trois aulnes de long; elles les rangent en plusieurs plis sous le bras. Leur tête est couverte de grands bonnets, plus ou moins ornés & riches. Les Femmes mariées cachent leurs cheveux; mais les Filles en font de tresses, qu'elles laissent retomber sur le dos. On coupe les cheveux aux Enfans, au-dessous de leur dixième année; mais on leur en laisse deux touffes sur leur tempes. Comme ceux des deux sexes sont vêtus de la même manière jusqu'à cet âge, on ne distingue les Filles d'avec les Garçons, que par les anneaux qu'elles portent aux oreilles.

Les Cosaques sont superstitieux & l'ont toujours été. Avant qu'ils eussent embrassé la Religion Chrétienne du rit Grec, ils adoroient un certain *Dieu du feu*; la figure grossière qui le représentoit, tenoit la foudre entre ses mains. Presque par-tout

.....**La crainte fit les Dieux.**

Si les rayons du Soleil levant reçurent le premier encens des Orientaux, les éclats du tonnerre durent à plus forte raison, faire une impression profonde sur l'esprit des Hommes ignorans, & crédules en raison de leur ignorance. Eh! comment se défendre d'une stupeur religieuse, au bruit majestueux de la foudre? Quoi de plus propre à nous donner l'idée d'un Etre surnaturel, que les effets admirables & terribles de ce

feu électrique, ſi au-deſſus de la foible intelligence des Hommes ! Le premier d'entr'eux qui aſſiſta à l'embrâſement ſubit d'un chêne ſeculaire au ſeul contact d'un ſillon de lumière auſſi rapide que l'éclair qui le précède, dut tomber à deux genoux devant les cendres fumantes encore de l'arbre conſumé. La ſuperſtition, fille de l'inexpérience, naquit de ces cendres. Avec quel ſoin, le témoin extaſié de ce phénomène, dut recueillir les étincelles de l'embrâſement, en confier la garde à des mains pures. Le lieu de l'incendie, devenu ſacré, fut bientôt métamorphoſé en un Temple. Pour le deſſervir, il fallut inſtituer des Prêtres : & dans peu, l'on vit, pour en revenir à notre ſujet, les premiers ancêtres des Coſaques punir de mort les Gardiens infidèles ou négligens du Feu ſacré, éteint par leur faute, ſur l'Autel du Dieu *Perun*.

Fin de la Notice hiſtorique ſur les Coſaques.

femme Tscheremisse.

Homme Tscheremisse.

MŒURS
ET COUTUMES
DES TSCHÉREMISSES.

JADIS soumis aux Tatares, les Tschérémisses occupoient un terrein assez vaste entre le Tanaïs & le Volga. Alors, moins resserrés qu'à présent, ils menoient une vie pastorale, à l'imitation de leurs premiers ancêtres les Finnois. Aujourd'hui ils s'adonnent au labourage, à l'exemple des Russes leur nouveaux Maîtres. Ils n'ont pas encore de Langue écrite; celle qu'ils parlent leur est particulière, quoiqu'on y reconnoisse l'idiome de leur Mère-Patrie. Pendant long-temps aussi, ils ont eu leurs Kans, ou Chefs, & ils reconnoissoient parmi eux quelques familles nobles, & destinées au commandement. Il n'en reste plus de traces depuis qu'ils se sont soumis à une Capitation imposée sur la tête des mâles, & à un tribut qu'on lève en recrues, en chevaux de relais, & en peaux de martres. Cependant ils choisissent eux-mêmes, & parmi eux un Maire prépose à chaque village, composé de trente maisons ou fermes. Ce peuple n'est pas encore assez civilisé, & n'a pas encore assez de consistance pour avoir des villes. Les habitations sont construites en bois & ordinairement quarrées. En place de vitres, on étend des vessies ou un linge.

L'été ils ſont Agriculteurs ; l'hyver ils vont à la chaſſe ou à la pêche : excepté la chair de porc qu'ils abhorrent, par un préjugé religieux, ils mangent indiſtinctement de preſque tous les animaux qu'ils ont tués. Ils s'entendent aſſez bien à la culture des abeilles ; mais c'eſt-là que ſe borne leur induſtrie ; les femmes filent, font de la toile, & la brodent avec de la laine. Auſſi les Tſchérémiſſes ſont pauvres ; le plus riche d'entr'eux poſſède à peine trente chevaux, autant de bêtes à nes & environ quarante brebis.

Les femmes, pour accoucher, ſe rendent dans la chambre au bain. Le premier homme qui rend viſite à l'accouchée donne ſon nom au nouveau-né, ſi c'eſt un garçon.

Dans ce pays, la mode eſt d'acheter ſa femme. Le prix courant d'une fille à marier eſt depuis trente juſqu'à cinquante roubles (1). Il y en a qui montent juſqu'à quatre-vingt & même cent roubles. La cérémonie nuptiale eſt bientôt faite. Un Prêtre récite en préſence des deux conjoints une prière aux Dieux Lares, petites Idoles domeſtiques poſées ſur une table. Puis vient le repas, auquel ſuccèdent quelques divertiſſemens. Ce ſont des Cantiques groſſiers & des danſes analogues, exécutés au ſon d'une harpe Ruſſe, d'une muſette & d'une guimbarde. Après ce concert & ce bal, les nouveaux mariés paſſent dans la chambre à coucher. La mariée, en quittant ſon voile de vierge, pour prendre le bonnet de femme, pleure beaucoup comme de coutume. Il eſt auſſi d'uſage qu'elle faſſe une belle & longue réſiſtance. Mais on n'en eſt pas dupe. Car le lendemain matin le parrein de la nouvelle

(1) Un Rouble vaut à-peu près 6 liv. de France. Ainſi le prix le plus haut d'une femme, chez les Tſchérémiſſes, ne paſſe pas deux cens écus, ou 600 liv.

épouſe, ſuivie de pluſieurs femmes, entre & va droit au lit nuptial, un fouet à la main ; alors on procède à une perquiſition dans les formes. Malheur à l'épouſée, ſi l'on ne rencontre pas des preuves non équivoques qui atteſtent ſon changement d'état ; les verges font leur office & enſanglantent la couche qu'on auroit dû trouver maculée. Les maris puniſſent de la même manière la légereté & les écarts de leurs femmes. Ils vont plus loin encore ; par un ſurcroît de rigueur, ils condamnent en outre la coupable à une abſtinence proportionnée à ſa faute.

Ces uſages ſont communs aux Tſchérémiſſes idolâtres & Chrétiens. Ceux qu'on a converti au rit Grec n'ont pas renoncé pour cela à leur ancien culte ; enſorte qu'ils profeſſent deux Religions au-lieu d'une ; & ils n'en ſont pas plus heureux. On ne peut leur faire entendre que la vie à venir n'a rien de commun avec la vie préſente ; ils s'obſtinent à croire que l'une n'eſt que la prolongation ou la continuation de l'autre. En conſéquence les vivans s'appauvriſſent pour enrichir les morts. On enterre avec le cadavre des pièces de monnoie, des morceaux de gâteaux, des habits, des meubles, quelques uſtenſiles. Ils ſont même ſi perſuadés de cette exiſtence ſoûterraine, qu'ils exhortent les défunts à vivre enſemble en bonne intelligence.

Leurs Prêtres ſont en même-temps des diſeurs de bonne aventures ; mais on a le bon eſprit, pour ne point faire un double emploi, de regarder comme tel l'homme ſage & d'un âge mûr, que la Communauté a élu pour ſon chef. *Youma* eſt le nom de Dieu dans la langue des Tſchérémiſſes ; *Kojoujouma* veut dire l'Etre Suprême. Ils lui donnent une femme, *Awa*, qui eſt en même-temps la mère des Dieux ſubalternes, mâles & femelles ; & ils appellent *Youmon Schouktſcha*,

la famille entière de Dieu. Les hommes s'adreſſent aux Dieux mâles ; les femmes aux Déeſſes. Après Awa, la Divinité femelle qu'ils révèrent le plus, c'eſt la mère du ſoleil. On ne manque pas non plus de ſe rendre propice un Dieu mâle qu'on dit préſider aux tempêtes. Ils croyent aux démons ; cela va de ſuite. Son véritable nom chez eux eſt *Schaïtan* ; mais ils n'oſent jamais le prononcer ; ils ſe contentent de l'appeller *Yo*. Selon eux, il fait ſa réſidence dans l'eau ; & c'eſt ſur-tout à midi qu'il eſt à craindre. Dans un coin de chaque maiſon, au fond d'une boîte d'écorce de bouleau, eſt la figure d'une poupée en habits d'homme ; c'eſt-là le Dieu du tonnerre ; pour l'appaiſer, on met devant lui des petits gâteaux. Ils n'ont point de Temples ; mais ils choiſiſſent, dans leurs forêts, des places qu'ils conſacrent ſous le nom de *Kérémet* ; c'eſt-là qu'ils s'aſſemblent pour procéder, en plein air, à leurs ſacrifices & à leurs invocations. Le Vendredi eſt leur Dimanche ; ils s'abſtiennent ce jour de tout travail. Les femmes n'approchent jamais de ces *Kérémet* ; & les hommes n'y ſont admis qu'après s'être baignés & habillés proprement. On remarquera que les gâteaux & les boiſſons qu'on offre aux Idoles & aux morts ne peuvent être apprêtés que par les mains d'une vierge. Les animaux qu'on ſacrifie ordinairement ſont les chevaux, les bœufs, le gros gibier, les cignes, les oyes, &c. On donne la préférence aux victimes blanches. Et pourquoi ne pas s'en tenir à la farine pêtrie avec du miel, à la bierre, à l'eau-de-vie & à l'hydromel ? Comme chez les autres anciens peuples, ces objets furent les premières offrandes de cette peuplade : l'homme ſeroit peut-être encore frugivore ſans la Religion ; c'eſt elle qui a conſeillé aux Payens de faire ruiſſeller ſur les Autels le ſang des animaux les plus utiles, ou les plus innocens : & du moment que les

yeux

yeux s'accoutumèrent à cet appareil de cruauté, on cessa d'avoir de la répugnance à se nourrir de la chair du bœuf ou de l'oiseau qu'on avoit eu le courage d'égorger. Aussi le sexe le plus sensible assistoit aux premiers sacrifices, qui ne consistoient qu'en offrandes des prémices de la terre & en libations ; l'approche des Autels lui fut interdit, du moment que les Prêtres carnivores les ensanglantèrent.

Les Tschérémisses, convertis au Christianisme, ont retrouvé dans la Fête dite de tous les Saints, leur principale solemnité, consacrée en l'honneur de toute la famille de leur Dieu. En sorte que la *Toussaint* leur rappella l'*Youmon Bayran*. Ils célèbrent cette grande Fête en Automne, & tous les trois ans, quand leurs facultés le permettent. Car ce jour-là est célèbre par le sacrifice des animaux choisis. Youmon ou l'Etre Suprême a pour sa part un cheval entier. Awa, ou la femme de Dieu, a pour la sienne une vache. Les Divinités subalternes se contentent du menu bétail. Le tout est accompagné de cérémonies & d'observations superstitieuses que leurs Prêtres ont eu grand soin de multiplier. La tête, le cœur, les poumons & le foie, sont les parties de la victime qu'on réserve aux Dieux. La peau est le revenant-bon des Sacrificateurs ; la chair, partagée en morceaux, est distribuée au peuple, qui s'en nourrit : on observera que les premières parts sont pour les Prêtres.

Ils ont une Fête annuelle, qui a lieu au Printemps, & & qui est bien plus agréable, & bien plus sensée; les femmes & leurs filles y sont admises. On la désigne sous le nom *Anga Soaren*. Au temps des premiers labours, on se rassemble dans les champs. Chacun porte sa petite oblation, c'est-à-dire, quelque nourriture & quelques boissons, que l'on consacre aux Dieux avec des prières ; puis on mange le tout en com-

mun ; après quoi chaque père de famille commence un ſillon ſur ſes terres ; on ſe ſépare gaiment pour rentrer chez ſoi. A la fin de l'Eté, ils pratiquent une autre ſolemnité, qui eſt comme une ſuite de celle-ci & qu'ils déſignent ſous les mots : *Outkinde-Bayran ;* mais qu'on pourroit appeller la Fête de la Reconnoiſſance. Chaque père de famille la célèbre ſéparément avec ſes enfans, dans ſa maiſon. La moiſſon finie, on ſe lave, on poſe ſur une table du bled de la nouvelle récolte, des gâteaux faits avec de la farine de ce même bled, & force boiſſons de toutes ſortes. Le père de famille prend une partie de toutes ces prémices ſur un plat, il ſort dans ſa cour, élève ce plat & en fait comme un hommags au ſoleil, en remerciant ce Dieu de la Nature & de la Fécondité, des bénédictions qu'il a daigné répandre ſur les productions de la terre. Cet acte de piété rempli, on ſe raſſemble autour de la table & on ſe livre à la joye. Cette fête Payenne, qui a encore lieu en cachette, ne rappelle-t-elle pas les beaux jours de l'âge Patriarchal ? Le Clergé, au-lieu de punir les nouveaux Chrétiens qui vont trouver leurs frères Payens pour chommer avec eux à la dérobée cette fête antique & reſpectable, n'auroit-il pas dû plutôt la conſacrer par une Religion qui ſe glorifie de remonter juſqu'au temps des Patriarches ? Quel inconvénient peut entraîner une telle cérémonie, qui a ſa ſource dans le cœur reconnoiſſant de l'homme. En tolérant des pratiques auſſi innocentes, on eût gagné à la Religion un plus grand nombre de proſélites, ſans avoir à ſe reprocher aucun acte de violence. Dans le Gouvernement de Kaſan ſeul, depuis 1723 juſqu'en 1774, on compte 6580 mâles, & 5951 femmes Tſchérémiſſes ſoumis au Rit Grec ; mais à la manière dont ils profeſſent leur nouveau culte & au goût qu'ils conſervent pour l'ancien, il eſt

facile de s'appercevoir qu'ils ſont convertis, mais non convaincus. . . . . .

. . . . . .

Le Coſtume des hommes Tſchérémiſſes approche de celui des Payſans Ruſſes. Le col, les poignets & les fentes de la chemiſe ſont brodés en laine coloriée. Leur juſte-au-corps, fait à la mode Ruſſe d'un gros drap de laine noire, eſt ſurmonté d'un large collet, rabattu ſur le dos, comme en portent les Anglois; les pans de cet habit ont, par en bas, une fente de chaque côté. Ils coupent leurs cheveux en rond & fort près de la tête. L'habillement des femmes mariées, mieux travaillé que celui des filles à marier, eſt le même pour la forme. Les unes & les autres ſont uſage de haut-de-chauſſes. Leurs bas conſiſtent en haillons ou linges qui ſe croiſent autour du pied. Les ſouliers ſont d'écorce d'arbre entrelacée. En été elles vont en chemiſe, laquelle n'eſt point renfermée dans les haut-de-chauſſes; elle ferme ſur le col & deſcend juſqu'aux genoux, en deſſinant la taille. Toutes les coutures & ouvertures ſont brodées de laine. Une large boucle en ferme la fente ſur le ſein; & une ceinture l'applique au corps. Quand elles ſe parent, elles paſſent par-deſſus une eſpèce de robe-de-chambre, de différents draps, & bordée en peaux de caſtor. Leurs bonnets en forme de cône très-élevé, ſont d'écorce de bouleau recouverts de peau ou de toile, & enrichis de perles de verre, de petites coquilles blanches & de monnoyes d'argent. De ce bonnet un bandeau large de trois pouces & garni de même, deſcend ſur le dos. Quelques-unes placent une pareille bandelette ſur le front. D'autres ont coutume de ſuſpendre à leur ceinture quantité de houppes, des dés à coudre, & toutes ſortes d'autres pende-

loques en clincaillerie ; ces pompons, quand elles marchent, font un bruit désagréable, & aussi ridicule que celui des pendeloques dont nos élégans Petits-Maîtres chargent les cordons de leur montre.

Fin des Mœurs & Coutumes des Tschérémisses.

Desrais del. Mixelle sculp.

Femme Mokschane.

Desrais del.

Mixelle sculp

Homme Mordwine.

xelle sculp

Desrais del. *Mixelle sculp.*

femme Mordwine.

MŒURS

ET COUTUMES

DES MORDWINES,

MOKSCHANES

ET ERSANES.

LES Mordwines, Nation considérable & d'origine Finnoise, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps soumis aux Tatars, ils le sont aujourd'hui à l'Empire Russe. Jadis ils avoient des Kans particuliers & une noblesse. Distribués en deux races principales qu'ils avoient grand soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, & bientôt ils ne différeront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, & les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux Maîtres qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouwaches & des Tschérémisses, pour la nourriture & l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau

joug qu'ils ont ſubi, ils ſont devenus agriculteurs. Soit inſtinct, ſoit crainte d'une ſervitude plus étroite, on n'a pu leur perſuader de ſe réunir ſous les murs d'une Ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maiſons, pour fournir aux beſoins journaliers. Ils font aſſez peu de cas de la chaſſe. Les Mokſchanes cultivent des abeilles ſauvages, & pluſieurs d'entr'eux en comptent depuis cent juſqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes ſont bien rares dans ce pays, & la Nation eſt bien pauvre : car le prix d'une fiancée, ſans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 liv. de France.) Les propoſitions faites, la vente conclue entre les parents des futurs conjoints, le père du *promis* va chercher la *promiſe* que lui remet le père de celle-ci. La mère à cette occaſion préſente un peu de ſel & de pain au beau-père de ſa fille, qui quitte ſa famille en pleurant plus ou moins, ſelon les circonſtances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain & ce ſel préſentés par la mère veulent dire, ſans doute, qu'elle a appris à ſa fille l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs du ménage, & de les conſerver long-temps dans toute leur ſaveur.

A table, on place l'épouſée à côté de ſon mari, qui apparemment honteux déjà de l'être, enfonce ſon bonnet & s'en couvre les yeux. Le mets principal eſt un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait

paſſer l'extrêmité, qui figure une pointe, ſous le voile de ſa bru, & lui dit en même-temps : « Femme! ouvre » les yeux à la lumière, ſois heureuſe dans tes enfans, » & ne manque jamais de pain. » Ce n'eſt que de cet inſtant que l'époux voit la femme que ſes parens lui ont achetée, ſans conſulter ſon goût. Ce moment n'eſt pas toujours le plus gai de la cérémonie. Si l'œil d'un père voit mieux que celui de ſon fils en beaucoup de choſes, il faut en excepter celle-ci. Au reſte, il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordwines. Le beſoin des uns, l'intérêt des autres, ſont les deux ſeules conſidérations de quelque poids qu'on écoute en fait de mariage. Partout ailleurs penſe-t-on autrement? Au reſte, on s'accoutume bien vîte aux formes extérieures, ſur-tout dans le ménage. Quelques mois de cohabitation rendent preſque nul l'effet de la beauté. Que d'unions avouées par le cœur ont eu des ſuites fâcheuſes! Il ſemble même que l'hymen ſe plaiſe à regarder de mauvais œil ceux qu'on lui adreſſe de par l'amour. Ainſi la coutume de la plupart des Orientaux eſt plus ſage qu'on ne ſeroit tenté de le croire au premier abord. Elle obvie du moins à ces impreſſions ſubites dont le charme n'eſt pas à l'épreuve des années, & d'après leſquelles on ſe détermine imprudemment; enſorte que le plaiſir du moment fait le malheur de toute la vie. Une humeur égale & douce, beaucoup d'exactitude & d'attachement aux devoirs domeſtiques, les vertus paiſibles & modeſtes, l'apanage du ſexe en tout pays, embelliſſent la femme

la plus disgraciée de la nature, & sont capables de rendre heureux l'homme le plus difficile.

Après le repas de noces, les Mordwines jouent, dansent & chantent au son de la bombarde & du *gousli*. Ce dernier instrument est une espèce de harpe Russe. L'heure du coucher arrivée, la mariée résiste en minaudant, selon l'usage; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte, & on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale, en disant au mari impatient: *Tiens, loup! voici ta brebis.* C'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable, sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux & de pots de biere, dont on lui abandonne les prémices. Le reste sert à donner des forces pour le pleurer & pour lui dire un dernier adieu. Ce soin qu'on prend de la vie précisément en la présence de la mort, paraît être un instinct, un *monitum* secret de la Nature, jalouse de réparer tout aussi-tôt d'un côté ce qu'elle vient de détruire de l'autre. C'est la même intention, mais parée de toutes les graces du style & de tous les charmes de l'imagination, qui a fait chanter à Anacréon & à Horace qu'il falloit jouir en raison de la briéveté de notre existence:

Tous nos jours sont comptés & ne sont pas nombreux;
Qu'importe qu'ils soient courts, pourvu qu'ils soient heureux

Preſque tous les Mordwines ſont chrétiens par néceſſité & extérieurement. Intérieurement & par goût, ils ſont idolâtres. Ils ont des *keremets* ou places conſacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs Prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti aſſez ſage. Le plus honnête-homme d'un hameau fait les fonctions de Sacrificateur, ſans avoir beſoin d'être revêtu d'un caractère diſtinctif. Un père de famille devient le Pontife de ſes enfans, & exerce un ſacerdoce d'autant plus convenable, qu'il eſt comme indiqué par la Nature. La Religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'Egliſe ſemble le confirmer. *Abbé* eſt une expreſſion originairement hébraïque, qui ſignifie *père*. *Pape* vient du grec, & veut dire *aïeul*, ou *le père des pères : Patriarche* eſt le ſynonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, & c'eſt peut-être dans ce ſens que les Mordwines nomment leurs Prêtres *Ataï* (1). Les Erſanes donnent à Dieu le nom de *Paâs* (2) ou *Pas*, que les Mokſchanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des Lettrés matérialiſtes de la Chine? Ce Peuple idolâtre reconnoît auſſi un *fils de Dieu* & une *mère des Dieux*, parmi leſquels on eſt aſſez ſurpris de ren-

(1) *Ataï;* une lettre de plus (*atavi*), lui feroit ſignifier *le père du tris-aïeul.*

(2) *Paas;* une lettre de plus, *papas;* & le mot voudroit dire *père*, comme chez les Chrétiens-Grecs.

contrer *S. Nicolas*, *Nikolaï pas*. C'eſt le Patron des Ruſſes qui ſe ſera introduit ſans peine dans les Etats ſoumis à eux. Les Mordwines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine Divinité ſouterraine, *Maſter pàs*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arroſée de ſon ſang. Car tantôt ils ſacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rouſſes. Les Ataïs jettent les os dans la rivière, & gardent pour eux la dépouille. Ce ſont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui reſpirent la ſimplicité des premiers âges. Dans la ſaiſon des fruits & dans celle des fleurs, les familles ſe répandent parmi les champs; c'eſt dans ce temple de la Nature, dont la principale idole eſt le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux ſexes, portent leurs oblations ruſtiques, compoſées de gâteaux & de liqueurs fortes; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du ſentiment de reconnoiſſance qui les motive & les accompagne. Toute la Nation ſe proſterne par groupe en la préſence de l'aſtre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le viſage contre terre, un ſilence religieux prépare aux prières & aux actions de graces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux pour que l'hiver ne ſoit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles: *Dieu pourguini! aie pitié des bons; & ne tonne que ſur les méchans.* Quand

un village habité par une race conſidérée a été embraſé du feu céleſte, ils n'entendent plus raiſon; on a bien de la peine à les empêcher de blaſphêmer; leur groſſière dialectique ne peut les familiariſer avec l'idée du mal phyſique ſous un Dieu bon & tout-puiſſant. A chaque nouvelle période, ils ſaluent la Lune, & la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

Dans tout ceci peut-être, il y a moins de ſuperſtition que de bonne volonté & d'intention droite. Il eſt tout naturel qu'une Nation ignorante & ſimple, qui ne peut voir ſon Dieu inviſible pour les plus clair-voyans, s'adreſſe aux principaux agens de la matière, dont l'influence immédiate ſe fait ſentir à ſes organes. Ce culte peu raffiné vaut bien ſans doute une métaphyſique recherchée & à double ſens, inintelligible pour eux, & qui prêteroit à des abus bien moins innocens; arme redoutable entre les mains d'un Peuple enfant.

L'habillement des hommes parmi les Mordwines, tant Mokſchanes qu'Erſanes, eſt le même à préſent que celui des payſans Ruſſes, à l'exception des chemiſes, dont les Mordwines ont coutume de faire piquer & broder le col & les fentes. On remarquera que pour tabatières, ils ſe ſervent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une & de l'autre tribu ſont plus parées que les filles; & cela doit être ainſi. Au reſte, elles ne diffèrent eſſentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes & les autres de courtes culottes de toile qu'elles appellent *poïk*. En place de bas,

elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs ſouliers (*kari.*) alongés & pointus, ſont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemiſes toutes bigarrées de broderies, qu'elles ſerrent contre la chair avec une ceinture placée au-deſſus de la culotte. Par derrière (& ce n'eſt pas là la moindre ſingularité de leur coſtume) par derrière, elles attachent à leur ceinture ſuſdite un petit tablier nommé *ſiourlak*, joliment brodé, orné de franges & de houppes. Cette pièce d'habillement n'eſt pas abſolument inutile, attendu que leurs chemiſes amples & bouffies ſont conſidérablement diſtantes des cuiſſes. Lorſqu'une belle veut ſe mettre dans ſes plus beaux atours, elle attache au-deſſus de la ceinture un bandeau large, piqué & brodé, orné dans toute ſa circonférence de houppes & de franges. Le col & les épaules ſont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage compoſé d'émail & de jettons; lequel deſcendant ſur la gorge & leur couvrant le ſein, tient lieu de *modeſte* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles auxquelles ſont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois braſſelets, placés tout près de la main, leur ſervent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux ſont nattés en pluſieurs petites treſſes, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué & brodé en dehors,

dehors, & orné d'émail, ainſi que de quantité de cordons. Les filles Mordwines nouent leurs cheveux en pluſieurs nattes, dans leſquels, quand ils ne ſont pas aſſez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs & plus epais.

Les femmes Mokſchanes ne diffèrent qu'en peu de choſes des Erſanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, eſt ſimplement piqué & moins haut que celui des autres. Pluſieurs d'entr'elles ne ſe couvrent la tête que d'un linge brodé qui redeſcend ſur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, ſont attachées au bonnet; elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnoie Ruſſe.); elles replient ces bandes, & les font retomber ſur le ſein. Elles ſe couvrent auſſi d'une eſpèce de collier de perles de verre, *zifks*, & y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, & qu'elles déſignent ſous le nom de *siai*. Cette pièce, toute couverte d'émail & de pendeloques, deſcend juſqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni des coquilles de l'eſpèce appellée par *Linnæus*, *cyprea nodoſa*. A la place du tablier en uſage chez les Erſanes, les femmes Mokſchanes portent quantité de houppes ſuſpendues l'une à côté de l'autre, qui deſcendent par derrière juſqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux ſous une bande de peau, attachée au bonnet, & qui tombe juſqu'aux talons. Les

femmes qui ne ſont plus jeunes, & les jouvencelles qui le ſont encore, s'entourent la tête d'une toile en guiſe de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en treſſes, tantôt non attachés, deſcendent & flottent ſur le dos.

Fin des Mœurs & Coutumes des Mordwines, Mokſchanes & Erſanes.

J. G. de St. Sauveur inv.

Femme Tattare de Kazan.

6'

J. G. de S. Sauveur inv.

Tattare de Kazan.

6

MŒURS
ET COUTUMES
DES TATARS
DE KASAN ET D'ORENBOURG.

L'HISTOIRE détaillée des (1) Tartares ou Tatars ſeroit bien propre à rabaiſſer l'orgueil des Princes qui ont la manie des conquêtes. Ce peuple ignorant & de mœurs groſſières, ſans code & ſans culte, étranger à toute civiliſation, s'eſt ſoumis la plus belle & la plus étendue des quatre parties du monde, après avoir fait trembler le reſte des nations de la terre. Seſoſtris, Alexandre, Ceſar & Charlemagne n'ont jamais pouſſé ſi loin leurs victoires que Tſchinquis, Bathi, Gengis & Tamerlan, ces quatre fameux chefs de Hordes Tartares.

Mais rentrons dans les limites de notre Ouvrage, & bornons-nous à dire que cette Puiſſance ſi redoutable, ſur ſon déclin au commencement du quinzième ſiècle, connut un maître au milieu du ſeizième, & devint province de la Ruſſie en 1552.

C'eſt à cette époque que le Royaume de Kaſan fut

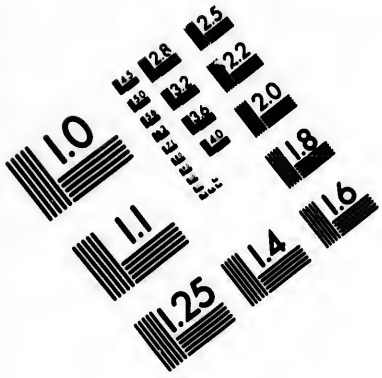
(1) *Tatars* eſt la vraie prononciation.

réduit en gouvernement de l'Empire ; il renferme la Permie & les cantons que baigne la Wraitka. La ville de Kaſan a donné ſon nom à tout ce diſtrict. Les Tatars, au nombre de plus de dix mille têtes mâles, en occupent les fauxbourgs & les villages circonvoiſins, & ſont répandus principalement dans le Gouvernement d'Orenbourg.

Les Tatars d'Orenbourg-Kaſan ne ſont plus ce qu'étoient leurs ancêtres. Leur commerce avec les Ruſſes, & la religion qu'ils tiennent des Mahométans, ont beaucoup adouci leur fierté féroce & preſque naturelle ; depuis que, de Nomades qu'ils étoient, la population les a rendus ſtationnaires, ils ſont devenus bons cultivateurs. Ils s'entendent fort bien ſur-tout à élever des abeilles. Les jeunes filles ſont de laborieuſes villageoiſes qui filent la laine & le chanvre, & font elles-mêmes le drap ou la toile dont elles uſent dans le ménage. L'éducation des enfans y eſt très-ſoignée. Le plus petit hameau a ſa chapelle & ſon Prêtre, ſon école & ſon Maître, où les enfans des deux ſexes, chacun de ſon côté, vont apprendre les principes du Mahométiſme & de la langue Arabe. Ils ont un goût décidé pour l'Hiſtoire. Les Payſans Tatares & les Marchands ſe compoſent une petite bibliotheque manuſcrite, en faiſant une collection d'anecdotes relatives à leur pays & à leurs voiſins. Ils vont plus loin. Chaque village, qui renferme ordinairement depuis dix juſqu'à cent fermes, poſſede ſon Hiſtoire particulière, non-ſeulement par tradition, mais encore par écrit. Croiroit-on que les Tatars ſont plus avancés de ce côté-là que les Nations les plus polies & les plus éclairées d'Europe.

Chaque ferme consiste en une chambre, quelques petits magasins isolés & des écuries. Il y a peu de maisons en pierre; la plupart sont en bois. Une cheminée & un large banc en occupent l'intérieur, qui n'est éclairé que par des fenêtres vitrées chez les riches; le pauvre pratique une lucarne bouchée avec du papier huilé. Quelques vaisselles de cuisine, quelques ustensiles d'agriculture, des coffres, des tapis ou pièces de feutre, des nattes d'écorce d'arbres forment tout leur mobilier. On ne trouve des coussins & des oreillers que chez les plus sensuels. Les lits de plumes y sont très-rares; cependant on en voit.

Le commestible des Tatars n'est point réduit en science qui exige un long apprentissage, & cependant ils se nourrissent bien. L'usage du gruau & du pain s'est introduit parmi eux depuis quelque tems. Ils préférent les végétaux à la chair. La bouillie au riz & les dardines sont les mets de tous les jours. Ils ont une pratique qui n'est pas moderne, c'est leur prédilection pour le grain rôti; ils font brunir au feu du froment, de l'orge, &c. le broyent dans un mortier & le mangent presque tout crud, en le faisant tremper dans de l'eau ou du lait. Quelquefois ils aiment à le pétrir avec du beurre & le laissent quelque-tems au four. Du reste, ils observent les commandemens du Coran qui, ainsi que la Bible, ne tarit point sur cet article. Leur grand régal est ce qu'ils appellent *le plat aux cinq doigts*. C'est un hachis de chair de poulain réduite en bouillie & cuite sans assaisonnement, qu'ils mangent sans cuiller ni fourchette. Ils sont d'ailleurs très-frugals & très-économes. L'eau,



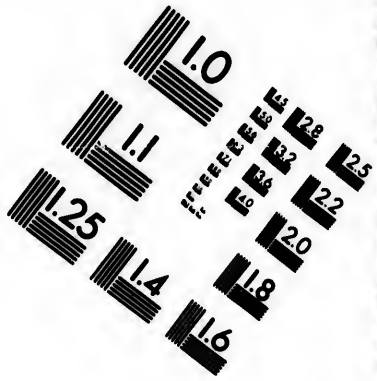
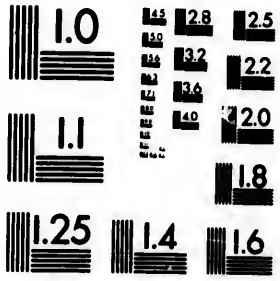
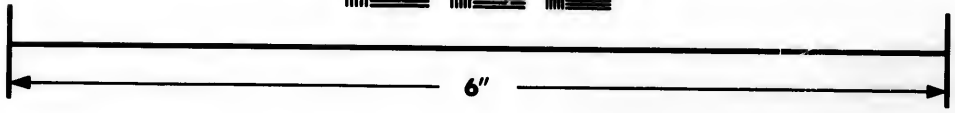


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

le lait, des bouillons, du thé préparé à leur manière, voilà leur boiſſon. Ils trouvent une ſorte de volupté à s'enivrer, ſans doute parce que la loi le leur défend expreſſément. Ils boivent de différentes ſortes d'hydromel; mais l'excès dans lequel les Tatars donnent tous, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, c'eſt le tabac à fumer. Ils font quatre repas par jour. Le banc, qui leur ſert de lit, leur tient lieu de table, le long de laquelle ils mangent aſſis ſur leurs talons. Ils ne manquent jamais de ſe laver & de reciter des prières avant & après le repas. Les Européens n'obſervent pas toujours ces louables pratiques.

Chez les Tatars d'une fortune aiſée, les femmes mangent & logent à part, & ſont preſque toujours couvertes d'un voile. Elles ne paroiſſent devant les étrangers, que lorſque le mari veut faire les honneurs de ſa maiſon d'une manière diſtinguée & toute particulière. Cette mode tient à la religion & peut-être au climat. Tous les Orientaux en agiſſent de même.

Peu de Nations multiplient autant qu'eux les ſoins de propreté. Il n'eſt point de parties de leur corps qu'ils ne lavent pluſieurs fois le jour. Nous aurions beſoin, ſur ce chapitre, de prendre des leçons d'eux. Ils ſe croiroient ſouillés, s'ils laiſſoient tomber ſur eux une goutte de l'eau que la néceſſité journalière leur fait répandre. C'eſt pour cela qu'on les voit s'accroupir pour ſatisfaire à ce beſoin.

Les Tatars de Kaſan ſont entr'eux d'une politeſſe affectueuſe, & l'étranger a toujours à ſe louer de leur accueil. Pour ſe ſaluer, ils ſe préſentent les mains, &

ſe les ſerrent l'une dans l'autre, en ſe diſant alternativement : *La paix ſoit avec toi.* Mais jamais ils ne ſe découvrent le chef. Il faut convenir que cette étiquette, ſimple & noble tout à-la-fois, vaut bien nos courbettes & nos minauderies européennes.

Par une ſuite du reſpect qu'ils portent à leurs ancêtres, chez les Tatars, la Vieilleſſe (1) y jouit de toute la conſidération qui lui eſt due. Le mot de *Barbon* n'eſt point une injure à Kaſan. On n'accorde cette épithete honorable qu'à ceux qui, à une barbe blanchie de bonne heure, joignent des mœurs irréprochables. On ne paſſe point d'actes civils ſans les conſulter. Ils ſont les arbitres dans tous les différends, & par-tout ils ont le pas. Souvent même, ils exercent les fonctions ſacerdotales; & les rits de la religion ne ſont jamais mieux obſervés que quand ils y préſident. On croit voir revivre en eux ces vénérables Patriarches des premiers temps, qui ont ſervi dans la ſuite de modèle pour peindre la Divinité. Conformément au Koran qui tolère la polygamie, & au climat qui en fait un beſoin, les Tatars prennent juſqu'à quatre femmes, mais plus ſouvent moins que plus. Elles jouiſſent de la plus parfaite égalité aux yeux du mari, & entrent chacune à ſon tour dans le lit

(1) L'Auteur de l'eſtimable Ouvrage intitulé : l'*Ami des Vieillards*, 12 volumes *in*-12, chez Didot, trouveroit dans les mœurs de ce peuple le ſujet d'un nouveau chapitre auſſi intéreſſant que les autres, à ajouter dans une deuxième Edition. Nous ſaiſiſſons cette occaſion, pour recommander la lecture de cet Ouvrage important aux perſonnes de tous les âges.

conjugal. La paix ne règne pas toujours dans un tel ménage, on ne ſauroit raiſonnablement l'exiger, puiſqu'elle règne ſi mal chez les époux monogames de nos froides contrées. Les Tatars Marchands entretiennent une femme dans chaque ville où ils ont un comptoir. Si quelquefois l'abſent a tort, il ſe rend juſtice, il cède au galant l'objet de ſes deſirs, & il ſe pourvoit d'une autre épouſe. Nous ſommes loin de cette philoſophie dictée par le bon ſens & par la néceſſité des choſes.

A Orenbourg, on a vu un mari qui en étoit à ſa neuvième femme; il en avoit déjà vendu huit, d'un commun accord entre lui, ſon rival & celle qui étoit en tiers; il s'en étoit fait une nouvelle branche de commerce.

Les pères ſe rendroient coupables d'un gros péché, s'ils retenoient trop long-temps leurs enfans dans le célibat. Pour éviter ce reproche, ils tombent ſouvent dans l'excès contraire. L'intérêt préſide au mariage ici moins qu'ailleurs. Rarement oblige-t-on les filles à épouſer quelqu'un contre leur goût. Il faut que le prétendu achete ſa femme. Le *Kalim* ou le *prix de ſa Belle*, eſt depuis vingt (1) roubles juſqu'à cinq cens. Quelquefois pourtant on donne aux nouvelles mariées une dot qui ne monte jamais au prix qu'elle coûte à ſon mari. A Kaſan, on ne prend pas une femme pour s'enrichir.

---

(1) Un rouble peut être évalué à un écu de 6 livres de France. Ainſi donc une femme Tatare vaut depuis 120 liv. juſqu'à mille écus de 3 livres.

On donne plusieurs termes pour s'acquitter du Kalym ; fidèle aux échéances, le galant, en venant payer, fait sa cour à sa prétendue ; ces sortes de visites s'appellent *aller près du sein.* Comme on voit, la galanterie est de toutes les contrées ; mais elle ne préside pas à toutes les cérémonies des mariages Tatars. Par exemple, que penser de celle-ci ? la veille des noces, il est d'obligation pour la Fiancée de se dégarnir de la toison que la nature, qui ne fait rien sans de bonnes raisons, s'étoit plu à faire croître pour voiler certaine partie du corps. Le Fiancé doit de même raccourcir sa barbe. Pendant cette opération, la Fiancée, couverte d'un voile, pleure son futur changement d'état avec ses compagnes, qui lui rendent visite à cet effet. Puis on la fait asseoir sur un tapis, & on la porte ainsi dans la maison du mari. Ceux d'entre les Tatars dont les mœurs se sont laissé dépraver par la fréquentation que le commerce nécessite avec leurs voisins, spéculent quelquefois sur la première nuit de leurs nôces. S'ils sont mécontens de la dot, ils font beaucoup de bruit, comme s'ils n'avoient point trouvé à cueillir cette fleur de virginité à laquelle ils attachent autant d'importance qu'ailleurs, & en conséquence, ils exigent des parens un dédommagement proportionné.

La nôce consiste, comme à l'ordinaire, en repas, en danses, & en chants, accompagnés d'une musique dont la mélodie a toujours quelque chose de martial. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que les femmes & les hommes dansent séparément. Ceux-ci sont plus lestes & plus animés ; celles-là ne forment

que de petits pas traînans, pendant leſquels elles tiennent les deux mains étendues devant le viſage. Les chanſons Tatares, pour n'être point rimées, n'en ſont que plus poëtiques & plus expreſſives. Les amans ne manquent jamais de ſe comparer au tendre tourtereau ; leur amante reſſemble à la grue fidelle.

La ſtérilité, qui eſt devenue parmi nous, dans les hautes claſſes de la ſociété, un titre de recommandation, en eſt encore un d'opprobre chez les Tatars. Le reſte des uſages, ſoit pendant les couches, ſoit par rapport à la circonciſion, eſt à peu près conforme aux pratiques des Mahométans ; tout de même qu'en ce qui regarde les devoirs rendus aux morts. Ainſi que chez preſque toutes les autres nations, la vanité accompagne l'homme juſque dans la tombe & au-delà du trépas. La foſſe du riche n'eſt pas tout-à-fait la même que celle des pauvres. Il y a des diſtinctions que des épitaphes pompeuſes rendoient jadis bien plus ſenſibles.

Les revenus eccléſiaſtiques de leurs Moulas ou Prêtres ne ſont pas aſſez conſidérables pour les rendre pareſſeux. Malgré la dignité de leurs fonctions, ils ſont obligés ſouvent de travailler de leurs mains pour ſuppléer à la modicité de leurs gages. Le Clergé n'en eſt pas moins conſidéré pour cela, & ne s'en conduit pas plus mal. Auſſi, on ne rencontre point de Moines dans ce canton ; que feroient-ils là où les Prêtres ont à peine de quoi vivre ?

La fatalité eſt le dogme favori des Tatars, & il produit chez eux les plus ſalutaires effets : il les roidit contre l'adverſité & les détourne du ſuicide. Si chaque

être dans la nature a sa raison pour exister de telle ou telle manière ; si le mal est aussi inévitable que le bien ; il ne reste qu'un parti à l'homme, celui de la résignation pour ce qui se passe en lui, & de l'indulgence pour ce qui lui arrive de la part de ses semblables. Du reste, les Tatars sont très-dévots, & leur piété a beaucoup d'onction.

Quant à leur signalement & à leurs costumes, les hommes sont d'une taille moyenne & maigre, mais bien prise ; ils ont de petits yeux, mais le regard vif. On remarque sur leur visage un certain air de modestie & même de timidité qui contraste avec le portrait que l'Histoire nous a laissé de leurs ancêtres entreprenanst. Tous les Tatars de Kasan, sur-tout les Mahométans, se rasent la tête, à l'exception de la moustache & d'une petite barbe au menton. Ils portent des chemises de toile, des hauts de chausse larges, des bottines ou bas de peau ; les pauvres mettent des souliers d'écorce d'arbre. Le reste de l'habillement consiste en une robe de chambre volante & légère nommée *Kalat*, un habit de dessus, long & ample à la manière des Orientaux, dont les manches, terminées en pointes, sont assez souvent ouvertes, & par-dessus tout cela une ceinture, espèce de ceinturon de peau pour porter le sabre, la pipe & un couteau. Les habits de dessous chez les pauvres sont de nanquin, & ceux de dessus de gros drap. Ceux des riches sont plus fins, ou d'une étoffe de soie brodée d'or & d'argent. Ils se couvrent la tête d'une calotte surmontée d'un bonnet applati & à rebord.

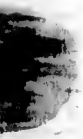
Les femmes Tatares de Kaſan, plus fraiches que belles, ſont d'une bonne conſtitution; on eſt venu à bout de les rendre laborieuſes, ſédentaires, modeſtes & ſoumiſes. Leurs maris ne nous ont point communiqué leur recette. Leur habillement reſſemble beaucoup à celui des hommes, ſi ce n'eſt que leurs bottines ſont terminées en pointes, & que la coupe de leur vêtement leur eſt particulière. L'habit de deſſous, brodé pardevant, ſe boutonne aſſez exactement ſur le ſein. Les plis retombent ſur les hanches. Outre cela, le bas de la gorge eſt recouvert d'une eſpèce de fichu compoſé de perles de verre, ou de petites médailles diſpoſées par couche comme des étoiles. Elles portent en outre, par deſſus l'épaule, un ruban en forme du cordon de quelqu'ordre. Elles ont en outre des colliers, des bagues & des boucles d'oreilles. Leurs cheveux noués en deux treſſes ſont recouverts d'un bonnet dont les grandes aîles retombent en partie ſur les joues.

Elles ornent ou défigurent plutôt leur front avec un grillage de perles fines. Les femmes non mariées, en guiſe du bonnet, portent un bandeau ſemblable à une couronne ouverte. Les femmes du commun font uſage du nanquin, ou de drap groſſier fabriqué par elles. Les femmes opulentes ſur-tout connoiſſent tout le prix d'un voile, & elles ſçavent le placer à propos & avec avantage. On peut s'en rapporter à elles. La coquetterie, comme on ſçait, innée chez les femmes, n'eſt excuſable, ſans doute, que quand elle ne contrarie pas la nature.

Fin des mœurs & coutumes des Tatars de Kaſan.

Desrais del. Mixelle sculp.

femme Wotyak.



Mixelle sculp.

MŒURS
ET COUTUMES
DES WOTYAKS.

LA ſuperſtition ne dégénère en fanatiſme, que quand le culte a des règles poſitives, rédigées par écrit. Les Livres (1) ſont les ſectes. Quand les principes religieux ne ſont que traditionnels, on peut s'écarter impunément de l'uſage; on peut le modifier, y ajouter, en retrancher, ſans tirer à conſéquence; on cède aux circonſtances; & le temps conſacre une innovation, ſans qu'on s'en apperçoive; les hommes paroiſſent tenir davantage à ce qu'ils diſent, qu'à ce qu'ils font.

C'eſt ce qui eſt arrivé aux Wotyaks; Peuple demi-barbare du nord de l'Aſie, ſoumis à la Ruſſie, dans le Gouvernement de Kaſan : Peuple qui ne ſait pas lire ſa langue (Finnoiſe d'origine), & chez lequel on trouve établies quantité de pratiques religieuſes plus ridicules les unes que les autres, mais toutes innocentes & ſans ſuite. Peu de Nations ont été plus dévotes & plus paiſibles en même-temps; peu ont eu plus de fêtes ſacrées

(1) Eſt-il néceſſaire d'avertir ici nos Lecteurs bien intentionnés que nous n'entendons pas parler de nos *Livres ſaints* ?

& moins de révolutions politiques. Occupés des détails multipliés de leurs cérémonies saintes, il ne leur resteroit pas de temps pour se livrer aux spéculations ambitieuses, s'ils avoient l'esprit d'en concevoir.

Jadis, à-peu-près libres à l'abri des Tatars qui les protégeoient, ils avoient leurs Kans particuliers, & reconnoissoient une noblesse parmi eux, divisés en plusieurs tribus dont ils donnent les noms à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs mœurs. De Pasteurs qu'ils étoient, ils sont devenus agricoles; & à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides & plus commodes. Cette peuplade composée environ de quarante mille mâles, est peu communicative, & n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes. Les différends qui s'élèvent dans son sein ne sont point jugés au dehors. C'est une grande famille qui n'aime point qu'on se mêle de ses affaires, & qui semble craindre le danger des liaisons. Ce système de conduite n'est peut-être pas le moins sage. Si tous les habitans du globe en usoient respectivement ainsi, cette paix universelle, inutilement prêchée par le bon Abbé de Saint-Pierre, naîtroit comme d'elle-même. Cette manière de voir a du moins réussi aux Wotyaks. Si les conquêtes ne les ont point aggrandis; si le commerce ne les a point enrichis, ils se sont trouvés à ce point juste qui sépare la misère de l'opulence. On ne parle point d'eux, mais ils vivent contens; & loin d'être privés du nécessaire, ils ont encore du superflu au service du voyageur honnête qui les visite.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours à ces courbettes ridicules & avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement & de concert sur l'aisselle l'une de l'autre.

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'usage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordwines & autres Peuples voisins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naissance d'un nouveau-né, le père sacrifie un bélier blanc au Génie tutélaire de l'homme. Car ils croient aux Anges gardiens. Tous les Peuples y ont cru. Pour peu qu'on ait observé le méchanisme du corps humain, on a été tellement émerveillé de la fragilité & de la complication de ses ressorts, & en même-temps tellement frappé de la multiplicité des dangers à courir sur cette terre, qu'on a pensé que l'homme ne pouvoit exister plusieurs années de suite que par miracle, ni faire un pas sans l'égide d'un Etre surnaturel, d'un Ange conducteur & compagnon de l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Les Turcs ont fait plus; un Commentateur du Coran prétend que Dieu a donné soixante-dix Anges pour garder chaque Musulman; l'un veille sur un membre, l'autre sur une autre partie du corps; deux principaux assis à sa droite & à sa gauche, écrivent l'un ses bonnes actions, le second ses mauvaises. On ne sauroit disconvenir que cette opinion ne puisse avoir ses momens d'utilité; des moralistes bien intentionnés pour-

roient en tirer un grand parti à l'avantage du cœur humain.

Après l'achat, les roubles bien comptés, & la dot évaluée à proportion, le mari emmène ſon épouſe, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maiſon paternelle, ſe retire à part pour troquer ſes habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le Prêtre benit un gobelet de bière, elle ſe place à terre ſur le ſeuil de la chambre à coucher couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ſes Dieux des enfans & du pain. Du pain & des enfans, voilà tous ſes vœux. Les Nations civiliſées ne ſont pas auſſi modérées dans leurs deſirs. Une paranymphe ou fille d'honneur verſe de l'hydromel aux convives; & la jeune épouſée, à genoux devant eux, garde cette attitude ſuppliante juſqu'à ce que chacun ait vuidé ſon verre. Ce cérémonial noble & touchant eſt ſuivi des divertiſſemens ordinaires. Il eſt encore un autre uſage qui mérité d'être rapporté. Quelques ſemaines après la noce, le père de la mariée viſite le nouveau ménage, apporte le reſte de la dot, & remmène ſa fille. Celle-ci demeure chez lui pluſieurs mois, habillée en fille & travaillant au profit de ſes parens. Le temps de cette eſpèce de retraite fini, le mari vient chercher ſa compagne qui, ſe reſſouvenant encore de ſon premier état dont elle porte en ce moment le coſtume, ſemble ne quitter ſa famille qu'avec la plus grande peine, & mouille de larmes chaque pièce de l'habillement qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle

des noces termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité. Les instrumens de musique qui les accompagnent dans leurs danses & dans leurs chants, sont la musette, la bombarde, une espèce de harpe, & une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne sont pas moins intéressantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec soin, & lui endossent un habillement complet; ils lui passent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhommie d'en casser la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, & on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles: *Terre! fais-lui place.* Au retour du convoi, on se baigne, on se lave les mains avec de la cendre; on change d'habit, & le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous. A l'époque de la vie qui met tous les hommes de niveau, on se garde bien d'admettre des distinctions parmi eux, & de faire plus ou moins pour l'un que pour l'autre.

Le surlendemain, le septième & le quarantième jour après les obsèques, on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé; on immole à sa mémoire une brebis ou un cheval, qu'on mange après lui en avoir réservé sa part. On porte cette portion dans la cour, & on dit en l'y laissant: *Prends ceci, c'est pour toi.*

Ils ont quantité de superstitions bien moins raisonnables encore, mais qui tiennent à la simplicité de leur caractère, & dont le motif est souvent respectable. Par

exemple, ils se font scrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'est bien assez (disent-ils) d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion est l'idolâtrie. Au lieu de temple, ils ont consacré sur les hautes collines, & sur-tout au milieu des forêts de sapins, des places qu'ils appellent *louds*. C'est-là qu'ils se rassemblent pour adorer en commun l'Etre-Suprême qu'ils nomment *Inma* ou *Ilmar*, & qu'ils ne croient pas présent par-tout à la fois, mais résider dans le Soleil. Ils ne sont pas assez complétement heureux, pour ne pas croire au démon qu'ils désignent sous le nom de *Schaïtan*, c'est-à-dire Satan; & qui, selon eux, fait sa demeure dans l'eau. Cette dernière circonstance n'empêche pas qu'ils ne se figurent l'Enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur Paradis le *séjour lumineux*. Leurs fêtes sont très-multipliées. Ils en ont de générales que la Nation célèbre en corps; d'autres sont particulières à chaque village: d'autres ne sont que domestiques; le père de famille, dans l'intérieur de son habitation, fait les fonctions de Prêtre au milieu de ses enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au semeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils consomment beaucoup de gâteaux, & immolent des quadrupèdes, des oiseaux, dont ils mangent la chair. Ce qui rend du moins leurs sacrifices utiles à quelque chose; ce qui prouve en même-temps que la plupart des fêtes religieuses où l'on prodigue les victimes, n'étoient dans l'origine que des repas où l'on se divertissoit innocemment, après s'être nourris en

proportion

proportion des travaux champêtres qu'on venoit de terminer.

Ceux qui professent le Christianisme, sont mal vus du reste de la Nation, quoiqu'ils aient combiné ensemble quantité de leurs anciennes pratiques superstitieuses avec les nouvelles opinions qu'ils ont embrassées. Malgré l'attachement des Wotyaks pour le culte de leurs pères, en 1774 on a baptisé jusqu'à vingt-sept mille hommes & autant de femmes.

L'habillement des hommes ressemble à celui des paysans Russes; mais pour l'ordinaire, il est fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver sont de la même matière, ainsi que le bord d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture, ils attachent un couteau, & un étui pour y mettre une hache.

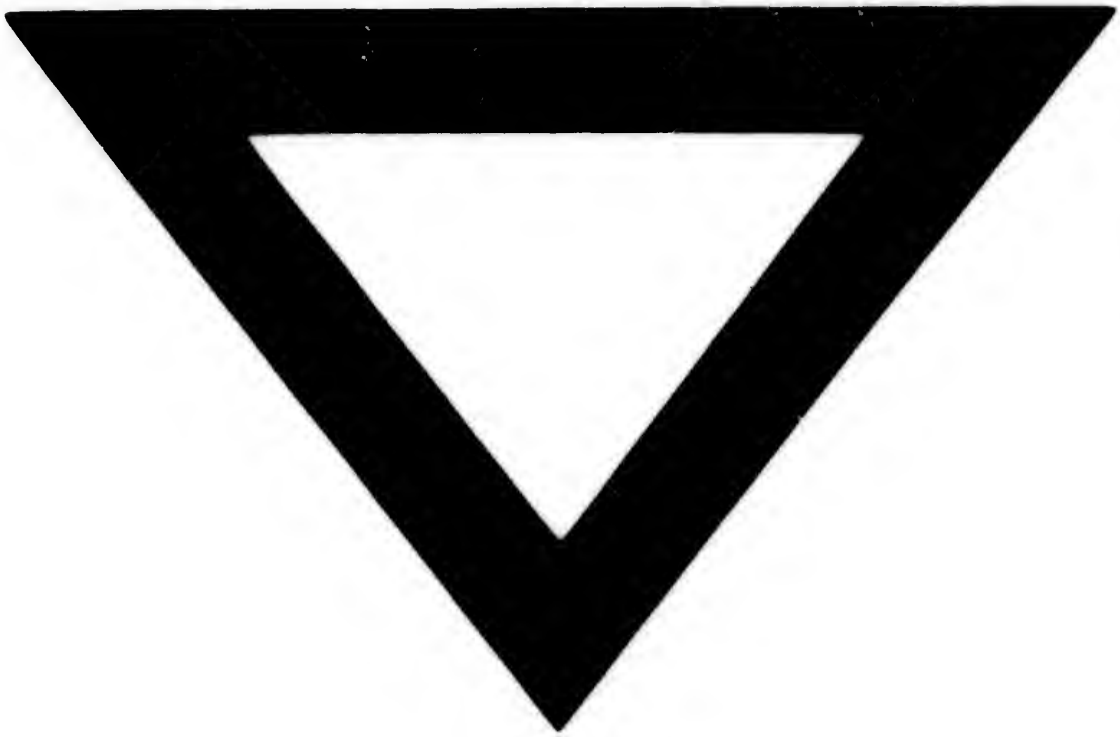
Les femmes Wotyakes mettent des chemises courtes, un corset ou pourpoint piqué, & des souliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été consiste en une chemise de dessus ordinaire, ayant les manches un peu étroites, & les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemise contre le corps, à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en descend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture, elles suspendent une petite bourse, espèce de sac-à-ouvrage qui renferme du fil, des aiguilles, &c. Leur coëffure est une toile piquée & garnie de franges, qui passe pardessus la tête, soutenue par un cercle élastique & fort élevé. (sorte de *carcasse*, pour me servir du mot technique, en usage dans l'histoire de nos modes). Cet édifice léger, bâti en

l'air, descend en partie sur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver est une robe longue complette appellée *tamaschaderan*, fendue pardevant, à manches amples, & sans collet. Le drap de cette robe est toujours d'une couleur vive. En hiver, les Dames se couvrent la tête d'un mouchoir attaché sous le menton. Pardessus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout est revêtu d'étoffe. Pardessus cette colonne, on étend une grande pièce de toile qui peut servir à la fois de manteau & de voile, selon les circonstances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, & qu'on nomme takia. Elles sont toujours moins parées que les femmes mariées; sans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

La plupart des femmes de ce pays ont les yeux clignans & infiniment petits. Elles ne sont pas du tout grandes, & paroissent assez mal prises dans leur taille. Elles ont beaucoup de pudeur, & n'en sont pas moins complaisantes.

Fin des Mœurs & Coutumes des Wotyaks.

Table des peuples de l'Europe contenu ce volume tome 2.

1. Sur Malthe.
2. Sur la Sicile.
3. Sur les Isles de Lipari.
4. Sur les deux Calabres.
5. Sur Naples.
6. Sur la ville de Rome.
7. Sur Frascati.
8. Sur Florence.
9. Sur les Venitiens.
10. Sur Fiume.
11. Sur Tersato.
12. Sur l'Istrie.
13. Sur les Morlaques de la Croatie.
14. Sur les habitans de la Carniole.
15. Sur la Sirie.
16. Sur les Isles de la Dalmatie.
17. Sur les Insulaires de Corfou.
18. Sur l'Isle de la Cephalonie.
19. Sur l'Isle de Zante.
20. Sur Milo.
21. Sur Sipanto.
22. Sur l'Argentiere.